891.73
L56
LJ82

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

891.73
L56
LJ82

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

JUL - 9 1984

DEC 16 1985

DEC 06 1985

JAN 07 1990

DEC 10 1989

JAN 22 2000

L161—O-1096

LERMONTOV

(1814-1841)

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/lermontov181418400lerm

LES CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLIN
URBANA

LERMONTOV

(1814-1841)

PAR

LOUIS JOUSSERANDOT
Bibliothécaire à la Sorbonne.

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA.

891.73
L56
LJ82

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

LERMONTOV

Le récit d'une vie si tôt brisée ne comporte pas beaucoup d'événements, mais il importe d'en marquer les étapes, afin de mieux comprendre cette âme de poète.

Le père de Lermontov, Iouri Pétrovitch, était un ancien officier du Corps des Cadets qui, au moment de son mariage, vivait retiré du service dans son domaine de Kroptovka, gouvernement de Toula. Il était de fort petite noblesse et très peu fortuné. Il croyait descendre de l'illustre famille écossaise des Lermont, dont l'un des membres, au XVIIe siècle, avait émigré en Pologne, puis à Moscou ; mais sa généalogie n'était pas établie d'après des documents authentiques et incontestables. Comme il était assez beau garçon, il gagna le cœur d'une jeune fille rencontrée par hasard chez des voisins de campagne. La mère de la jeune fille fut très mécontente de cet amour, qui résista à toutes ses objurgations. Le mariage se fit.

La jeune Mme Lermontova ou Lermantova, comme le poète a longtemps orthographié son nom, était, elle, riche et de haute noblesse russe. Sa mère, Mme Arseniéva, était née Stolypina et fort orgueilleuse de son rang. Elle habitait un magnifique domaine, à Tarkhany, gouvernement de Penza. Elle était veuve et n'avait que sa fille, Marie.

Installés d'abord à Tarkhany, les époux allèrent ensuite habiter Moscou. Ce fut dans cette ville que naquit, le 3 octobre 1814, Michel Iouriévitch, le futur poète. Du reste, bientôt les Lermontov revinrent à Tarkhany, car la jeune femme était d'une santé délicate et elle avait besoin de soins assidus.

Le ménage ne fut pas heureux. Iouri Pétrovitch n'était

446231

pas, paraît-il, un méchant homme ; mais il était d'un caractère assez emporté. Sa femme, nerveuse et malade, avait éprouvé sans doute de son mariage bien des désillusions. La présence de la belle-mère dans le ménage n'était pas faite non plus pour adoucir les angles. Il y eut des scènes. Marie ne put supporter une situation si pénible et elle succomba, minée par la phtisie, alors que le petit Michel n'était encore âgé que de deux ans et cinq mois.

Iouri Pétrovitch, après la mort de sa femme, se retira chez lui, à Kroptovka. Il réclama bientôt la présence de son fils ; mais sa belle-mère, qui, ayant perdu sa fille unique, avait rejeté sur son petit-fils toutes ses affections et tous ses espoirs, n'entendait pas le lâcher. Et alors s'engagea une lutte dans laquelle Mme Arsénieva finit par triompher, ayant pour elle l'appui de l'opinion et l'avantage de la fortune. L'enfant fut enlevé à son père et ne put le voir que rarement, à la dérobée. Cette situation lamentable, pire que celle qui résulte d'un divorce, ne fut pas sans laisser des traces profondes dans la jeune âme de l'enfant.

Quels furent les sentiments de Lermontov à l'égard de son père ? Il paraît certain, et ceci est à l'éloge de Iouri Pétrovitch, qu'ils furent sincèrement affectueux. Il faut vraiment que cet ancien officier ait été, au fond, un brave homme, pour qu'un enfant, élevé dans une atmosphère de haine ou tout au moins de dédain à son égard, ait pu lui rendre, au moment de sa mort, ce touchant témoignage : « Affreux fut le destin du père et du fils, — vivre à part l'un de l'autre et mourir séparés, — et avoir le sort d'un proscrit étranger dans le pays dont on est citoyen ! — Du moins tu as rempli ta destinée, mon père ; — tu as eu la fin que tu désirais ; — plût à Dieu que j'eusse une fin calme comme la tienne, — moi qui fus la cause de toutes tes souffrances ! — Mais tu me pardonnes ! Suis-je coupable, — si des gens ont voulu étouffer dans mon âme — le feu divin qui, depuis le berceau, — brûlait en elle avec l'approbation du Créateur ? — Pourtant leurs désirs ont été stériles : — nous n'avons pas pu nous haïr l'un l'autre, — bien que tous deux nous fussions des victimes de la souffrance ! — Ce n'est pas à moi de juger si

tu fus coupable ou non !... » (I, 246, 1831.) Dans des *Stances* de la même époque, il dit : « Je suis fils du malheur. Mon père — ne connut pas le repos avant la fin ; — dans les larmes s'éteignit ma mère ; — après eux je restai seul, — hôte importun au banquet de la vie, — jeune branche poussée sur une souche sèche... » (I, 247.) Profond désenchantement chez ce jeune homme de dix-sept ans, où se mêlent assurément un sincère amour pour ses parents et une aversion non déguisée pour le milieu dans lequel la destinée l'avait fait vivre. Ces documents, quoique à peu près uniques, en disent assez sur les causes vraies de l'incurable tristesse que le jeune poète manifesta dès ses premières années. A sa mère, dans ses cahiers de jeunesse, il donne encore ce gracieux souvenir, qui a pour nous l'intérêt de nous montrer l'éveil de la sensibilité artistique chez le poète, dès l'âge le plus tendre : « Quand j'avais trois ans, il y avait une chanson qui me faisait pleurer : je ne peux pas m'en souvenir actuellement, mais je suis sûr que si je l'entendais, elle me ferait la même impression. C'était ma défunte mère qui la chantait. »

A Tarkhany, chez sa grand'mère, l'enfant fut élevé en fils unique de famille riche, c'est-à-dire qu'il fut gâté, archigâté. Il faut relire la page où sont décrites, dans *la Princesse Ligovskaia*, les années d'enfance de Sacha Arbénine. Ce fragment a assurément un caractère autobiographique. Michel, comme Sacha, était chétif et souvent malade, aussi était-il entouré de soins continuels. Les servantes, les nianias, les intendantes étaient absolument à son service : elles avaient l'ordre de se plier à toutes ses fantaisies. On ne réfrénait même pas ses colères ou ses caprices d'enfant, qui s'exerçaient sur les plantes du parc, quand ce n'était pas sur les malheureuses poules de la basse-cour, à qui il pouvait impunément casser les pattes. En même temps, son imagination s'éveillait. Il écoutait, des heures durant, les récits fantastiques des servantes, des contes de brigands, remplis d'aventures extraordinaires et terribles, et il se mettait à rêver : « A six ans il contemplait le couchant semé de nuages pourpres, et une douceur inexplicable pénétrait son âme quand la pleine lune

donnait, par la fenêtre, sur son lit d'enfant ». Et quand il était malade : « Durant ses fatigantes insomnies, Sacha, étouffant sur son oreiller brûlant, s'était accoutumé à vaincre les douleurs du corps en se laissant emporter par les rêves de l'âme. Il s'imaginait être un brigand de la Volga qui fend les flots bleus et glacés, qui marche à l'ombre des forêts profondes, parmi les clameurs du champ de bataille, au bruit des chansons guerrières, au milieu des sifflements de la tempête... » Le poète, dès ses plus tendres années, faisait provision d'idées, de sensations et de couleurs.

La première fois que Michel quitta Tarkhany, ce fut pour visiter un pays qu'il devait revoir souvent dans la suite et qui eut sur le développement de son talent une profonde influence. Sa grand'mère, toujours inquiète au sujet de sa santé, conduisit à plusieurs reprises son petit-fils aux eaux du Caucase, où ses parents, les Stolypine, possédaient un domaine, près de Piatigorsk. Ce fut là qu'en 1825 — il avait onze ans — il fit chez ses cousines la connaissance d'une petite fille de neuf ans. Il avoue lui-même qu'il l'aima d'amour. Enfantillage ou précocité extraordinaire ? Ce qui est certain, c'est que, de ce premier contact avec une nature grandiose et sauvage, il remporta, à défaut d'impressions amoureuses, une ample moisson d'images, de récits de combats, de traits farouches qui enchantèrent son imagination et restèrent pour toujours graves en lui.

Cependant l'éducation de l'enfant se poursuivait. Le moment vint où on dut lui donner un précepteur. On sait ce qu'étaient en général les précepteurs à cette époque dans les riches familles russes. Tour à tour on vit passer dans la maison un Grec, un ancien officier de la Garde Impériale nommé Canet, qui avait été fait prisonnier en 1812 et était resté en Russie, un juif allemand du nom de Lévy, un certain Gendroz, ancien émigré, d'âge avancé, qui avait traversé les scènes de la Terreur, si toutefois il est permis de le reconnaître sous certains des traits du marquis de Tess de *Sachka* (str. LXXV). A Gendroz, qui mourut dans la maison, on donna pour successeur l'Anglais Windson. Auprès de ces divers maîtres, Michel Iouriévitch recueillit, sinon des con-

naissances positives, du moins nombre de récits et d'anecdotes dont plusieurs ne furent pas perdus pour lui. Il s'initia aussi, tant bien que mal, à la connaissance des langues et des littératures française, allemande et anglaise.

Mme Arseniéva, dès 1827, était venue, avec son petit-fils, s'installer à Moscou. En 1828, Michel, pour achever son éducation, fut confié à la Pension noble de l'Université. Les études y étaient surtout littéraires. L'adolescent s'y trouva dans un milieu qui correspondait entièrement à ses goûts. Il y commença à écrire sous la direction et avec les encouragements de son maître, A. Merzliakov, poète et critique distingué, traducteur en vers russes de la *Jérusalem délivrée*. L'influence d'un pareil professeur fut grande et durable. Évidemment il apprit au jeune poète son métier ; en même temps qu'il l'initiait à la littérature russe, il lui communiqua le goût des chansons populaires dont il avait fait une étude particulière. Il faut croire que la trace laissée par lui dans l'esprit de l'adolescent fut bien profonde, puisque plus tard, lors de l'affaire de la pièce sur la mort de Pouchkine, Mme Arsénieva s'écria, dit-on : « J'avais bien besoin, pour mon malheur, de prendre Merzliakov comme professeur de littérature pour Micha ! Voilà où il l'a conduit ! »

Pendant ce séjour à la Pension noble, Michel eut souvent l'occasion de se rencontrer avec son père. Le jeune homme allait avoir bientôt seize ans, âge auquel il était convenu qu'il retournerait définitivement auprès de lui. Mais il n'en fut pas ainsi. Des débats nouveaux, dont Michel était l'enjeu, s'élevèrent entre le gendre et la belle-mère. Celle-ci eut à la fin gain de cause. La mort de Iouri Pétrovitch donna seule un dénouement à cette pénible situation.

Par ordre de l'empereur, la Pension noble avait été fermée dans les premiers mois de 1830. Le jeune homme demanda alors à être admis à l'Université et se prépara à passer l'examen d'entrée. En attendant, il alla passer l'été dans la propriété de Mme Stolypina, à Srédnikovo, près de Moscou. Il s'y rencontra avec plusieurs personnes de sa famille, des jeunes filles avec lesquelles il entretint ensuite une correspondance fidèle, en particulier les deux sœurs

Lopoukhina, Marie et Barbe. Barbe lui inspira un amour qui fut profond et durable, qui survécut à toutes les épreuves et dont plusieurs de ses poésies, comme nous verrons, sont assurément imprégnées. Par une sorte d'affectation peut-être ou par délicatesse, il s'est ingénié à dissimuler ses sentiments, que beaucoup d'indices cependant révèlent.

Le 1er septembre 1830, le jeune homme entra à l'Université. A Moscou bien des idées nouvelles fermentaient alors. Occidentaux et Slavophiles rompaient des lances dans les revues. La jeunesse des écoles, avec Biélinski, Stankiévitch, Herzen à sa tête, discutait avec passion. Lermontov resta à l'écart de ces luttes. Ses professeurs ne semblent pas non plus avoir retenu son attention. Taciturne, froid et réservé, il tint à distance ses camarades. Du reste il avait dans son aspect physique quelque chose qui éloignait les sympathies. C'étaient ses yeux surtout qui étaient étranges, grands, brillants et noirs comme du charbon. Tous ceux qui l'ont approché ont été impressionnés par ce regard.

Le séjour de Lermontov à l'Université de Moscou ne fut pas de longue durée. Pour des raisons restées peu connues, il la quitta le 1er juin 1831. Il tenta alors d'entrer à celle de Saint-Pétersbourg, mais on refusa de faire compter pour sa scolarité le temps de son séjour à Moscou. Il lui fallait recommencer toutes ses études. Malgré sa grand'mère et saisi par le désir de mener enfin une vie active, il se décida à laisser les livres pour embrasser la carrière des armes. En 1832, il entra à l'École des Porte-enseigne et des Junkers de cavalerie, ce qui lui donnait la possibilité de devenir, en deux ans, officier dans la Garde.

Cependant, les années de Moscou n'avaient pas été perdues pour Lermontov. Il avait beaucoup écrit et dans ces poésies de 1830 et 1831, en même temps qu'on trouve en germe la plupart des thèmes poétiques, des images et des idées qu'il développera dans la suite, on a un fidèle reflet de ce qu'était alors la sensibilité du poète. L'impression qu'elles laissent est celle d'une incurable tristesse, d'un désenchantement profond. A côté de l'expression d'un indomptable orgueil revient souvent le pressentiment d'une fin préma-

turée, souvent même apparaissent des idées de suicide. Sans doute, dans ces pièces, il y a à faire la part de la mode du temps et à tenir compte de l'imitation de Byron, qui était aussi tyrannique à Moscou qu'à Paris ; il n'en est pas moins vrai qu'elles témoignent d'une très grande détresse morale. Ce jeune homme, qui avait toujours été d'une santé délicate, subissait alors une crise de croissance, qui le livra à une neurasthénie dont il ne s'est, pour ainsi dire, jamais guéri.

Cet état de dépression nerveuse, en tout cas, fut loin de nuire à sa production littéraire. En plus de très nombreuses pièces de vers, pendant ces deux années, il compose plusieurs drames de couleur sombre et d'allure ultra-romantique, où se décèle l'imitation de Schiller et de Lessing : *les Espagnols* (1830), *Menschen und Leidenschaften* (1830), *l'Homme étrange* (1831). Il multiplie les poèmes : *la Lithuanienne* (1830), *la Confession* (1830), *Azraïl* (1831), *l'Ange de la mort* (1831), *Kally* (1831), *l'Aoul de Bastoundji* (1831), *Izmaïl-Bey* (1832). Il esquisse *le Démon*. Il compose un roman, *Vadim*, qu'il n'achèvera pas et dont il dit lui-même que c'est une « œuvre de désespoir » : parfait modèle du genre « forcené », dont le héros est un amalgame curieux de Han d'Islande et de Quasimodo. Plusieurs des œuvres qu'il écrit alors seront reprises ensuite sous une forme plus achevée.

Michel Iouriévitch n'était guère fait pour la carrière militaire. Dès les premiers jours de son entrée à l'Ecole des Porte-Enseigne, il confiait à Marie Lopoukhina le peu d'enthousiasme que lui inspirait son nouveau métier. Il avait voulu goûter d'une vie plus libre, s'émanciper sans doute de la sollicitude tatillonne de sa grand'mère, mais il se heurtait maintenant à une autre servitude, la discipline militaire, les exigences du service, la nécessité de se plier aux habitudes de l'esprit de corps, une grossièreté de mœurs à laquelle il n'était point habitué. Il devait accepter les brimades, partager les plaisanteries et les jeux de ses camarades, faire la fête et boire avec eux. Au témoignage de ceux qui l'ont connu alors, son caractère se modifia dans ce milieu nouveau. A sa tristesse naturelle se joignit le

penchant à la raillerie. Il se moquait de tout le monde, de ses supérieurs comme de ses égaux ; il ne s'épargnait pas lui-même. Il était assez laid, petit de taille et large d'épaules, et comme c'était l'habitude à l'École de se donner des surnoms, de même que son cousin Stolypine n'était pas appelé autrement que Mongo, lui-même s'affubla du nom de Mayeux, d'après le type parisien alors célèbre. Il dessinait aussi avec habileté et multipliait les caricatures. Ce goût lui fut funeste : il lui coûta la vie à vingt-sept ans.

Il écrivit peu pendant cette période. La vie active et passablement dissipée qu'il menait alors ne lui laissait pas probablement beaucoup de loisirs. Quelques petits poèmes, écrits d'une plume alerte : *la Uhlane*, *Une fête à Peterhof*, et qui firent scandale, sont les seuls témoignages de son activité littéraire. Ils indiquent en tout cas que le jeune désespéré s'était repris à la vie. Il était devenu homme de plaisir et était fort répandu dans la société, la bonne et la mauvaise.

Malgré tout, son séjour à l'École des Porte-enseigne ne lui laissa pas d'excellents souvenirs, et en décembre 1834 il parle à sa confidente, Marie Lopoukhina, des « deux terribles années » qu'il vient de passer. Un pareil aveu peut nous suffire.

Le 25 novembre 1834, Lermontov fut nommé cornette aux hussards de la Garde à Tsarskoé-Sélo. Ce fut pour lui le début d'une existence brillante qui se prolongea jusqu'à la fin de 1836. Les salons s'ouvrirent devant le jeune officier, pas tous cependant, car il était, par son père, de très petite noblesse. Il souffrit du dédain de certaines familles haut placées et il n'oublia pas ses rancunes. Malgré tout, il se fit une place dans le monde et y multiplia les relations. Il eut aussi certaines intrigues amoureuses, au cours desquelles il eut le tort de ne pas toujours se conduire en parfait gentleman.

Cette courte période fut feconde pour les lettres. Il achève *Sachka*, poème composé à l'imitation de l'*Oniéguine* de Pouchkine. Il écrit *la Caissière* (1836). Il publie *Khadji l'Abrek*, écrit précédemment, dans la *Bibliothèque pour la*

lecture. Il compose le *Boiar Orcha* (1835), adaptation russe d'une sombre histoire orientale, puis le drame romantique *le Bal masqué* (1835), la meilleure de ses pièces de théâtre et la seule qui ait été représentée (en 1859). Nous ne mentionnons pas les pièces qui se trouvent dans notre recueil.

La mort tragique de Pouchkine, en janvier 1837, eut pour effet un changement soudain dans la destinée du poète. La pièce qu'il composa à cette occasion, où il se faisait le porte-parole de l'opinion publique, mais où l'indignation s'exprimait avec violence, provoqua parmi les hautes classes de la société un scandale inouï. L'empereur, d'abord enclin à l'indulgence, dut sévir. Le coupable fut connu, grâce à une indiscrétion de son ami Raievski et, comme punition, envoyé dans un régiment de dragons qui tenait garnison au Caucase.

Il ne devait y rester que jusqu'à l'automne de la même année 1837 et ce court séjour dans un pays, qu'il avait déjà visité dans ses jeunes années et qui l'enchantait, ne fut en somme pour lui qu'un voyage d'agrément au cours duquel il fit une ample provision de pittoresque. Il se rendit d'abord au port de Tamane, d'où il devait gagner par mer Guélendjik. Une expédition devait être organisée contre les montagnards ; mais il semble bien que le temps du jeune officier se passa bien plutôt à faire des excursions dans la montagne. Il traverse les gorges fameuses du Darial et fait l'ascension de la Krestovaia, au point culminant du col qui fait communiquer les deux vallées du Terek et de l'Aragva. Il séjourne ensuite aux eaux de Piatigorsk. Le 11 octobre, il est transféré au régiment de la Garde qui tient garnison à Novgorod-Véliki. Mais il ne se presse pas de rejoindre son poste et s'attarde une partie de l'hiver à Stavropol, où il se lie avec d'anciens décembristes et connaît l'original docteur Mayer, le prototype du Verner de *la Princesse Mary*.

Pendant ce temps, il n'a pas cessé de travailler. Il achève le *Chant de Kalachnikov* et commence à mettre en œuvre les matériaux qu'il vient de recueillir, en ébauchant *Béla* et *le Fataliste* et en plaçant définitivement son *Démon* dans le cadre grandiose et somptueux du Caucase.

Il avait rejoint son régiment de Novgorod au mois de février 1838; mais bientôt, grâce aux démarches de sa grand'mère, il pouvait obtenir d'être transféré aux hussards de la Garde à Pétersbourg.

Dans la capitale, malgré les distractions de toute sorte qui ne lui manquent pas, malgré ses succès mondains, il est repris de sa mélancolie. « Il faut vous dire, écrit-il à Marie Lopoukhina, que je suis le plus malheureux des hommes, et vous me croirez quand vous saurez que je vais chaque jour au bal; je suis lancé dans le grand monde. Pendant un mois, j'ai été à la mode : on se m'arrachait (*sic*). C'est franc au moins. Tout ce monde que j'ai injurié dans mes vers se plaît à m'entourer de flatteries, les plus jolies femmes me demandent des vers... Néanmoins je m'ennuie... » (*en français*). Du temps avait passé depuis l'époque où certains salons se fermaient devant lui. Le fils de Iouri Pétrovitch était devenu célèbre et on lui faisait fête. Ce n'était pas une raison cependant pour que Lermontov se réconciliât avec ce monde qu'il détestait. Bien au contraire, il semble qu'il l'ait pris davantage en aversion. Et l'on voit sa bile s'épancher dans des œuvres comme *Douma*, ou comme ce *Premier Janvier* qui souleva des colères et lui fit des ennemis irréconciliables. D'ailleurs d'autres causes de chagrin, d'une nature plus intime, n'étaient pas pour dissiper sa tristesse. Barbe Lopoukhina, le grand amour de sa vie, s'était fiancée, puis mariée à Bakhmétiev. Le poète en éprouva un profond déchirement, dont on trouve l'écho dans le poème de *Sachka*.

Ivan Tourguénev vit Lermontov à peu près vers le même temps et il est intéressant de noter ici les traits de cette physionomie, qu'il a fixés dans ses *Souvenirs littéraires*. « Dans son extérieur, écrit-il, il y avait quelque chose de sinistre et de tragique; une force ténébreuse et méchante, un air de mélancolique dédain, la passion émanaient de sa face basanée, de ses grands yeux sombres et fixes. Leur regard lourd contrastait étrangement avec la moue presque enfantine de ses lèvres très fraîches. Tout son aspect physique, sa petite taille, ses jambes arquées, cette grosse tête sur des

épaules larges et voûtées produisaient une impression désagréable ; mais on sentait tout de suite qu'il y avait là une force. On sait que, jusqu'à un certain point, il s'est représenté sous les traits de Pétchorine. Ce détail : « Ses « yeux ne riaient pas quand il riait... » s'appliquait réellement à lui... » (Chap. III, Gogol.) Ce portrait, fortement buriné par un observateur à l'œil pénétrant, est à retenir.

Un nouvel incident va jeter, pour la seconde fois, Lermontov dans la vie errante. Un jour, probablement au sujet d'une rivalité d'amour, une altercation se produit entre le poète et le fils de l'ambassadeur de France, M. de Barante. Une rencontre a lieu, dont Lermontov se tire avec une égratignure. Mais l'affaire fait scandale. Ce sont les arrêts pour le jeune officier ; puis, comme, au lieu de se tenir coi, il aggrave son cas en s'en prenant une seconde fois à Barante, on décide son exil. Le 15 avril 1840, il se met de nouveau en route pour le Caucase.

Cette fois-ci, l'affaire devait avoir, au point de vue militaire, de plus sérieuses conséquences. A peine arrivé là-bas, Michel Iouriévitch dut prendre part à une expédition contre les Tchetchènes. Pour la première fois il vit le feu, dans une rencontre avec ces montagnards, sur les bords de la petite rivière du Valérik. « ...Tous les jours nous avions des engagements, écrit-il à son ami Alexis Lopoukhine au mois de septembre ; nous en avons eu un assez sérieux qui a duré six heures... Figure-toi que dans le ravin où la tête s'est donnée, une heure après l'affaire, la rivière exhalait une odeur de sang... » (*en français*). Le spectacle du combat, la vue des morts, les cris des blessés, l' « odeur du sang », tout cela agit fortement sur ses nerfs. Il a fait le récit de la campagne, où d'ailleurs il se conduisit avec bravoure, dans le petit poème intitulé *Valérik*. Le ton en est plein d'alacrité et d'entrain, chose rare chez notre poète, malgré les scènes d'horreur guerrière qui y sont décrites. Dans plusieurs autres pièces également il a évoqué les mêmes tableaux.

Dès la fin de juillet 1840 il prend les eaux à Piatigorsk. Il pense sérieusement à démissionner et se décide à demander un congé. Il s'attarde à Stavropol une partie de l'hiver

1840-1841 et ce n'est qu'au commencement de février qu'il est de retour à Saint-Pétersbourg.

Il y arrivait, accompagné d'une renommée littéraire qu'augmentait encore le prestige des armes. Le premier recueil de ses poésies, encore bien incomplet, avait paru en août 1840 et avait été salué avec enthousiasme par le célèbre critique Biélinski. Au début de 1841, sous le titre commun de *Un héros de notre temps*, Lermontov avait publié une série de nouvelles, dont la plupart avaient déjà été accueillies dans les revues. Cependant son talent mûrit. Son art, si étudié, atteint réellement sa plénitude dans les pièces de 1841. Il écrit le *Conte pour les enfants*, contrepartie curieuse du *Démon*, malheureusement inachevé. Le poète, en même temps, est fêté dans les salons de la capitale. Il fréquente en particulier chez les Karamzine, où il fait la connaissance de Mme Smirnova et de la comtesse Eudoxie Rostopchine. Sa mélancolie semble s'être dissipée. Il prend goût aux amusements de cette société brillante. Plusieurs de ses poésies de cette époque témoignent de l'heureuse guérison qui s'annonce. L'apaisement et le calme descendent dans cette âme orageuse. Relisons ces quelques lignes de la notice qu'Eudoxie Rostopchine envoya à Alexandre Dumas : « C'est à cette époque [début de 1841] que je fis la connaissance personnelle de Lermontof et que deux jours suffirent à nous lier d'amitié... Nous appartenions à la même coterie, nous nous rencontrions donc sans cesse et du matin au soir ; ce qui acheva de nous mettre en confiance, c'est que je lui révélai tout ce que je savais des méfaits de sa jeunesse, de sorte qu'après en avoir ri ensemble, nous fûmes tout à coup comme si nous nous étions connus depuis ce temps-là. Les trois mois que Lermontof passa à cette époque dans la capitale furent, je crois, les trois mois les plus heureux et les plus brillants de sa vie. Fêté dans le monde, aimé, choyé dans le cercle de ses intimes, il faisait quelques beaux vers le matin et venait nous les lire le soir. Son humeur joviale se réveillait dans cette sphère amie ; tous les jours, il inventait une niche ou une plaisanterie quelconque, et nous passions des heures entières dans de fous rires, grâce à sa verve

intarissable. » (*Le Caucase*, t. II, p. 255.) Heureux changement à vue dans le caractère de notre poète, mais où persistent néanmoins quelques traits anciens, notamment l'humeur railleuse qui, hélas! lui fut fatale.

Mais il était dit que Lermontov ne pouvait rester en place ni goûter longtemps un bonheur calme. Le jeune officier insiste à nouveau pour qu'on accepte sa démission. Il a manifestement des ennemis à la Cour qui le desservent; on refuse sa demission, on refuse même de lui décerner le sabre d'honneur que le général Grabbe, son ancien chef au Caucase, a demandé pour lui. Irrité d'autres affronts encore, sa bile s'échauffe et il lance l'invective connue : « Adieu, Russie à peine débarbouillée, — pays d'esclaves, pays de maîtres, — et vous, uniformes bleus, — et toi, peuple à leur service. — Peut-être, par delà les crêtes du Caucase, — serai-je à l'abri de tes pachas, — de leurs yeux qui voient tout, — de leurs oreilles qui entendent tout. » (I, 275.) Lermontov eut satisfaction. Brusquement, il reçut l'ordre de rejoindre son régiment à Choura, au Caucase.

En avril-mai 1841, il se met en route, en compagnie de son cousin Mongo-Stolypine. Mais ils prennent le chemin des écoliers. Après un arrêt à Stavropol, ils se rendent à Piatigorsk, où ils trouvent joyeuse société ; ils y prolongent leur séjour, sous le prétexte de prendre les eaux. Lermontov rencontre là un vieil ami à lui, Martynov, « Martychka », comme il l'appelle. On s'amuse beaucoup. On se réunit notamment chez le général-lieutenant Verziline, où l'on retrouvait plusieurs jeunes filles rieuses et coquettes. L'ami Martynov était sans doute assez fat, portant beau ; peut-être prêtait-il au ridicule ; il avait, en tout cas, le tort de parader toujours, dans les rues, dans les salons, avec un grand poignard. Lermontov, naturellement moqueur, se mit à le plaisanter. C'étaient à chaque instant des « Monsieur le Poignard », des « le Sauvage au grand poignard ». Des caricatures ensuite coururent, dont notre poète était l'auteur et au bas desquelles on lisait des légendes dans ce goût: « Monsieur le Poignard faisant son entrée à Piatigorsk ». La plaisanterie était bonne ; mais à la fin on s'en fâcha et ce

qui devait arriver arriva. Une belle nuit de juillet, à un bal chez les Verziline, les deux amis se querellèrent. L'issue de l'altercation ne pouvait pas être douteuse. On fit en vain ce qu'on put pour empêcher le duel. Les deux adversaires se rencontrèrent au pied du Machouk, entre Karas et Piatigorsk. Il faisait un orage terrible. A la première balle, Lermontov tomba, tué raide.

Stolypine resta seul auprès du cadavre, qui fut ensuite transporté à Piatigorsk. Quelque temps après, Mme Arsénieva fit transférer les restes de son petit-fils à Tarkhany où ils reposent depuis.

* * *

Le récit de la vie de Lermontov, et plus encore la lecture de ses œuvres, nous permettent de lire dans son âme. Ce qu'on peut dire d'abord, c'est que, malgré les apparences, la vie, dès ses plus tendres années, ne lui a pas été douce. Assurément, par sa fortune et sa situation dans le monde, il a été un des privilégiés du sort. Mais il était né chétif et malingre et il avait à supporter probablement de redoutables hérédités morbides. Ajoutons que, de bonne heure, il a eu les yeux ouverts sur la vie et n'y a trouvé aucun sujet de joie. Il a souffert de la situation de son père, dont il était séparé; il a souffert des soins tyranniques qui l'entouraient; il a souffert de sentir que l'existence le décevrait, que les rêveries folles de son enfance s'évanouiraient en face de la réalité ; il a souffert de sa propre précocité de cœur et d'esprit. « J'ai vécu, j'ai mûri trop tôt », écrit-il en français à Marie Lopoukhina. Son imagination a été hantée par cette image d'un fruit précoce, condamné à se flétrir bientôt, sans pouvoir jamais atteindre son plein développement. Et, de très bonne heure, il a senti qu'il était atteint aux sources mêmes de la vie et qu'il mourrait jeune. Ce fut chez lui comme une idée fixe. Il sait qu'il mourra jeune et — précision redoutable — de mort violente.

Ici on touche aux régions troubles de l'esprit. A-t-il eu réellement la prescience de sa fin ? Ce sont là des choses

sur lesquelles on ne peut se prononcer, mais qui avaient vivement frappé des philosophes comme Vladimir Soloviev. La conclusion qu'on est, en tout cas, en droit de tirer, c'est que, pendant sa courte vie, il a été sans cesse en proie à une tristesse incurable. L'amour même ne lui a procuré que de courtes joies, et s'il a connu un grand attachement qui eût pu lui donner le bonheur, il n'en a eu que le vain mirage, puisqu'il ne lui fut pas épargné la douleur de voir un autre épouser celle à qui allaient ses intimes pensées. Libre, après cela, à ceux qui ne vont pas au fond des choses d'expliquer par l'imitation de Byron le ton souvent désespéré des poésies de notre auteur. Comme on l'a remarqué très à propos, s'il a imité le poète anglais, pas beaucoup d'ailleurs et pas très longtemps, c'est qu'il trouvait chez son maître en poésie le mal qu'il portait en lui-même.

Cette tristesse, qui avait sa source principale dans une profonde désillusion, s'alliait naturellement en Lermontov à un orgueil extrême. Habitué, dès sa plus tendre enfance, à n'agir qu'à sa fantaisie, à voir plier devant lui toutes les volontés, ayant eu d'ailleurs de très bonne heure la révélation intime de son génie, de sa supériorité sur ceux qui l'entouraient, à aucun moment il ne cache son *moi* : bien plutôt, il l'étale (voir la pièce : *Niet, ia né Baïron*, n° 2, dès 1831).

L'orgueil chez lui s'exprime parfois naïvement, comme lorsqu'il s'imagine descendre de grands d'Espagne, les ducs de Lerma, et qu'il signe de ce nom ses lettres, ou bien lorsque, sans s'inquiéter de la contradiction, il célèbre ses nobles ancêtres écossais. De l'orgueil, il y en a dans son dédain pour le monde qui l'entoure, dans ses invectives contre la société; il y en a peut-être aussi dans l'affection qu'il affiche pour son pauvre père. Et toute sa vie il est hanté par la figure du Démon, ce prototype de l'orgueil. On peut le dire, toutes les figures qu'il imagina portent la tare du Déchu, depuis Vadim jusqu'au Novice de *Mtsyri* et à Pétchorine.

C'est ainsi que l'écrivain en vint à se composer, dans ce monde très civilisé et très artificiel, une attitude de révolté et presque de sauvage. Si l'on croit aux survivances des instincts, on peut supposer que ses aïeux, soit écossais, soit

russes, lui ont transmis l'âme primitive des outlaws ou des brigands des steppes. Que ce soit dans les poésies où il attaque la société de son temps ou dans le somptueux poème de *Mtsyri*, cet esprit de révolte s'exprime avec une force telle qu'elle a pu faire illusion à certains esprits prévenus ou peu clairvoyants, qui ont — assez gratuitement — rangé Lermontov parmi les écrivains révolutionnaires. En tout cas, on peut trouver dans cette disposition naturelle la source de ce goût si prononcé pour la déclamation et la rhétorique, qui l'apparente à un Auguste Barbier, par exemple.

Le satirique a le ricanement facile ; il a aussi la saillie un peu âcre qui déchaîne le rire. Lermontov était, paraît-il, souvent très gai en société. Assurément il ne pouvait pas toujours garder l'air sombre et fatal. Était-ce chez lui gaieté franche ? On a vu qu'il aimait à se moquer des autres et de lui-même. Cette gaieté semble bien plutôt avoir tenu du ricanement obstiné du bossu (il l'était presque) que du rire de l'homme sain et jeune. La plaisanterie, fort peu spirituelle, qu'il s'est permise avec Martynov et qui a causé sa mort, a été prolongée bien au delà des limites permises. Les biographes mentionnent de sa part un certain nombre de facéties qui ne prouvaient guère de l'esprit et qui faisaient assurément de lui un homme assez désagréable en société ; aussi eut-il beaucoup d'ennemis.

La connaissance du caractère de Lermontov est indispensable à l'intelligence de sa nature d'artiste. Aucun écrivain ne fut plus subjectif que lui. Les sources de son lyrisme, comme de son éloquence et de sa verve, sont au plus profond de ses sentiments intimes. Aucune même des créations de son imagination qui n'emprunte à lui-même sa forme ou ses traits généraux. Et son âme d'artiste, de même qu'elle ressent très vivement les peines et les joies, de même, en face des spectacles de la nature, réagit très vivement. Les sons déjà, voix humaine ou harmonies musicales, ont sur elle comme un pouvoir magique. Les odeurs et les couleurs ont aussi en elle des correspondances profondes. Le poète a goûté le charme de la nature russe, la mélancolie des parcs, des allées, des étangs, de la vieille maison seigneuriale, les

spectacles aussi les plus simples de la vie rurale. Cependant il a fallu le cadre grandiose du Caucase pour éveiller entièrement sa sensibilité artistique. Dès l'instant où il l'a eu devant le regard, il en a compris le sens et la grandeur, et il l'a traduit sous la forme du symbole, presque du mythe. Il a conçu ces montagnes, ces fleuves, ces rochers, ces forêts comme des êtres qui vivent, pensent, souffrent à côté de l'homme, hostiles à l'homme bien souvent, quelquefois ses amis.

Cette interprétation artistique (non philosophique, car il ne peut être question ici de panthéisme) des forces et des tableaux de la nature a peut-être été suggérée à notre auteur par certaines pièces de V. Hugo ; il n'en a pas moins tiré des effets absolument nouveaux et puissants. Les nuages, par exemple, auxquels il ne faisait même pas attention dans un pays de plaines comme la Russie, l'ont vivement frappé quand il en a vu, au Caucase, émerger des glaciers étincelants ou de gigantesques rochers. Il en a observé les formes si fugaces, les aspects si divers. Et ils sont devenus dans son imagination, soit des pèlerins éternellement en marche vers des sanctuaires où ils vont s'agenouiller, soit des amantes qui viennent se blottir contre le sein des géants, soit des bandes de moutons aux molles toisons. Les rochers, énormes, taillés à pic, comme il en a vu dans les gorges du Darial, sont devenus pour lui des êtres fantastiques et cyclopéens, dormant, la tête penchée sur les abimes, ou bien de colossales sentinelles, cuirassées de neige, montant la garde à la porte des défilés. D'une image banale, usée, comme celle d'un fleuve qui marie ses eaux à celles de la mer, il tire la fresque aux couleurs violentes des *Dons du Térek*.

Et, descendant dans les détails, il est intéressant de voir comment il travaille. Il y a des artistes, pour ainsi dire, de premier jet, qui composent sous le feu de l'inspiration et font peu de retouches à leur œuvre. D'autres, au contraire, procèdent par essais successifs, et le génie pour eux n'est qu'une longue patience. Ils ne peuvent produire qu'assis à leur table de travail, entourés de notes et d'ébauches, appuyés sur des textes. Ce n'est qu'à ces conditions que l'imagina-

tion parle en eux et que l'œuvre prend sa forme définitive. Chez nous, Chateaubriand et André Chénier sont de cette catégorie (1) ; Lermontov aussi, sans aucun doute. Personne ne fut plus fortement attaché à la fonction du littérateur que cet officier aux hussards de la Garde, que cet amoureux de la vie sauvage ; personne ne fut davantage homme de cabinet. Tous ses essais, toutes ses ébauches, dès l'âge le plus tendre, il les a soigneusement conservés et mis de côté pour s'en servir à l'occasion. De certaines pièces, on a deux, trois, quatre épreuves successives. Du *Démon*, on a cinq rédactions, peut-être même six.

Lisant par hasard, dans le *Mercure de France* du 4 juillet 1807, le récit de la mort du duc d'Enghien par Chateaubriand, il est frappé par cette phrase : « Il y a des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices : le Dieu n'est pas anéanti parce que le temple est désert ». Bien vite, il la note sur ses tablettes. Cette majestueuse antithèse lui servira certainement et c'est à satiété qu'il la répète, jusqu'à ce qu'elle prenne la forme souhaitée (voir n° 7). Une autre fois, hanté par l'idée qu'il mourra jeune, il se compare lui-même à un fruit précoce et chétif, trop tôt mûri. C'est là une aubaine qu'il ne faut pas laisser perdre et qui prend place immédiatement dans son arsenal poétique. Quatre fois, cinq fois, il se sert de la comparaison qui lui a plu (voir n° 3). A-t-il conçu dans son imagination une silhouette vraiment plastique de jeune femme, aux mouvements harmonieux, aux contours purs et simples ? Il la consigne par écrit et applique le portrait, copié presque mot pour mot, à des personnages très différents (voir n° 4). On ne peut s'empêcher de trouver bien artificiels ces procédés d'art, et la réussite de ces adaptations peut parfois n'être pas complète. Mais il faut en prendre son parti : c'est ainsi que Lermontov travaille. Dans ses grands poèmes notamment, à chaque instant l'œil est arrêté par des développements parfois longs, déjà vus ailleurs. Un seul paraît à peu près exempt de cette marque-

(1) V. Joseph Bédier, *Études critiques*, p. 291.

terie un peu laborieuse, et c'est le plus parfait, *Kalachnikov*. D'autres fois, s'il y a utilisation de matériaux déjà connus, il y a mélange nouveau de couleurs et l'effet produit est, suivant les cas, bien différent. Un jour le poète a rencontré, au cours de ses courses dans le Caucase, un serpent se glissant sur le sable aride. Ses attitudes l'ont frappé et il les a soigneusement étudiées en vue de leur effet artistique. Ce qui l'a étonne surtout, c'est de voir le serpent, après s'être tortillé en un triple anneau, s'étendre tout de son long, rigide, en ligne droite, absolument semblable à une épée laissée là sur le sable. Ayant à décrire une scène qui se passe en plein midi, par une chaleur torride, il y place son serpent, et ce que son œil d'artiste y voit, c'est la couleur jaunâtre de l'animal, c'est alors une lame d'épée couverte sur toute sa longueur d'une inscription d'or (*Mtsyri*, 22). Vu au clair de lune, c'est la rigidité du serpent surtout qui le frappe, et c'est alors une épée demi-rouillée, abandonnée là après le combat (*Démon*, fin).

On le voit, l'art chez Lermontov est très conscient, très étudié. Aucun brouillard ne trouble son regard. Aussi a-t-il pu atteindre un très haut point de perfection, quoiqu'il soit mort jeune, dans plusieurs de ses poésies et dans ce *Kalachnikov*, tout imprégné d'air et de lumière, si sobre dans ses peintures, si sûr dans la vérité psychologique des caractères. Il était donc avant tout un artiste. Même dans les œuvres qui ont un caractère d'actualité, même dans les pièces de société, tout est calculé pour atteindre l'effet cherché.

BIBLIOGRAPHIE

1° Russe.

Elle est immense. On en trouvera les éléments dans V.-I. Méjov, *Rousskaia istoritch. Bibliografiia* (années 1865 à 1876, t. II), dans les principales éditions, dans les grandes histoires de la littérature russe, dans l'art. de l'Encyclopédie Brockhaus et Effron. Bornons-nous à signaler les meilleures éditions :

1. Édition P. A. Efrémov. 1880. 2 vol. 8°. Plusieurs éditions.
2. Édition I. M. Boldakov. 1891. 5 vol. 8°.
3. Édition Viskovatov. 1889-1891. 6 vol. 8°.
4. Édition Ars. I. Vvédenski. 2e éd., 1901. 4 t. en 2 vol. 8°.
5. Édition Académique. 5 vol. 8°. Le dernier en 1913.

Mentionnons en outre un certain nombre de travaux, de valeur variée, parus pour le centenaire de Lermontov (1914). Nous traduisons les titres.

6. Guintsbourg (D.). Essai sur la rythmique de L. 1915.
7. Neiman (B.) L'influence de Pouchkine sur L. Kiev, 1914.
8. Pokotilova (Mme O.). M. Iou. L. Sa vie et ses œuvres. Pétrograd, 1914.
9. Sadovski (B.). La tragédie de L. *Rousskaia Mysl*, juillet 1914.
10. Séménov (Léonide). L. et Léon Tolstoï. A l'occasion du centenaire de sa naissance. Moscou, 1914.
11. Zamotine (I.-I.). M. Iou. L. Varsovie, 1914.
12. Zakrzevski (A.). L. et ses contemporains. Kiev, 1914.

2° Française.

Nous la donnerons aussi complète que possible en nous aidant de l'excellent travail que M. André Mazon a publié dans le tome 5 de l'Édition Académique. Nous avons com-

plété et rectifié, par nos recherches personnelles, les documents fournis par M. Mazon.

a) Traductions des poésies.

13. Mme Moreau de la Meltière. Trad. de *la Dernière Demeure* (nº 44). En vers. *Otétchestv. Zapiski*. 1842, t. XXV.
14. Émile Deschamps. Trad. du *Vaisseau fantôme* (nº 42). En vers. A paru pour la première fois dans le recueil du prince Mestscherski, 1846.
15. Prince Elim Mestscherski. *Les Poètes russes traduits en vers français*. Paris, 1846, 2 vol. Au tome 2, traduction en vers du nº 40 et du *Vaisseau fantôme* par Émile Deschamps (voir art. précédent).
16. Joseph Jules Perrault. Trad. en vers du *Vaisseau fantôme* dans le *Panthéon* (périodique russe), 1853, nº 3.
17. Saint-René Taillandier. Dans son article sur L. dans la *Revue des D.-Mondes*, 1er février 1855, p. 502-534, il traduit en prose d'après Bodenstedt les nos 35, 51, 53, 43, 44, 37 et reproduit la trad. du *Vaisseau fantôme* de Ém. Deschamps. Réimpression dans le volume *Allemagne et Russie. Études historiques et littéraires*. Paris, 1856, p. 269-324.
18. Sasonoff. Trad. en prose des nos 40 et 21. *Athenaeum français*, t. 4, 1855, p. 546.
19. Eugène de Porry. Trad. en vers de la *Berceuse cosaque* (nº 53) dans *le Prisonnier du Caucase*, trad. de Pouchkine. Marseille, 1858, in-32, p. 43-46.
20. P. Pelan d'Angers. *Le Démon* ; poème. Traduit en vers français. Paris, Dentu, 1858.
21. Alex. Dumas. Trad. en vers des nos 38, 45, 27, 16, *Nétzviéstnoe*, *Moia Molba*, I, 176 ; nos 15 et 14, dans *le Caucase*, journal de voyages..., 4 mai 1859, nº 19, p. 150-152, réimprimées dans : *Impressions de Voyage. Le Caucase*, t. 2, p. 259 à 267.
22. Front de Fontpertuis. *Études de littérature étrangère*. Le Puy, 1859. Cite, d'après Saint-René Taillandier, les nos 35 et 42.

23. T. Anossow. *Le Démon* ; légende orientale... Paris, Reinwald, 1860. [En vers.]
24. X. M. [Xavier Marmier]. Art. intitulé : *Michel Lermontoff*. Trad. en vers des nos 29, 28 et 14. Dans : *Revue britannique*, 9e sér., t. 5, sept. 1861, p. 33-52.
25. Henri Richard. Trad. en prose de *Khadji l'Abrek*, I, 215, et *Mtsyri* (no 54).Dans: *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, 1862, N. Sér. t. XIII, p. 52-81.
26. I. Tourguéneff. *Le Novice* (no 54). Trad. en prose, revue par Mérimée. *Revue Moderne* [suite de la *Revue germanique*], t. 34, 1er juillet 1865, p. 31-43.
27. P. Pelan d'Angers. *Chefs-d'œuvre poétiques de Lermontoff, le poète du Caucase*. Trad. du russe en vers français. Paris, Le Chevalier, 1866, 8o. Renferme : *Khadji l'Abrek, Mtsyri, l'Ange de la mort*, II, 128, *le Démon* (nouv. édition légèrement modifiée) et quelques autres pièces.
28. C. Courrière. Trad. en prose du no 38 dans *Histoire de la littérature contemporaine en Russie*. Paris, 1875, p. 136.
29. Briavoine de Lehaye. Œuvres de Lermontoff, trad. nouv. *Le Démon*. Saint-Pétersbourg, 1876.
30. A. Narkiewicz et Guillemin. Trad. en prose du *Démon*. *Revue Slave*, novembre 1878. Varsovie, p. 146-163, et séparément sous le titre : *Tamara, poème de L.* Varsovie, 1878.
31. A. de Villamarie. Trad. en prose de *le Démon* dans : *Un héros de notre temps...* Paris, 1884. (V. Bibl. no 65).
32. S. de B. [S. de Biram]. Trad. en vers de *le Démon, récit oriental*. Paris, 1884. Réimprimé dans: *Essais poétiques, suivis de « le Démon »*. Paris, 1889, et séparément : Paris, Sevin, 1889.
33. Michel Kanner. Trad. en vers du no 53. Dans : *la Revue Générale*, 4o, t. 2, p. 76, 1884.
34. E. Forgemol de Bostquénard. Trad. en vers des nos 33 et 7. Dans : *la Revue Contemporaine* [de Remacle et Rod], t. II, 25 mai 1885, p. 39-41.

35. Eug. M. de Vogüé. Trad. en prose du n° 7 dans *le Roman russe*, 1886, p. 56.
36. L. Sichler. Trad. en prose des n°s 47, 30, 38, 53, 26, 16 et de fragments. Dans : *Histoire de la littérature russe*, 1886.
37. Mme de C. *Le Démon*, conte oriental, traduit du russe. Genève, Cherbuliez, 1888, in-12.
38. Princesse Koudacheff. Trad. en vers du n° 30. Dans : *la Nouvelle Revue*, t. 56, 1888, p. 459.
39. Paul Viteau. Trad. en vers du n° 53 dans : *Mosaïques. Chansons suédoises, hongroises...* Paris, 1889.
40. Louis Leger. Trad. en prose des n°s 35, 46, 38, 36, 26, et reproduction de trad. de Mestscherski, Pelan d'Angers, Chopin et Viteau, dans : *la Littérature russe, notices et extraits...* Paris, [1892], p. 386-404.
41. Benjamin Detraux. *Le Démon*. Nouvelle orientale. Trad. en vers. Kharkov, 1892, et Paris, même année.
42. Catulle Mendès. Trad. des n°s 8, 14 et 1 dans : *Petits poèmes russes, mis en vers français*. Paris, 1893, p. 40-46.
43. Emmanuel de Saint-Albin. Trad. en prose de : I, 98, n°s 2, 1, *Izmaïl-Bey* II, 161 (un fragment), n°s 6, 37, 36, 8, 9, *les Trois Palmiers* I, 21, n°s 51, 54, 14, 16, 43, 44, 47, *le Fuyard* II, 101, n°s 45, 26, 55 ; *Tamara* I, 70, n°s 30, 46, dans : *les Poètes russes ; anthologie et notices biographiques...* Paris, Savine, 1893, p. 225-289.
44. N. de Stcherbatcheff. Trad. en vers du n° 55 dans : *la Nouvelle Revue*, t. 86, janvier 1894, p. 138, 139.
45. Louis Pomey. *Le Novice* (n° 54). Traduit en vers... Paris, Ollendorff, 1894, 45 p.
46. Paul Collin. Variations en vers sur le n° 20 dans : *Trente poésies russes. Mélodies*. Paris, Lemerre, 1894, p. 93.
47. Ernest Combes. *Profils et types de la littérature russe*. Paris, 1896. Quelques fragments traduits p. 282-298.
48. Henri A. Duperret. *Poèmes de l. traduits* [en vers].

Paris, Lahure, 1897, 240 p. Comprend : I, 156 ; I, 121, nº 2; I, 226 ; I, 211 ; I, 246; *Khadji l'Abrek* II, 215; nº 47; *le Boyar Orcha* II, 226 ; nºs 31, 35, 6 ; I, 18 ; nºs 36, 37, 8, 5, 38, 52; Chanson dans *Tamane* III, 52 ; nºs 9, 51, 39, 40, 10 ; I, 21 ; Chanson de Kasbitch dans *Béla* III, 15 ; nºs 12, 13 ; I, 43; I, 41 ; nºs 20, 19, 11, 14, 16, 53; I, 75 ; nºs 44, 22, 43 ; II, 101 (fragment), II, 94 ; nºs 50, 25, 23, 46, 27 ; I, 62 ; nºs 29, 30 ; I, 55 ; nºs 26, 33 ; I, 46, 49. Vl. Bariatinski. Trad. en vers des nºs 9 et 46 ; I, 212 ; nºs 30, 8, 29; I, 224; nºs 21 et 7, dans *la Nouvelle Revue*, t. 112, 1898.

50. Olga Lanceray. Trad. en vers des nºs 16, 27, 8, 1, 46, 47, 6 ; I, 199 ; I, 168 ; I, 227 ; I, 70, dans *Anthologie des poètes russes...* Saint-Pétersbourg, 1902.
51. Pascal Monet. Trad. en vers du nº 1. *Revue des Études franco-russes*, juillet 1905, p. 298.
52. X. Trad. en vers des nºs 30 et 53. *Revue des Études franco-russes*, août 1906, p. 388-390.
53. Princesse Elisabeth Orbéliani. *Le Démon, légende orientale...* Paris, 1907. Trad. en vers.
54. Claude Claudovitch. Trad. en vers des nºs 6, 33, 1. *Revue des Études franco-russes*, décembre 1907 p. 534-537.
55. Baron de Berwick. Trad. en vers de I, 136 et du nº 1. *Revue des Études franco-russes*, mars 1908, p. 151.

b) Traductions des œuvres en prose.

56. Stolypine. *Un héros du siècle ou les Russes dans le Caucase.* Feuilleton de *la Démocratie pacifique* du 29 septembre au 4 novembre 1843.
57. Léouzon le Duc. *Une saison de bains au Caucase. Extrait de Lermontof.* Paris, Labitte, 1845. Fragments du *Héros de notre temps.*
58. *Nouvelles russes : Blanche, Maxime Maximitch, Taman, la princesse Méry, le Fataliste. L'Illustration*, t. VIII, septembre à décembre 1846. Traduction anonyme dont l'auteur est probablement Louis Viardot

(d'après Serge Poltoratsky dans *le Bibliophile belge*, 1849, t. VI, p. 25).

59. J. N. Chopin. Trad. du *Héros de notre temps* dans : *Choix de nouvelles russes...* p. 1-202. Paris, 1853. Nouv. édition en 1873.
60. Edouard Scheffter. *Pétchorine ou un héros d'aujourd'hui, scènes de la vie russe dans le Caucase.* Trad. parue dans *le Mousquetaire*, journal de M. A. Dumas, nos 23-27, 29, 31-35, 37-44, 46-49. Paris, 1855.
61. Xavier Marmier. Trad. du *Héros de notre temps* dans : *Au bord de la Néva, contes russes...* Paris, 1856, p. 1-214. Nombreuses réimpressions.
62. Paul Bruno. Trad. de *Béla* sous le titre : *Un Poste russe chez les Tcherkesses*, par Michel Hermontoff (sic). *Journal pour tous*, avril 1859.
63. Eug. de Lonlay. *Un duel à mort.* Paris, Cournol, 1863. Trad. de *la Princesse Mary.*
64. *Tamane.* Trad. anonyme dans le supplément du dimanche du *Figaro*, 9 octobre 1880, no 41.
65. A. de Villamarie. *Un héros de notre temps, récits ; Béla; Maxime Maximitch ; Taman ; la princesse Marie ; le Fataliste ; le Démon...* Paris, Giraud, 1884, in-12. Réimprimé : Savine, 1887 ; Stock, 1904.
66. A. de Villamarie. *La Princesse Marie.* Reproduction d'extraits de la traduction précédente. Paris, Henri Gautier, 1888, 32 p.
67. Reproduction, d'après la même traduction, du récit du duel dans *la Princesse Mary*, dans Eug. Guénin, *la Russie.* Paris, Savine, 1891, p. 262-269.
68. A. de Villamarie. Trad. de *Achik-Kérib* dans : *Eugène Oniéguine...*, traduit du russe. Nice, 1904.

c) Études sur Lermontov.

69. Marquis de Custine. *La Russie en 1839.* Paris, 1843, t. II, lettre 17, p. 328, 329.
70. N. Gretch. *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé : la Russie en 1839...* traduit du russe par A. Kouznetzoff, Paris, 1844, p. 107.

71. *La littérature russe contemporaine : Puschkine, Lermontoff, Gogol*, dans : *l'Illustration*, 19 juillet 1845, t. V, p. 330, 331. Art. sur L. sans nom d'auteur.
72. Charles de Saint-Julien. *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis 40 ans*, dans : *Revue des Deux-Mondes*, t. 20, 1er octobre 1847. Sur L., p. 42-79.
73. S. P [Serge Poltoratsky]. *Bibliothèque russe-française... 1er fragment : Lermontof.* Dans : *le Bibliophile belge*, t. VI, 1849, p. 20-26. Sur les traductions en français du *Héros de notre temps.*
74. N. Delaveau. Dans : *Athenaeum français*, 25 juin 1853, p. 593.
75. Cuvillier-Fleury. *Journal des Débats.* 24 juillet 1853.
76. Alex. Herzen. *Du développement des idées révolutionnaires en Russie.* Londres, 1853, p. 97-99.
77. Comte Sollohoub. *Le Grand Monde russe*, traduit du russe par le comte Eugène de Lonlay. Paris, Librairie nouvelle, 1854, p. 1-119. Traduction d'un roman célèbre de Sollohoub où L. est caricaturé sous le nom de Leonine.
78. Cyprien Robert. *La poésie slave au XIXe siècle... Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1854, t. VI. Sur L., p. 162-165.
79. Saint-René Taillandier. *Op. cit.* Voir Bibl. no 17, Étude d'ensemble, d'après Bodenstedt.
80. Léouzon le Duc. *L'empereur Alexandre II.* Paris, Libr. nouv., 1855, p. 73-77 (d'après S.-R. Taillandier).
81. Gallet de Kulture, *Le tzar Nicolas et la sainte Russie.* Paris, Lecou, 1855, p. 69, 70. 2e édit. sous le titre *la Sainte Russie.* Paris, Garnier, 1857, p. 188, 189.
82. Léon Godard. *Pétersbourg et Moscou ; souvenirs du couronnement d'un tsar.* Paris, 1858, p. 233, 234.
83. Alex. Dumas. *Op. cit.* Bibl. no 21. Il s'y trouve la notice sur L. envoyée à Dumas par la comtesse Eudoxie Rostopchine.
84. Grand Dictionnaire universel de Larousse, t. 10. Art. fait d'après S.-R. Taillandier.

85. Xavier Marmier. Étude littéraire, en plus des traductions signalées. *Op. cit.* Bibl. n° 24.
86. Pelan d'Angers. Notice sur L. en tête de l'ouvrage signalé. Bibl. n° 27.
87. C. Courrière. *Op. cit.* Bibl. n° 28, p. 132-139.
88. G. Vapereau. *Dictionnaire universel des littératures.* Paris, 1876, p. 2096.
89. Emile de Saint-Albin. Analyse du *Démon* dans : *le Contemporain*, juin 1883.
90. Léon Sichler. *Op. cit.* Bibl. n° 36, p. 242-254.
91. Eug. M. de Vogüé. *Op. cit.* Bibl. n° 35. Sur L., p. 53-57.
92. Michel Ratnikow. *La Poésie russe moderne... Lermontov.* Dans : *le Monde poétique. Revue de poésie universelle*, 1886, t. III, p. 260-269.
93. L. Tikhomirov. *La Russie politique et sociale.* Paris, Savine, 1888, p. 290, 297, 300, 301, 340.
94. Monmitonnet. Art. dans *la Grande Encyclopédie*, t. 22, p. 74.
95. Eug. M. de Vogüé. *Revue encyclopédique*, n° 24, 1er déc. 1891, p. 1003, et reproduit dans *la Russie géographique, ethnologique...* Paris, Larousse, s. d., p. 283, 284.
96. Ernest Combes. *Op. cit.* Bibl. n° 47, p. 282-298.
97. Henri A. Duperret. *Op. cit.* Bibl. n° 48. Notice : p. 5-32.
98. K. Waliszewski. *La littérature russe.* Paris, 1900, p. 229-242.
99. L. Leger. *Histoire de la littérature russe.* Paris, Larousse, s. d. [1907], p. 45.
100. Em. Haumant. *La culture française en Russie.* Paris, 1910, p. 388-391.
101. E. Duchesne. *Michel Iouriévitch Lermontov ; sa vie et ses œuvres.* Paris, Plon, 1910, III-378 p., 8°. Thèse de doctorat ès lettres.

Tous les morceaux traduits l'ont été entièrement par nous. Nous avons suivi le texte de l'édition Vvedenski (2e édit., Saint-Pétersbourg, Marks, 1901, 4 tomes en 2 vol.).

Nos références aux pièces non traduites indiquent le tome et la page de ladite édition. Pour celles qui sont traduites, nous indiquons seulement le numéro d'ordre que nous leur avons attribué.

Pour le classement des poésies et poèmes traduits, nous avons cru bon d'établir des catégories qui n'existent pas dans les éditions russes. Nous avons groupé ensemble celles ou ceux qui procèdent d'une inspiration commune. Nous avons obtenu ainsi trois divisions, auxquelles viennent se joindre des extraits du *Héros de notre temps*, qui représentent l'œuvre en prose de Lermontov. Nous avons suivi l'ordre chronologique dans chacun des groupes. Toutes les pièces de poésie traduites le sont intégralement.

Nousdevons dire combien nous sommes redevables envers l'ouvrage de M. Duchesne, qui est le seul travail d'ensemble consacré jusqu'à présent en France à notre auteur.

I. — AMOUR ET INTIMITÉS

1. L'Ange. *Anguel.* 1831. I, 3.

Dans le ciel de minuit un ange volait
Et chantait un calme cantique ;
Et la lune et les étoiles, et les nuées en foule
Écoutaient ce saint cantique.
Il chantait le bonheur des esprits sans péché
Sous les courtines des jardins d'Eden,
Il disait la grandeur de Dieu, et sa louange
Était sincère.
Entre ses bras, il portait une jeune âme
Vers le monde des douleurs et des larmes,
Et les accents de ce chant dans la jeune âme,
Sans laisser de paroles, restèrent vivants.
Et longtemps dans le monde elle languit
Remplie de merveilleux désirs,
Et les tristes chants de la terre ne purent
Remplacer ces accents du ciel.

On a vu dans cette pièce un écho des croyances talmudiques sur les âmes, qui vivent auprès de Dieu avant d'être envoyées sur terre pour animer les corps. — Elle a été mise en musique par Rimski-Korsakov.

2. *Niet, ia né Baïron...* 1831. I, 248.

Non je ne suis pas Byron, je suis un autre,
Un élu inconnu encore,
Comme lui pèlerin chassé par le monde,
Mais pourtant avec une âme russe.
J'ai plus jeune commencé, je finirai plus jeune,
Mon esprit n'accomplira pas beaucoup de choses;
Au fond de mon âme, comme dans un océan,
La masse de mes espoirs brisés repose.
Qui pourrait, Océan sombre,
Pénétrer tes secrets? Qui
Pourra à la foule traduire mes pensées?
Ce sera moi ou Dieu, ou bien personne (1).

L. se proclame indépendant de toute imitation de Byron, après avoir été son disciple fidèle (V. I, 177, en 1830). Il se dit Russe, tout en chantant sa nostalgie de l'Écosse, berceau de ses ancêtres (I, 211, en 1831). Le ton de la pièce donne une idée de celui qui règne en général dans les poésies de jeunesse.

---

3. *Gliajou na boudouchtchnost'...* 1836. I, 9.

Je contemple l'avenir avec crainte,
Je contemple le passé avec regret,
Et comme le criminel avant le supplice,
Je cherche autour de moi une âme-sœur.
Va-t-il venir, le messager de la délivrance,
Me découvrir le sens de la vie,

(1) Nous suivons le texte de Vvedenski. Les autres variantes : « Ce sera mon génie, ou bien personne », « Ce sera le poète... » proviennent de corrections de la censure. Le sens exact du vers est assez obscur.

Le but des espoirs et des passions ?
Me dire ce que Dieu m'a préparé,
Pourquoi si douloureusement il a contrecarré
Les espérances de ma jeunesse ?
A la terre, j'ai payé un tribut terrestre
D'amour, d'espoirs, de bien et de mal.
Je suis prêt à recommencer une autre vie...
Je me tais et j'attends... Le moment est venu...
Au monde je ne laisserai pas un frère ;
Les ténèbres et le froid se sont emparés
De mon âme fatiguée :
Semblable au fruit précoce, privé de sève,
Elle s'est flétrie dans les tempêtes du destin
A l'ardeur dévorante du soleil de la vie.

L'image du *fruit précoce* se rencontre déjà dans la pièce I, 265, qui se trouve dans une lettre de 1832 adressée à Marie Alexandrovna Lopoukhina. Nous devons citer en partie cette pièce, dont plusieurs éléments ont été utilisés par L. à diverses reprises : « Il était né pour le bonheur, pour les espoirs — et les calmes inspirations ! Mais, l'insensé, — trop tôt il dépouilla ses vêtements d'enfant — et lança son cœur sur la mer de la vie bruyante : — le monde ne l'épargna point et Dieu ne l'a pas sauvé ! — Pareil au fruit juteux, mûri avant le temps, — qui pend parmi les fleurs, comme un orphelin, — il ne réjouit ni le goût, ni les yeux, — et l'heure de leur beauté est l'heure de sa chute ! — Et le ver avide le ronge, le ronge, — et tandis que ses tendres compagnons — sont à peine attachés à leurs branches, lui, le fruit précoce — charge déjà la sienne... jusqu'au prochain orage ! » Voir nos 38 et 10.

4. *Ona poet...* 1836. I, 9.

Elle chante — et les sons se fondent
Comme sur les lèvres le baiser ;
Elle lance un regard — et les cieux se jouent
Dans ses yeux tout divins ;
Elle marche — tous ses mouvements,
Elle parle — tous ses traits
Ont tant de sentiment, d'expression,
Ont une si étonnante simplicité !

Les quatre derniers vers se trouvent déjà presque textuellement dans la poésie *Ona ne gordoi krassotoiou*, 1832 (I, 267). Cf. *le Démon*, 1re partie, strophe VIII, v. 10 à 12 de la rédaction définitive (partie composée en 1832). Voir également dans *Kalachnikov* (nº 37) le portrait d'Aliona par le jeune opritchnik.

---

5. La Prière du pèlerin. *Molitva* [*strannika*]. 1836. I, 10.

C'est moi, mère de Dieu, qui prie en ce moment
Devant ton image tout éclatante de lumières,
Non pour mon salut, non avant de partir au combat,
Non pour te remercier ou faire pénitence,
Ce n'est pas pour mon âme déserte que je prie,
Ame d'un pèlerin orphelin sur la terre ;
Mais je veux confier une vierge innocente
A l'ardente patronne de notre monde froid.
Entoure de bonheur celle qui est digne du bonheur,
Donne-lui compagnons de route affectueux,
Lumineuse jeunesse et vieillesse tranquille,
La paix de l'espérance à son cœur sans malice.

Le terme approche-t-il de l'heure des adieux,
Que ce soit un matin bruyant ou une nuit silencieuse,
Envoie vers sa couche funèbre
Ton ange le meilleur pour accueillir sa belle âme.

Duchesne, p. 219, reconnaît dans cette pièce le ton et la manière de Joukovski.

---

6. Le rameau de Palestine. *Vietka Palestiny*. 1836. I, 11.

Dis-moi, rameau de Palestine,
Où as-tu poussé, où as-tu fleuri,
De quelles collines, de quelle vallée
Étais-tu l'ornement ?
Près des eaux pures du Jourdain
Le soleil d'Orient t'a-t-il caressé,
Le vent nocturne dans les monts du Liban
T'a-t-il secoué avec colère ?
Faisaient-ils leur calme prière
Ou chantaient-ils un chant d'autrefois
Lorsqu'ils entrelaçaient tes palmes,
Les pauvres fils de Solyme (1) ?
Ce palmier est-il encore en vie ?
Appelle-t-il toujours, aux ardeurs de l'été,
Celui qui passe dans le désert
D'un signe de sa tête chevelue ?
Ou bien, brutalement séparé de sa souche,
S'est-il fané, comme toi,
Et la poussière du val couvre-t-elle à l'envi
Son feuillage jauni ?...

(1) Autre nom de Jérusalem.

Dis-moi : qui donc d'une main pieuse
T'a apporté dans ce pays ?
A-t-il souvent gémi sur toi ?
Gardes-tu trace de ses larmes amères ?
Ou bien, excellent soldat de la milice divine,
Allait-il, le front sans nuages,
Comme toi, digne toujours des cieux
Devant les hommes et la divinité ?...
Conservé avec un soin mystérieux,
Devant l'icône d'or
Tu te dresses, rameau de Jérusalem,
Gardien fidèle des choses saintes !
Demi-jour transparent, lumière de la lampe,
Armoire aux Images, croix, symbole sacré...
Tout n'est que paix, que consolation,
Autour de toi, au-dessus de toi.

A. N. Mouraviev, l'auteur du *Voyage aux lieux saints*, raconte lui-même comment la vue de palmes rapportées par lui d'Orient et conservées dans son oratoire particulier avait inspiré à L. cette élégie religieuse. Cf. la pièce de Pouchkine : *la Fleur* (*Tsviétok*).

---

7. *Razstalis' my; no tvoi portret.* 1837. I, 17.

Nous nous sommes quittés ; mais ton portrait,
Sur mon cœur je le garde :
Comme un pâle mirage des ans meilleurs,
Il réjouit mon âme.
Quoique livré à des passions nouvelles,
Je ne puis cesser de l'aimer :
Ainsi le temple abandonné est toujours un temple,
L'idole renversée est toujours un dieu.

De cette pièce nous n'avons pas moins de quatre esquisses en 1830 : *Silouette* (deux rédactions), *Kak doukh otchuiania...*, *Ia ne lionbliou lébia* (I, 124 et 125). Dans celle-ci les quatre derniers vers ont pris, à peu de chose près, leur forme définitive. Voir également : *Blagodariou*, I, 163, et *le 11 juin 1831*, *Moia doucha*, strophe 8, I, 215. L'image du temple abandonné qui reste toujours un temple, dont l'origine remonte probablement à Chateaubriand (cf. Duchesne, p. 303, après de Vogüé, *le Roman russe*, p. 56), se rencontre encore dans *l'Ange de la Mort*, 1831, II, 128, 1re partie, strophe 6, sous cette forme : « L'amour ne craint pas la violence, — quoique méprisé, c'est toujours un dieu ». — Quant à la comparaison du cœur qui n'aime plus avec un temple désert, elle vient sans doute de Mickiewicz (Duchesne, p. 232).

---

8. *Kogda volnouetsia...* 1837. I, 17.

Quand palpitent les blés jaunissants,
Et que le bois frais bruit au souffle de la brise,
Que la prune cramoisie se cache dans le verger
Sous l'ombre douce de la verte feuillée ;
Quand, tout éclaboussé de rosée odorante,
Un soir de pourpre ou bien à l'heure dorée du matin,
Sous le buisson, le muguet d'argent pur
M'accueille d'un signe amical de la tête ;
Quand la source glacée se joue dans le ravin,
Et, plongeant la pensée dans je ne sais quel songe obscur,
Me balbutie une mystérieuse légende
D'une calme contrée, d'où elle s'est échappée,
Alors les orages de mon âme s'apaisent,
Alors s'effacent les rides de mon front,
Je peux encore atteindre le bonheur sur la terre,
Et dans les cieux c'est Dieu que je vois.

Dans cette pièce, L. a subi, d'une façon plus ou moins lointaine, l'influence de Joukovski. Cette poésie, si harmonieuse, a été mise en musique par Balakirev et Rimski-Korsakov.

---

9. La Prière. *Molitva.* 1839. I, 21.

Aux heures pénibles de la vie,
La peine s'amasse-t-elle dans mon cœur :
Il est une prière merveilleuse
Que répètent mes lèvres.
Il y a une vertu bienfaisante
Dans l'harmonie de ses mots vivants,
Et il s'exhale d'eux un charme
Saint qu'on ne saurait comprendre.
C'est comme un fardeau dont l'âme s'allège,
Les doutes s'en vont bien loin,
Et l'on croit et l'on pleure,
Et l'on a le cœur si léger, léger...

Il faut rapprocher cette pièce de celle intitulée *Est'riétchi...* (n° 21). Elles s'éclairent l'une l'autre. L. y fait allusion à la croyance assez répandue en la vertu magique de mots prononcés dans certaines circonstances. — Glinka a mis en musique cette poésie.

---

10. A la mémoire d'Alex. Iv. Odoévski. *Pamiati A. I. Odoevskago.* 1839. I, 26.

Je le connaissais : nous avons voyagé ensemble
Dans les montagnes de l'Orient et amicalement nous partagions
La tristesse de l'exil ; mais moi, aux champs paternels
Je suis revenu, et le temps de l'épreuve

S'est enfui dans les délais légaux ;
Mais lui n'a pas attendu ce doux instant :
Sous une pauvre tente de campagne
La maladie l'a abattu et avec lui
A entraîné dans la tombe l'essaim voltigeant
D'inspirations encore incertaines et obscures,
D'espérances trompées et d'amers regrets !
Il était né pour eux, pour ces espoirs,
Pour la poésie et le bonheur... Mais, l'insensé,
Trop tôt il dépouilla ses vêtements d'enfant
Et lança son cœur sur la mer de la vie bruyante.
Le monde ne l'épargna pas et Dieu ne l'a pas sauvé ! (1).
Mais jusqu'à la fin, au milieu de douloureuses traverses,
Parmi la foule comme dans les déserts inhabités,
En lui la flamme paisible du sentiment ne s'est pas éteinte :
Il garda et l'éclat de ses yeux d'azur,
Et son rire sonore d'enfant et sa vive parole,
Et sa foi hautaine dans les hommes et d'autres conditions de vie (2).
Mais il est mort bien loin de ses amis...
Paix à ton cœur, mon bien cher Sacha !
Enseveli sous une terre étrangère,
Qu'il dorme tranquille, comme repose notre amitié
Au muet cimetière de ma mémoire !
Tu es mort, comme beaucoup d'autres, sans tapage,
Mais avec fermeté. Une mystérieuse pensée

(1) Ces vers se trouvent déjà dans la lettre à Marie Lopoukhina (voir nº 3) où L. se les applique à lui-même. Cf. Pouchkine, *Eugène Oniéguine*, chap. VI, strophe XXXVI, à propos de la mort de Lenski.

(2) Sans doute il faut voir dans ce vers une allusion aux réformes politiques et sociales que préconisaient les décembristes.

Erra't encore autour de ton front,
Quand tes yeux se fermèrent pour l'éternel sommeil ;
Et ce que tu as dit avant la fin,
Pas un seul ne l'a compris de ceux qui t'ont entendu...
Ces paroles qu'étaient-elles ? Était-ce un salut à la terre natale,
Le nom murmuré d'un ami qu'on laisse,
Ou le regret amer d'une jeune vie,
Ou simplement le cri d'une douleur dernière,
Qui nous le dira ?... (1). De tes suprêmes paroles
Le sens amer et profond
A été perdu. Tes actes, tes opinions,
Tes pensées, tout a disparu sans laisser de traces,
Tel le brouillard léger des nuages du soir :
A peine ont-ils paru que le vent les remporte.
Où vont-ils ? Pourquoi sont-ils là ? D'où viennent-ils ? Qui le leur demandera ?...
Et après eux au ciel ne reste nulle trace,
Pas plus que d'un amour d'enfant sans lendemain,
Pas plus que de ses rêves, que jamais
Il ne confiait aux soins de la tendre amitié...
A quoi bon ? Que le monde oublie
Une existence qui lui fut si étrangère !
As-tu besoin des couronnes que sa considération décerne,
Des épines qui se cachent sous ses futiles méchancetés ?
Tu ne le servais point. Dès tes jeunes années
Tu repoussas ses chaînes astucieuses :
Tu n'aimas que le bruit des flots, le silence de la steppe bleue
Et les cimes crénelées des sombres montagnes...
Et à l'entour de ta tombe ignorée,

(1) Tout le passage qui précède est emprunté, sauf quelques variantes insignifiantes, au poème *Sachka,* écrit entre 1833 et 1836, II, 254, strophes III et IV.

Tout ce qui faisait ta joie dans la vie,
Le destin si merveilleusement l'a réuni :
La steppe muette bleuit et d'une couronne
D'argent le Caucase la ceint ;
Au-dessus de la mer, morose, paisiblement il dort,
Pareil à un géant penché sur son écu,
Écoutant les récits des vagues voyageuses,
Et la voix de la Mer Noire gronde sans se lasser.

Ce fut pendant son séjour au Caucase en 1837 que L. fit la connaissance d'A. I. Odoévski. Celui-ci, ancien décembriste, après un exil en Sibérie, y avait été transféré. Il y mourut, à la suite d'une expédition militaire, à la fin de 1839. Il était lui-même poète. Ses œuvres, réunies plus tard par le baron Rosen, ont été publiées : *Stikhotvoréniia*, 1883.

---

11. A un enfant. *Rebionkou.* 1840. I, 30, 31.

Accablé du souvenir des rêves de ma jeunesse,
Avec un secret délice et un secret émoi,
Bel enfant, je te contemple...
Oh, si tu savais combien j'ai pour toi d'affection !
Combien me plaisent tes jeunes sourires,
Tes yeux vivants et tes boucles dorées,
Et ta petite voix sonore ! — N'est-il pas vrai, à ce qu'on dit,
Tu lui ressembles ? — Hélas ! les ans s'envolent,
Les douleurs l'ont changée avant le temps,
Mais mes songes fidèles ont gardé cette image
Dans mon cœur ; ce regard plein de feu
M'accompagne toujours. Et toi, est-ce que tu m'aimes ?
Mes caresses ne te sont-elles pas importunes ?
Ne baisé-je pas trop souvent tes chers yeux ?

Mes larmes n'ont-elles pas terni l'éclat de tes joues ?
Alors, prends garde, ne lui dis rien de mon chagrin,
Ni rien du tout de moi. Pourquoi ? Peut-être
Sera-t-elle irritée ou troublée de ton bavardage enfantin...
Mais confie-moi bien tout. Quand le soir venu,
Devant l'Image avec toi s'inclinant avec respect,
Elle te murmurait ta prière d'enfant,
Et qu'elle guidait tes doigts pour le signe de croix,
Et que tous les noms connus, noms de parents,
Tu les répétais après elle, dis-moi, ne t'a-t-elle
Jamais appris à prier encore pour un autre ?
En pâlissant, peut-être, elle a prononcé
Un nom maintenant de toi bien oublié...
Ne t'en souviens plus... Un nom ? C'est un son vide.
Plût à Dieu qu'il restât un mystère pour toi.
Mais si jamais, un jour, tu viens à le connaître,
Du temps de ton enfance alors souviens-toi bien,
Et ce nom, mon enfant, ne le maudis jamais !

Cette poésie, si parfaite de ton et d'un sentiment si profond, s'adresse, très probablement, au jeune enfant de celle que le poète n'a jamais cessé d'aimer, Mme Bakhmétieva, née Barbe Lopoukhina. Sur la part qui revient à Byron dans cette pièce, voir Duchesne, p. 259.

---

12. *I Skoutchno i groustno.* 1840. I, 39.

Je m'ennuie et je suis triste et je n'ai personne à qui tendre la main
Aux instants de détresse morale...
Des désirs !... A quoi bon de vains et d'éternels désirs?...
Et les années passent — les meilleures années !

Aimer... mais qui?... pour un temps, cela n'en vaut pas
la peine.
Quant à aimer éternellement, c'est impossible.
Regarde-t-on en soi-même, — on n'y trouve plus nulle
trace du passé :
Joies, douleurs, tout y a si peu d'importance...
Les passions? — Tôt ou tard ce mal qu'on chérissait
Disparaîtra à un mot de raison ;
Et la vie, à regarder autour de soi froidement,
Est une plaisanterie si vide et si sotte...

Boldakov cite ce mot de Byron dans une lettre à Thomas Moore : « Adieu ! ce monde-ci n'est qu'une farce ». (Mémoires de Lord Byron, Bruxelles, 1830, tome II, p. 426). — Les paroles de cette poésie ont été mises en musique par Dargomyjski.

---

13. Pourquoi? *Ottchego?* 1840. I, 39.

Je suis triste parce que je t'aime
Et que je sais que ta jeunesse en fleur
Ne saurait échapper aux ruses des calomnies.
Pour chaque jour serein, pour chaque doux instant
Tu paieras au destin en chagrin et en larmes.
Je suis triste... parce que je te vois joyeuse.

---

14. Reconnaissance. *Blagodarnost'*. 1840. I, 39.

Pour tout, pour tout je Te remercie :
Pour les secrets supplices des passions,
Pour l'amertume des larmes, le poison du baiser,
Pour la vengeance des ennemis, la calomnie des
amis,

Pour la chaleur de mon cœur, perdue dans l'abandon,
Pour tout ce qui me fut mensonge dans la vie...
Fais seulement que désormais
Je n'aie plus longtemps à Te remercier.

Dans cette pièce, d'une ironie si dure, revient encore l'obsession d'une fin prématurée.

---

15. Imité de Gœthe. *Iz Guété.* 1840. I, 40.

Les cimes des montagnes
Dorment dans l'ombre de la nuit,
Les calmes vallons
Sont pleins d'un frais brouillard;
Pas de poussière sur la route,
Les feuilles ne bougent pas...
Attends encore un peu,
Tu te reposeras, toi aussi.

Cette petite pièce est la traduction libre d'une poésie de Gœthe : *Ueber allen Gipfeln ist Ruhe...* D'après le récit du poète Strougovchtchikov, cette traduction a été improvisée par L., à la suite d'un défi, au cours d'une entrevue entre les deux poètes, chez le comte Sollogoub.

---

16. Les Nuages. *Toutchi.* Avril 1840. I, 40.

Nuages du ciel, éternels pèlerins !
Formant des steppes d'azur ou des chaînes de perles,
Vous vous en allez, comme moi, exilés
Du Nord qui m'est cher vers les contrées du Sud.
Qui donc ainsi vous chasse? Est-ce un décret du sort?
Quelque haine secrète ? Quelque franche malice ?

Est-ce le poids d'un crime qui vous presse?
Ou bien la calomnie venimeuse de vos amis?
Non, ce sont nos champs stériles qui vous ont rebutés...
Vous êtes étrangers aux passions, aux souffrances;
Éternellement froids, éternellement libres,
Vous n'avez pas de patrie, il n'est pas pour vous d'exil.

Cette poésie a été composée par L. au cours de son voyage au Caucase, après l'affaire Barante. A. I. Odoévski, dans des circonstances semblables, avait composé une pièce où il évoquait un vol de cigognes allant du Nord vers le Midi. L. s'est sans doute souvenu de cette poésie de son ami.

---

17. Tiré de l'album de Sophie Nikol. Karamzina. *Iz alboma S. N. Karamzinoi.* 1840. I, 45.

Moi aussi j'aimais aux années passées,
Dans l'innocence de mon âme,
Et les orages grondant au ciel
Et les orages secrets du cœur.
Mais de l'amour les fausses délices
Me livrèrent bientôt leurs secrets,
Et je fus las de son langage
Incohérent et assourdissant.
Je préfère d'année en année davantage,
Me livrant aux désirs paisibles,
Au matin un beau temps clair,
Vers le soir, un calme entretien.
J'aime vos conversations,
Vos ha, ha, ha, vos hi, hi, hi! (1),

(1) Sophie Karamzina était, paraît-il, très spirituelle et très rieuse en société.

Les bons tours de Smirnova (1), les farces de Sacha (2),
Et les vers de Ichka Miatlev (3).

Cette pièce de société, écrite sur le ton plaisant, donne un exemple de la souplesse du talent de L.

---

18. A la comtesse Rostopchine. *Gr. Rostoptchinoi* 1840. I, 45.

Je le crois : sous la même étoile
Nous sommes nés tous les deux;
Nous avons pris la même route,
Les mêmes rêves nous ont abusés.
Mais quoi? — De mon noble but
Détourné par l'orage des passions,
J'ai perdu dans une lutte stérile
Les traditions de ma jeunesse.
Prévoyant l'éternel adieu,
Je crains de livrer mon cœur,
Je crains, à des mots qui trahissent,
De confier mes vaines rêveries...

(1) Alex. Ossipovna Smirnova, née Rosset, dont le salon a été fréquenté par tous les écrivains célèbres du temps, fut notamment la protectrice de Gogol. Elle a laissé des *Mémoires* d'un haut intérêt.

(2) Sacha désigne Alex. Nicolaiévitch Karamzine, l'un des fils de l'historien et lui-même poète. Le salon de sa mère fut célèbre. Sophie Nikol. Karamzina était sa sœur.

(3) I. P. Miatlev, poète et humoriste, auteur des *Sensations et remarques de Madame Kordukov « dans l'étranger »*, 1840. L. a écrit pour lui une petite pièce (I, 44). Rappelons qu'Émile Deschamps a traduit en vers français un certain nombre de poésies de Miatlev.

Ainsi deux vagues de la même allure,
Comme un couple fortuit, sans attaches,
Voguent au désert bleu de la mer :
Le vent du sud les pousse ensemble ;
Mais par hasard les dépareille
La tête rocheuse du récif...
Et, froides comme à leur habitude,
Elles portent à des rives diverses,
Sans regret comme sans amour,
Leur murmure doux et languissant,
Leur bruit de tempête, leur éclat d'emprunt
Et leurs caresses éternelles.

Eudoxie Pétrovna Rostopchine, née Souchkova (1811-1858), fut elle-même une poétesse distinguée. Ses œuvres ont été réunies en deux volumes : *Sotchinéniia*, nouvelle édition en 1890. Elle fut liée avec Alexandre Dumas, à qui elle envoya une intéressante notice sur L. Son salon était très fréquenté et sa conversation était brillante (V. Barsoukov, *Jizn' i troudy Pogodina,* XI, 93). L. a fait partie de son cercle intime ; dans une de ses poésies, elle le décrit « joyeux, spirituel, rêveur et sincère à la fois ». (Cf. Duchesne, p. 73.)

---

19. *Slychou li golos tvoi.* 1840. I, 46.

Quand j'entends ta voix
Sonore et caressante,
Comme l'oisel en cage,
Mon cœur bondit.
Rencontré-je tes yeux
D'un azur profond,
Mon âme à leur rencontre
S'élance hors de moi.

Et je suis joyeux
Et je veux pleurer...
Et je voudrais bien
Te sauter au cou...

Le poète chante l'allégresse d'aimer, lui dont la muse est le plus souvent triste. Le caractère musical de cette pièce est si sensible qu'il a tenté, à notre connaissance, trois musiciens différents.

---

20. L'amour d'un mort. *Lioubov' mertvetsa.* 1840. I, 53.

Bien que de froide terre
Je sois recouvert,
Toujours et partout avec toi
Est mon âme, amie.
Les tourments d'un fol amour,
Habitant du tombeau,
Au pays du repos, de l'oubli,
Je n'ai pas oubliés.
Sans peur à l'heure des affres dernières,
En quittant ce monde,
J'attendais soulas de la rupture —
De rupture point !
J'ai vu les charmes des purs esprits
Et cela me fit mal,
Sous ces traits célestes, tes propres traits
De ne pas reconnaître.
Que me fait l'éclat de Dieu tout-puissant,
Le saint Paradis !
J'ai transporté les passions terrestres
Là-bas en mon cœur :

J'y caresse encore un rêve bien cher
Et partout le même ;
J'éprouve désirs, peines, jalousies,
Tout comme autrefois.
Qu'une haleine étrangère effleure
Tes joues si pures,
Mon âme dans une douleur muette
Tressaille toute;
Arrive-t-il que tu murmures en dormant
Le nom d'un autre, —
Tes paroles coulent toutes brûlantes
En moi comme du feu.
Tu ne dois pas en aimer un autre,
Non, tu ne le dois pas ;
Par une parole sacrée à un mort
Tu es liée.
Hélas ! Tes terreurs, tes prières,
A quoi servent-elles?
Tu le sais, de paix et d'oubli
Je n'en veux pas, moi !

Viskovatov ne doute pas que cette poésie ait été inspirée au poète par son amour pour Barbe Lopoukhina. L'idée de faire aimer et souffrir les amants par delà la tombe est de celles qu'exprime volontiers le romantisme allemand ; L. a souvent exploité ce thème poétique. Cf. nos 28 et 30. Cette pièce a été mise en musique par César Cui.

---

21. *Est' riétchi...* 1841. I, 54.

Il y a des paroles dont le sens
Est obscur ou insignifiant,
Mais sans être ému
On ne peut les entendre.

Comme leur accent est plein
De la folie du désir !
En elles, les larmes des séparations,
En elles, le frémissement des rendez-vous.
Il n'aura pas d'écho
Parmi le bruit du monde,
Ce mot qui naquit
De la flamme et de la lumière ;
Mais à l'église, au combat,
En quelque endroit que je sois,
L'entendant, partout
Je le reconnaîtrai ;
Sans terminer ma prière
Je répondrai à cette voix
Et je laisserai là le combat
Pour courir à son appel.

Une autre rédaction de la même pièce a pour titre : *Sons magiques*. La voix de la bien-aimée a sur l'amant un pouvoir merveilleux. Déjà en 1830, le poète chantait la puissance des sons : *Zvouki*, I, 133. Ailleurs, I, 242, il se demande si la voix de celle qu'il aime n'est pas un écho du paradis. Voir aussi nº 9. Les harmonies musicales ont également sur son âme une mystérieuse influence. V. *O polno oudariat'*, 1831, I, 235, et cf. A. Lirondelle, *A. Tolstoï*, p. 506.

---

22. Justification. *Opravdanié*. 1841. I, 56.

Quand ton ami n'aura laissé
Que les seuls souvenirs
Des égarements des passions
A la place d'un nom illustre

Et qu'il dormira insensible dans la terre,
Ce cœur où bouillonnait le sang,
Où si follement, si vainement,
L'amour luttait avec la haine ;
Quand devant la sentence de tous
Tu te tairas, courbant la tête,
Et que l'on te fera une honte
De ton amour pourtant sans péché,
Celui qui par la passion et le vice
A terni tes jeunes ans,
Je t'en prie, à ce moment-là,
Ne l'accable pas de cuisants reproches !
Devant le tribunal de la foule perfide
Réponds qu'un Autre nous jugera,
Et que le droit sacré de pardonner
Tu l'as acheté par la douleur.

Si, comme le pensent les commentateurs, il est fait allusion ici à Barbe, il ne semble pas qu'il faille voir des « exagérations de langage » (V. Duchesne, p. 85) dans des indications de faits, inconnus de nous sans doute, mais qui n'étaient pas tous à la louange du poète.

---

23. Contrat. *Dogovor*. 1841. I, 61.

La foule pourra stigmatiser
Notre union qu'elle ne comprend pas,
Tu pourras, victime des préjugés,
Voir se rompre tes liens de famille,
Devant les idoles du monde
Je ne fléchirai pas le genou ;
Comme toi, je n'ai pour lui
Ni de forte haine, ni d'amour.

Comme toi, pris par la joie bruyante,
Sans avoir d'égards pour personne,
Je me donne au fou comme au sage,
Je vis pour mon cœur seul.
Nous ne prisons pas le bonheur d'ici-bas,
Nous savons bien ce que valent les gens ;
Tous deux, nous ne nous trahissons pas,
Et l'on ne saurait nous trahir.
Dans la foule nous nous connûmes ;
Nous nous sommes unis pour nous désunir.
Notre amour avait été sans joies,
Les adieux seront sans chagrin.

Cette pièce, dont le ton de bravade ne surprend pas assurément, mais qui pourraît prêter à des suppositions désobligeantes pour les mœurs de L., est tout simplement un remaniement d'une poésie de jeunesse : *A celle qui m'a séduit* (*Préléstnitsié*), I, 139, 1830. (Il avait 16 ans !)

---

24. *Ty pomnich'-li...* 1841. I, 61.

Te souviens-tu, quand toi et moi
Nous nous dîmes adieu pour la dernière fois ?
La salve du soir retentissait,
Et nous l'écoutions l'âme émue...
Les lumières alors achevaient de s'éteindre
Et sur la mer la brume s'amassait ;
Le coup avec effort se propagea
Et soudain mourut dans l'étendue.
Ayant achevé le travail du jour,
Bien souvent je songe à toi ;
Errant auprès des flots déserts,
J'écoute les salves du soir.

Et pendant que, déferlant comme de blanches vagues,
Leurs coups successifs m'assourdissent,
Je pleure, l'ennui me consume,
Je souhaite de mourir comme eux.

Boldakov voit dans ce morceau une imitation de la manière de Thomas Moore dans ses *Mélodies irlandaises.*

---

25. *Iz-pod taïnstvennoi... poloumaski.* 1841. I, 62.

Sous le loup froid, mystérieux,
J'ai entendu ta voix, consolante comme un rêve,
Tes yeux ensorceleurs m'ont tout illuminé,
Et j'ai vu le sourire sur tes lèvres mutines.
Sous la gaze légère malgré moi j'ai surpris
Et des joues virginales et la blancheur d'un cou ;
Oh ! bonheur ! Je vis une mèche rebelle
Échappée au flot des boucles, ses sœurs.
Et ma fantaisie alors a dessiné
Sur ces légers indices le portrait de ma belle,
Et depuis lors une vision immatérielle
Habite dans mon âme : je la caresse et l'aime.
Et toujours il me semble que ces mots pleins de vie,
Je les ai entendus un jour au temps passé ;
Et quelqu'un me murmure qu'après cette rencontre
Nous devons nous revoir, comme de vieux amis.

---

26. Le Songe. *Son.* 1841. I, 68.

Sous la chaleur de midi, dans une vallée du Daghestan,
Du plomb dans la poitrine, je gisais immobile ;
Ma profonde blessure était fumante encore,
Goutte après goutte mon sang s'en écoulait.

J'étais étendu seul sur le sable de la vallée ;
Des rochers escarpés se pressaient tout autour,
Et le soleil brûlait leurs cimes jaunes
Et me brûlait aussi, mais je dormais d'un sommeil de mort.
Et je vis en rêve, tout étincelant de feux,
Un festin du soir au pays de mes pères ;
Parmi des jeunes femmes, couronnées de fleurs,
Une causerie joyeuse roulait à mon sujet.
Mais, sans se mêler aux joyeux propos,
Une seule était assise là, toute pensive,
Et dans un triste rêve sa jeune âme,
Dieu sait pourquoi, était plongée.
En songe elle voyait la vallée du Daghestan ;
Dans cette vallée gisait un corps connu d'elle,
Dans la poitrine, fumant encore, la blessure noircissait,
Et le sang s'écoulait en un filet déjà figé.

Vladimir Soloviev, à propos de cette pièce, parle des côtés mystérieux et troublants de l'âme de L. Il est certain, en tout cas, que toute sa vie le poète a eu la hantise de sa fin prématurée et tragique. Le tableau sanglant ici décrit a été vécu. Voir dans *Valérik* les impressions de guerre rapportées et particulièrement la mort du capitaine (I, 46).

---

27. Le Rocher. *Outess.* 1841. I, 69.

Un nuage d'or avait passé la nuit
Sur le poitrail d'un rocher géant.
Le matin de bonne heure il reprit sa course,
S'ébattant gaiement dans l'azur.
Mais une trace humide est restée
Au sein ridé du vieux rocher.
Il est maintenant solitaire ; enfoui dans ses pensées,
Il pleure doucement dans la solitude.

Le sens caché de ces vers est dans le sentiment douloureux que l'amour est éphémère et l'union parfaite des âmes, impossible. Le symbole poétique, le mouvement général, le rythme ont été évidemment suggérés au poète par la poésie de Heine : *Un pin se dresse solitaire* (*Buch der Lieder*, *Lyrischer Intermezzo*, n° 33), que d'ailleurs il a traduite lui-même dans *le Pin* (*Sosna*), I, 40. Cf. Duchesne, p. 240, 241.

---

28. *Oni lioubili droug drouga...* 1841. I, 69. [Imité de Heine.]

Sie liebten sich beide, doch keiner
Wolit'es dem Andern gestehn... (HEINE) (1).

Ils s'étaient aimés si longtemps, si tendrement,
Avec une tristesse profonde, une passion violente et folle ;
Mais, comme des ennemis, ils évitaient les aveux et les rendez-vous,
Et leurs rares propos étaient vides et froids.
Ils s'étaient séparés avec une peine muette et fière
Et l'image chérie ne se montrait plus que rarement dans leurs songes ;
La mort vint : au delà du tombeau ils se revirent ;
Mais, dans ce monde nouveau, ils ne se reconnurent plus.

(1) Heine, *Buch der Lieder* (*Die Heimkehr*, n° 35). Voici la traduction de la pièce de Heine : « Ils s'aimaient tous deux, mais aucun ne voulait l'avouer à l'autre ; ils se regardaient avec tant de haine qu'ils auraient voulu mourir de leur amour. Ils se séparèrent enfin et ne se revirent que de temps en temps en songe ; ils étaient morts depuis longtemps et ils le savaient à peine eux-mêmes ».

Les deux derniers vers traduisent très inexactement le texte allemand ; mais ils rappellent une idée poétique que L. avait déjà développée dans *l'Amour d'un mort* (V. nº 20).

---

29. *Niet, ne tébia tak pylko ia lioubliou.* 1841. I, 74.

Non, ce n'est pas toi que j'aime si ardemment,
Ce n'est pas pour moi que brille ta beauté, —
Ce que j'aime en toi, ce sont mes peines passées
Et ma jeunesse évanouie.
Quand parfois je te contemple,
Dans tes yeux plongeant un long regard,
Un entretien mystérieux m'occupe,
Mais ce n'est pas à toi que je parle en mon cœur.
Je parle à l'amie de mes jeunes ans,
Dans tes traits je cherche d'autres traits,
Dans tes lèvres vivantes, des lèvres dès longtemps muettes,
Dans tes yeux, le feu de regards éteints.

L'accent profond de passion indestructible qui anime cette pièce a fait penser qu'elle s'adresse, comme plusieurs autres où le ton est le même, à Barbe Lopoukhina que, par une fiction poétique, L. pouvait représenter comme morte. On y peut reconnaître encore la manière de Heine, dans l'*Intermezzo*.

---

30. *Vykhojou odin ia na dorogou.* 1841. I, 74.

Je m'avance seul sur la route :
Au travers de la brume brillent les cailloux du chemin;
La nuit est paisible ; la solitude écoute Dieu
Et l'étoile s'entretient avec l'étoile.

Dans le ciel, spectacle auguste et merveilleux !
La terre dort dans un rayonnement bleuâtre...
Pourquoi suis-je si douloureux, si accablé ?
Attends-je quelque chose ? Regretté-je quelque chose ?
De la vie je n'attends plus rien,
Et du passé je ne regrette rien ;
Je cherche la liberté et le repos,
Je voudrais trouver l'oubli et m'endormir,...
Mais non pas de ce sommeil froid du tombeau...
Je voudrais pour toujours m'endormir, de façon
Que sommeillent en mon cœur les forces de la vie,
Que, respirant, mon sein doucement se soulève ;
Je voudrais que nuit et jour, charmant mon oreille,
Une douce voix vînt me parler d'amour ;
Que sur ma tête, éternellement vert,
Un sombre chêne s'inclinât en bruissant.

Cette « méditation », si remplie d'apaisement et comme baignée de sérénité, donne des indices sur l'état d'esprit de L. la dernière année de sa vie. Il semble s'être détaché de plus en plus de son amertume. Est-ce sous l'influence de Heine ? Dans cette pièce encore on peut saisir de lointaines analogies avec la poésie *Der Tod, das ist die kühle Nacht* (*Buch der Lieder. Die Heimkehr*, n° 89). Revient encore ici le thème poétique développé déjà dans *l'Amour d'un mort* (n° 20).

II. — LA RUSSIE ANCIENNE ET LE MONDE CONTEMPORAIN

---

31. Les deux géants. *Dva vélikana.* 1832. I, 4.

Sous son bonnet d'or fondu
Le vieux géant russe
En attendait chez lui un autre,
Venu de contrées lointaines.
Au delà des monts, des vallées,
On en racontait sur son compte,
Et de se mesurer front à front
Ils en avaient envie ne fût-ce qu'une fois.
Menaçant, avec ses armées,
Ce brave de bien fraîche date,
Vint porter une main téméraire
Sur la Couronne de son ennemi.
Mais souriant d'un air fatal,
Le preux russe lui répondit,
Le regarda, secoua la tête ;...
L'audacieux poussa un cri et tomba !
Mais il tomba dans une mer lointaine
Sur un rocher de granit inconnu,
Là où la tempête, dans l'étendue,
Mugit au-dessus de l'abîme.

Cette petite pièce se rattache à toute une série de poésies où L. a chanté la campagne de 1812 et princi-

palement Napoléon à Sainte-Hélène. Dès 1829, il écrit le fragment : *Napoléon*, I, 98. En 1830, nouveau fragment sur *Napoléon*, I, 154, et l'*Épitaphe à Napoléon*, I, 155. En 1831 : *Sainte-Hélène*, I, 212. Dans ces œuvres de jeunesse se trouvent en germe les grandes compositions : *le Vaisseau fantôme* (nº 42) et *la Dernière Demeure* (nº 44).

---

32. *Opiat', narodnyé vitii...* 1835. I, 270.

Voilà encore, défenseurs des peuples,
Que pour l'affaire terminée de la Lithuanie,
Contre la gloire hautaine de la Russie
Vous vous dressez en menant grand bruit !(1).
Déjà, de son verbe puissant, le poète (2)
Vous a châtiés, s'éveillant dans une gloire nouvelle
D'un sommeil prolongé,
Et du voile de la réprobation (3)
Il a recouvert vos noms.
Que signifie cela ? Est-ce arrogant défi,
Furieux appel à la bataille ?
Est-ce la voix de la haine inquiète,
Le cri de l'impuissance exaspérée ?
Oui, la vipère de la haine astucieuse
Vous ronge ; vous êtes offusqués
Par la majesté de notre aurore ;
Vous ne pouvez voir le soleil de Dieu
Derrière le soleil du tsar russe !

(1) Viskovatov prétend que L. répond ici à un journaliste français, qui en 1835 avait soulevé de nouveau dans la presse la question des rapports entre la Pologne et la Russie.

(2) Pouchkine.

(3) V. *Ne vier' sebié* (nº 39) : *le Voile de l'oubli*.

Dès longtemps habitués à vous jouer
Des couronnes et des respects,
Vous pensez de vos mains souillées
Salir son étincelante couronne.
Tout ce qui est grand et noble
Dépasse votre intelligence, votre nature;
Vous n'avez pas compris qu'un bouclier terrible
D'amour et d'orgueil national
Protège cette couronne contre vous!
Pauvres insensés! vous avez raison :
Nous sommes étrangers à la fausse honte ;
C'est ainsi, quand il s'agit de gloire,
Le peuple et le tsar toujours sont indissolublement unis.
Aux ordres d'une autorité bienfaisante
Nous nous soumettons humblement,
Et nous avons foi en notre tsar,
Et nous défendrons tous obstinément
Son honneur comme le nôtre propre!

. . . . . .

Mais l'honneur de la Russie est inattaquable,
Et le monde, en riant, vous écoute!
Ainsi aux époques guerrières de Rome,
Aux jours solennels des victoires,
Quand Fabricius menait le triomphe,
Et que retentissaient dans la capitale
Les cris reconnaissants de l'enthousiasme,
On voyait courir derrière le char étincelant,
Tout seul, un calomniateur à gages !

Sous une forme qui n'est pas exempte d'une rhétorique déclamatoire que l'on taxerait de juvénile si l'on ne savait qu'il l'a toujours assez goûtée (voir plus loin ses pièces imitées de Barbier), L. reprend les invectives que Pouchkine, en 1831, lors de la prise de Varsovie,

adressait *Aux calomniateurs de la Russie*. L'imitation est directe. Il faut noter, en tout cas, l'ardent patriotisme qui anime le poète et dont on rencontrera encore des exemples. Les protestations de loyalisme dynastique dont la pièce est remplie ont paru assez sincères pour que Raiévski, compromis avec son ami dans l'affaire de la poésie *Sur la mort de Pouchkine*, pût invoquer, dans sa déposition, ce témoignage.

---

33. La Roussalka. 1836. I, 5.

Une roussalka (1) nageait dans la rivière bleue,
Éclairée par la pleine lune ;
Elle s'efforçait de faire jaillir jusqu'à la lune
L'écume argentée des flots.
Bruyante et bouillonnante, la rivière berçait
Les nuages qui s'y reflétaient ;
La roussalka chantait et le son de sa voix
Montait jusqu'aux hautes berges.
La roussalka chantait : « Là-bas, dans mon domaine,
Se joue une vague lumière ;
Là s'ébat le troupeau doré des poissons,
Là sont des villes de cristal.
Là, sur un oreiller de sables brillants,
A l'ombre d'épais roseaux
Dort un vitiaz (2), prisonnier de mes flots jaloux,
Dort un vitiaz d'un pays étranger.

(1) Dans les légendes russes, la *roussalka* est une sorte d'ondine, avec de longs cheveux verts, qui nage à la surface des fleuves. La nuit venue, elle attire les passants et les entraîne dans son palais, au fond des eaux.

(2) Un chevalier, un preux des temps légendaires.

Avec les anneaux bouclés de ses cheveux de soie
Nous aimons à jouer dans l'ombre des nuits,
Bien souvent à minuit nous avons baisé
Le beau garçon au front et aux lèvres ;
Mais, je ne sais pourquoi, sous nos baisers brûlants
Il reste muet et froid,
Il dort, et quand sa tête repose sur mon sein,
Il ne soupire ni ne murmure en rêve !... »
Ainsi chantait la roussalka sur la rivière bleue,
En proie à une langueur qu'elle ne comprenait pas ;
Tandis que, toujours bondissante, la rivière berçait
Les nuages qui s'y reflétaient.

Cette pièce se rattache au genre des ballades qu'affectionne le romantisme allemand ou russe. L'insensibilité du vitiaz aux agaceries de la roussalka est traditionnelle. Cf. *Mtsyri* (nº 53), strophe XXIII.

---

34. Le Gladiateur mourant. *Oumiraiouchtchii gladiator.* 1836. I, 7.

I see before me the gladiator lie...
BYRON (1).

L'insolente Rome exulte... Solennels, crépitent
Les bravos dans la vaste arène, —
Et lui, atteint à la poitrine, silencieux, il est étendu,
Dans la poussière et le sang ses genoux glissent,
Et son œil trouble en vain demande grâce...
L'orgueilleuse favorite et son flatteur, le sénateur,
Couvrent d'éloges la victoire et la honte...
Qu'importe aux grands et à la foule un gladiateur terrassé ?
Il est méprisé et oublié... comme un acteur sifflé !

(1) *Childe Harold*, chap. IV, strophe CXL, 1er vers.

Et son sang coule ; ses derniers instants
S'enfuient, l'heure est proche... Voilà comme un trait de lumière
Qui illumine son âme... Devant lui, c'est le Danube qui bruit...
Et sa patrie s'épanouit, — le pays de la vie libre ;
Il voit le cercle de la famille, abandonnée pour le combat,
Son père, qui frotte ses mains gourdes
Et réclame près de lui le soutien de sa faiblesse...
Ses enfants qui jouent, — ses enfants bien-aimés !
Tous attendent qu'il revienne chargé de butin et de gloire...
C'est en vain : pitoyable esclave, il est tombé, comme la bête des bois,
Jouet passager d'une foule insensible...
« Adieu, Rome corrompue ! Adieu, ô ma terre natale ! »

N'es-tu pas de même, ô monde européen !
Autrefois l'idole des rêveurs ardents,
Tu penches vers le tombeau ta tête non glorieuse,
Épuisé dans la lutte des doutes et des passions,
Sans foi, sans espérances, objet d'amusement pour les enfants,
De risée pour la foule toute à la joie bruyante.
Toi aussi, avant de mourir, tu as tourné les yeux,
Avec un profond soupir de regret,
Vers ta jeunesse radieuse, débordante de forces,
Que depuis longtemps, pour le poison de la civilisation,
Pour le luxe hautain, insoucieux, tu as oubliée.
S'efforçant d'étouffer tes dernières douleurs,
Tu écoutes avidement et les chants du passé,

Et les traditions enchanteresses des temps chevaleresques,
Songes irréalisables créés par l'ironie des flatteurs (1).

Le *Gladiateur mourant* est imité de Byron (*Childe Harold*, chap. IV, strophes 140 et 141). A ce développement qui n'a rien de très original, L. a soudé, d'une façon assez artificielle, deux strophes où il jette l'anathème à la vieille civilisation de l'Europe. Déjà dans *Ismaïl-Bey* (1832), décrivant un voyageur étranger, un tcherkesse, il ajoute : « Mais malheur, malheur à lui, si, tenant compte des idées des gens sévères, il se laisse gagner, dans l'Europe où l'on étouffe, par la perversion et le poison de la civilisation. » Dans la suite, plusieurs fois encore, le poète a pris ce ton de satire, s'attaquant plus particulièrement à la société de son temps. Ces invectives adressées au « monde européen » pourraient faire supposer que L. était tout acquis aux idées des Slavophiles, si l'on ne savait d'autre part qu'il fut toujours assez indifférent à toute espèce de parti ou d'école.

(1) Ces derniers vers semblent faire allusion à l'école romantique qui a cherché dans le Moyen Age des sources nouvelles d'inspiration.

35. Sur la mort de Pouchkine. *Na smert' Pouchkina.* 1837. I, 12.

Vengeance, ô roi ! vengeance !
Je tombe à tes pieds :
Sois juste et punis le meurtrier,
Que son supplice jusqu'aux siècles les plus reculés
Annonce à la postérité ton jugement équitable,
Que les scélérats voient en lui un exemple.
Extrait d'une tragédie (1).

Il est mort le poète, esclave de l'honneur,
Il est tombé, calomnié par la rumeur publique,

(1) Cette épigraphe, que nous avons retraduite en français, est tirée d'une traduction russe assez libre du *Venceslas* de Rotrou « retouché par M. Marmontel » (1764). L'auteur en est resté inconnu (Efrémov cite un nommé Gendre). Voici les vers de Marmontel (acte IV, sc. VI) :

CASSANDRE.

Grand Roi, de l'innocence auguste protecteur,
Et des sanglants forfaits ardent persécuteur,
Soyez Roi, soyez père, et d'un juge inflexible
Donnez, donnez au monde un exemple terrible.
Vengez-vous, vengez-moi.

L'épigraphe en question a eu, en dehors de Russie, une fortune singulière. Le traducteur allemand de L., Bodenstedt, s'est avisé, on ne sait pourquoi, d'amalgamer à la pièce elle-même l'épigraphe, et il a fait cet amalgame à la fois au commencement et au milieu ; si bien que les cris de vengeance de Cassandre ont pris tout à coup une importance considérable. Survient ensuite Saint-René Taillandier qui, ne lisant pas autre chose que l'allemand de Bodenstedt, se croit obligé d'amplifier encore les choses. Il invoque les souvenirs de *Colomba* : « Écoutez : quels accents ! quelles clameurs ! Jamais la ballata corse sur le cercueil d'un ami n'a poussé de pareils cris ». Dans la suite, tous ceux qui ont vécu sur l'article de Saint-René Taillandier lui ont naturellement emboîté le pas.

Le plomb dans la poitrine, assoiffé de vengeance,
En inclinant sa tête altière.
Elle n'a pu supporter, l'âme du poète,
La souillure de mille petits affronts ;
Il s'est levé contre les préjugés du monde
Seul, comme toujours, et le voilà tué !
Tué !... A quoi bon maintenant les sanglots,
L'inutile chœur des vains éloges,
Le pitoyable balbutiement des excuses !
L'arrêt du destin s'est accompli...
N'est-ce pas vous les premiers qui avez si longtemps persécuté
Son libre, merveilleux génie,
Et par jeu avez réveillé
L'incendie presque ignoré ?
Eh bien ! réjouissez-vous... Vos derniers
Outrages, il ne put les supporter.
Il s'est éteint, comme un flambeau, l'étonnant génie,
Elle s'est fanée, cette couronne triomphale.
Son assassin froidement
A porté le coup !... Nul espoir !
Son cœur insensible bat régulièrement,
Dans sa main le pistolet ne tremble pas...
Quoi d'étonnant à cela ? Venu de loin,
Comme des centaines d'autres vagabonds,
En quête de fortune et d'honneurs,
Il fut lancé chez nous par un coup du destin ;
Le rire aux lèvres, il méprisait impudemment
Les lois et les mœurs d'une terre étrangère (1) :
Il ne pouvait pas épargner notre gloire,

(1) Texte de Vvedenski.

Il ne pouvait comprendre, en cet instant sanglant,
Contre quoi il levait la main ! (1).
Et il est mort et la tombe le garde,
Comme ce poète, inconnu, mais aimable,
Victime d'une aveugle jalousie,
Qu'il a chanté avec une si belle verve,
Frappé, comme lui-même, par une main impitoyable (2).
Pourquoi, délaissant les paisibles tendresses et la simple amitié,
A-t-il pénétré dans ce monde envieux et étouffant
Pour un cœur libre et des passions enflammées ?
Pourquoi a-t-il tendu la main à d'impies calomniateurs ?
Pourquoi a-t-il cru à des paroles et à des caresses menteuses,
Lui qui, dès ses jeunes années, avait su juger les hommes?
Ils lui ont enlevé sa première couronne et c'est une autre,
Celle-ci d'épines, entrelacée de lauriers, qu'ils ont placée sur sa tête ;
Mais les épines cachées cruellement
Ont blessé son noble front...
Ses derniers instants furent empoisonnés
Par les insidieux bavardages d'imbéciles sans cœur,
Et il est mort avec une profonde soif de vengeance,
Avec le regret secret d'espérances déçues...

(1) Comme on le sait, l'adversaire de Pouchkine était son beau-frère, Georges Dantès, fils adoptif du baron de Heckeren, ambassadeur des Pays-Bas, Français d'origine. Sur ce personnage et les causes du duel, voir Haumant, *Pouchkine*, Paris, 1911, p. 197.

(2) Lenski, dans *Eugène Oniéguine*.

Ils se sont tus, les accents des merveilleux chants,
Ils ne résonneront plus désormais ;
La demeure du chanteur est étroite et sombre
Et ses lèvres sont scellées à jamais.

Quant à vous, insolents descendants
De pères bien connus par leur bassesse fameuse,
Vous qui, sous votre talon servile, avez foulé les débris
De familles que les jeux du sort avaient éprouvées !
Vous qui, en foule avide, entourez le trône,
Bourreaux de la liberté, du génie et de la gloire,
Vous vous cachez à l'ombre de la loi ;
Devant vous, justice et droit, que tout se taise !...
Mais il est, il est un tribunal divin, champions du vice,
Il est un tribunal terrible : il attend,
Il est insensible au son de l'or,
Les pensées, les actions, il les connaît d'avance.
En vain alors vous aurez recours à la calomnie,
Elle ne vous servira plus désormais,
Et vous ne laverez pas de tout votre sang noir
Le sang loyal du poète !

Les circonstances qui ont entouré la composition de cette pièce fameuse sont très connues. Notons seulement que l'épigraphe n'a été ajoutée par le poète qu'après coup, alors que le bruit soulevé semblait avoir disposé l'empereur à intervenir pour punir les coupables. Cette circonstance en précise le caractère. Quant à la dernière partie, elle fut écrite par L. sous le coup de l'indignation, à la suite d'une discussion avec son cousin Nicolas Arkadiévitch Stolypine, qui trouvait conforme à l'honneur la conduite de Dantès. N'est-il pas permis de voir dans cette diatribe contre de puissantes familles

l'écho de rancunes personnelles, où le fils de l'officier sans fortune Iouri Pétrovitch venge son père d'avanies subies autrefois de la part de la hautaine Mme Arsénieva, née Stolypina? Ajoutons que, naturellement, l'œuvre de L. courut longtemps sous le manteau, sans affronter l'impression. C'est seulement en 1858 qu'elle parut dans les *Bibliogr. Zapiski*, n° 20, p. 365, et sans la dernière partie. Elle ne fut imprimée intégralement que dans l'édition de Doudychkine, en 1860.

36. Borodino. 1837. I, 14.

« Dis donc, l'ancien, hein! ce n'est pas pour rien
Que Moscou, ravagée par l'incendie,
Fut livrée au Français?
Il y en eut, n'est-ce pas, de belles batailles?
Oui, à ce qu'on dit, et de fameuses!
Ce n'est pas pour rien que toute la Russie
Se souvient de la journée de Borodino! »
— Oui, c'étaient des hommes, ceux de notre temps,
Ce n'était pas la race d'aujourd'hui :
C'étaient des héros, pas comme vous!
La chance ne leur sourit pas :
Bien peu revinrent de la bataille...
Si telle n'eût été la volonté de Dieu,
Ils n'auraient pas rendu Moscou!
Longtemps, silencieux, nous avions reculé.
On en avait assez, on voulait se battre,
Les vieux grognaient :
« Qu'est-ce qu'on fait donc? Va-t-on prendre ses quartiers d'hiver?
M'est avis que nos chefs n'osent pas
Déchirer les beaux uniformes de l'ennemi
Sur les baïonnettes russes? »

Et voilà qu'on rencontra une vaste plaine :
Ah! Il y avait de la place pour s'en donner tout à son aise!
On construisit une redoute.
Ce que les nôtres ont l'oreille au guet ! (1).
A peine le petit jour éclaire-t-il les canons
Et les cimes bleues de la forêt
Que les Français, tous, sont là.
Je bourrai ma pièce bien à fond
Et pensai : Tu vas être bien servi !
Attends un peu, « Moussiou » mon ami! (2).
Plus moyen de tergiverser, il va falloir en découdre ;
Nous allons foncer, solides comme un mur,
Nous allons offrir notre tête
Pour notre patrie !
Pendant deux jours on a tiraillé.
Mais tout cela c'était de la plaisanterie.
Nous attendions le troisième jour.
Et partout on entendait dire :
« Il est temps d'employer la mitraille ! »
Et voilà que sur le champ de carnage terrible
L'ombre nocturne est descendue.
Je me couchai pour sommeiller sur mon affût.
Et l'on entendit jusqu'à l'aurore
Le Français qui faisait bombance.
Mais chez nous le bivouac en plein air était calme :
L'un nettoyait son shako tout abîmé,
L'autre aiguisait sa baïonnette en grommelant furieux,
En mordillant sa longue moustache.

(1) Il y a dans le texte russe une expression proverbiale usuelle qui signifie en mot à mot « avoir les oreilles dressées sur la tête », comme le chien ou le lièvre au aguets.

(2) « Monsieur », dans le langage du vieux grognard.

Et le ciel s'était à peine éclairé,
Que soudain avec fracas tout s'est ébranlé ;
Rang par rang, il en défilait !
Notre colonel, c'était un fameux lapin :
Bon serviteur du tsar, un père pour les soldats...
Oui, c'est bien dommage : frappé à mort,
Il dort dans la terre humide.
Il nous a dit, les yeux étincelants :
« Mes enfants ! Moscou n'est-elle pas derrière nous ?
Mourons donc sous les murs de Moscou,
Comme nos frères savaient mourir ! »
Et nous avons fait la promesse de mourir,
Et notre serment d'être fidèles, nous l'avons tenu,
Nous, au combat de Borodino.
Ah ! ce fut une belle journée ! Dans les tourbillons de fumée
Les Français s'ébranlèrent, vraies nuées d'orage,
Et toujours contre la redoute.
Uhlans avec leurs flammes éclatantes,
Dragons avec leurs queues de cheval, —
Tous ont passé devant nous,
Tous, ils étaient là.
Vous n'en verrez jamais de pareilles batailles !...
Les drapeaux déployés faisaient partout des ombres,
Le feu brillait dans la fumée ;
L'acier grinçait, la mitraille sifflait,
Le bras des combattants était las de frapper,
Et les boulets, volant dans l'air, étaient gênés
Par la montagne des cadavres sanglants.
Ah ! il a bien su ce jour-là, l'ennemi,
Ce que c'est qu'une bonne bataille russe,
Notre bon combat, à la force des bras !...
La terre en tressaillait, comme nos poitrines ;

Se mêlaient en chaos chevaux et soldats ;
Et les salves que tiraient mille pièces
Se fondaient en un même cri prolongé...
Et la nuit vint. Tous étaient prêts
A engager au matin un nouveau combat
Et à tenir jusqu'à la fin...
Mais voilà que résonnent les tambours
Et les mécréants se retirent (1).
Alors, nous, de compter nos blessures,
De compter les camarades.
Oui, c'étaient des hommes, ceux de notre temps,
C'était une race puissante, hardie :
C'étaient des héros, pas comme vous !
La chance ne leur sourit pas :
Bien peu revinrent de la bataille...
Si telle n'eût été la volonté de Dieu,
Ils n'auraient pas rendu Moscou !

L'idée première chez L. de composer un poème sur la bataille de Borodino remonte à 1830. Il en a tracé en effet, à cette date, une première esquisse : *le Champ de bataille de Borodino* (I, 200), qu'il est intéressant de comparer avec la version définitive. La plupart des éléments de la seconde version existent déjà dans la première ; mais, malgré cela, quel changement, quand il reprend le sujet en 1837 ! Ce qui était vague et froid s'anime et se colore. Il est probable que pour *Borodino* le poète a puisé aux sources populaires des chants oraux du cycle de Napoléon. La forme en est apparentée à celle des ballades romantiques.

(1) Dans le texte : « les Musulmans », c'est-à-dire les Français, non orthodoxes.

37. Chant en l'honneur du tsar Ivan Vassiliévitch, du jeune opritchnik et du hardi marchand Kalachnikov. — *Piesna*.... 1837. II, 3.

Gloire soit à toi, ô tsar Ivan Vassiliévitch ! (1).
C'est sur toi que nous avons composé notre chant,
Sur ton opritchnik favori (2),
Et sur le hardi marchand Kalachnikov ;
Nous l'avons composé sur le mode ancien,
Nous l'avons chanté au son des goussli (3),
Et nous l'avons enrichi, nous l'avons étendu.
Le peuple orthodoxe s'en divertissait,
Et le boiar Matveï Romodanovski
Nous présenta une coupe d'hydromel écumant,
Et sa boiarine au blanc visage
Nous présenta sur un plat d'argent
Une serviette neuve, brodée de soie ;
Ils nous régalèrent trois jours, trois nuits,
Et ils nous écoutaient toujours, sans jamais se lasser.

(1) La formule qui commence ce vers, et qui est fréquente dans les chants populaires, signifie en mot à mot : « Holà ! Es-tu bien là ? »

(2) Sur les opritchniks qui composaient la garde particulière d'Ivan Vassiliévitch ou Ivan le Terrible, voir : Waliszewski, *Ivan le Terrible*, Paris, 1904.

(3) Les *goussli* (le singulier *goussla* n'est pas usité en russe), dont il est souvent question dans les anciennes annales et dans les bylines, avaient la forme d'une sorte de boîte plus longue que large, sur laquelle on tendait des cordes, ordinairement sept ou huit, à l'aide d'une cheville ; on en jouait en portant devant soi l'instrument. Voir M. M. Ivanov, *Istoriia mouzykalnago razvitiia Rossii*. Saint-Pétersbourg, 1910, t. I, p. 71-76.

I

Ne brille pas encore au ciel le beau soleil,
Ne lui font pas encore leur cour les bleus nuages,
Que déjà s'assoit à table, la couronne d'or en tête,
S'assoit le tsar terrible, Ivan Vassiliévitch.
Derrière lui sont debout les stolniks (1),
En face, toujours des boiars et des kniaz,
A ses côtés, toujours des opritchniks ;
Et le tsar banquette à la gloire de Dieu,
Pour son contentement et sa joie.
  Souriant, le tsar alors ordonna
De remplir de doux vin d'outre-mer
Son puisoir doré
Et de le présenter à ses opritchniks.
— Et tous ils burent, glorifièrent le tsar.
  Un seul parmi eux, parmi les opritchniks,
Brave lutteur, audacieux gaillard,
Au puisoir d'or n'a pas mouillé ses moustaches ;
Il a baissé vers la terre ses yeux sombres,
Il a baissé la tête sur sa large poitrine.
Et dans son âme, il songeait profondément.
  Voilà que le tsar a froncé ses noirs sourcils
Et a planté sur lui son regard perçant,
On eût dit l'épervier qui des hauteurs du ciel
Fascine un jeune pigeon à l'aile ardoisée, —
Et il n'a pas levé les yeux, le jeune lutteur.
— Voilà que le tsar a frappé la terre de son épieu,
Et le parquet de chêne aux trois quarts,
Il l'a transpercé de la pointe de fer, —
Et il n'a pas bronché, le jeune lutteur.
— Voilà que le tsar a fait entendre sa voix terrible, —

(1) Les officiers de bouche.

Et il s'est éveillé de son rêve, le hardi garçon.
« Holà ! toi, notre fidèle serviteur, Kiribiéévitch,
Caches-tu par hasard une pensée impie ?
Ou bien es-tu jaloux de notre gloire ?
Ou bien ton service d'honneur te pèse-t-il ?
Quand la lune se lève, les étoiles se réjouissent
D'y voir plus clair pour errer dans le firmament,
Et celle qui dans la nue se cache
Tombe de tout son poids sur la terre...
C'est mal à toi, Kiribiéévitch,
De bouder la joie de ton roi ;
N'es-tu pas de la race des Skouratov
Et n'as-tu pas été nourri dans la famille de Maliouta ? » (1).
Lors lui répond Kiribiéévitch,
Courbé jusqu'à la ceinture devant le tsar terrible :
— Notre maître, Ivan Vassiliévitch !
Ne fais pas de reproches à ton esclave indigne :
L'incendie du cœur ne s'éteint pas avec du vin,
Les noires pensées, nul moyen de les endormir !
Mais si je t'ai fâché, que ta volonté de roi s'accomplisse :
Dis de me supplicier, de me trancher la tête...
Elle est lourde à mes épaules de héros
Et d'elle-même elle se penche vers la terre humide ».
Et lui dit alors le tsar Ivan Vassiliévitch :
« Qu'est-ce qui te chagrine donc, mon brave ?
Est-ce ton caftan de brocart qui est usé ?
Est-ce ton bonnet de zibeline qui est fripé ?
Est-ce ta bourse qui est à sec ?
Ou est-ce ton sabre bien trempé qui est ébréché ?
Ou bien ton cheval mal ferré boite-t-il ?
Ou fus-tu renversé, à la lutte du poing,

(1) Sur Maliouta Skouratov, le bourreau du Terrible, voir l'ouvrage cité de Waliszewski.

Sur la Moskva (1), par un fils de marchand ? »
  Alors répond ainsi Kiribiéévitch,
En secouant sa tête bouclée :
— « Il n'est pas encore au monde le bras ensorcelé
Qui m'abattra, ni chez les boiars, ni chez les marchands ;
Mon argamak, mon cheval de steppe, est très gaillard ;
Mon sabre effilé brille comme verre ;
Et les jours de fête, par ta bonté,
Nous ne sommes pas plus mal vêtu qu'un autre.
  — « Quand bien en selle, sur mon bon cheval,
Je vais caracoler au delà de la Moskva,
Bien sanglé dans ma ceinture de soie,
Quand je retrousse sur le côté mon bonnet de velours
Bordé de zibeline noire,
Aux portes de volige s'arrêtent
Belles filles et jeunes femmes,
Et elles m'admirent, en chuchotant entre elles ;
Il n'en est qu'une qui ne regarde ni n'admire,
Elle se cache sous son voile rayé...
  — « Dans la sainte Russie, notre mère,
On ne saurait ni chercher, ni trouver pareille beauté.
Elle marche avec aisance, ainsi qu'un cygne,
Elle a le regard doux, comme une colombe,
Elle parle, et c'est le rossignol qui chante (2) ;
Ses joues vermeilles resplendissent
Comme l'aurore dans le ciel du bon Dieu ;
Ses tresses blondes, dorées,
Entrelacées de rubans aux vives couleurs,
Lui courent sur les épaules, s'y roulent,

(1) C'est-à-dire sur la rivière gelée, où se donnent les fêtes l'hiver.

(2) Cf. la pièce : *Ona poet...* (nº 4).

Et semblent baiser son sein blanc (1).
Elle est née dans une famille de marchands,
Et son nom est Aliona Dmitrévna.
— « Quand je la vois, je ne suis plus moi-même :
Je laisse tomber mes bras vigoureux,
Mes yeux hardis s'enténèbrent;
Je m'ennuie, je suis triste, tsar vrai croyant,
De languir ainsi seul dans le monde.
J'en ai assez des coursiers rapides,
J'en ai assez des parures de brocart,
Et je n'ai pas besoin d'avoir des coffres d'or :
Avec qui maintenant partager mon trésor?
Devant qui montrerai-je mon courage ?
Devant qui me faire gloire de ma parure ?...
Laisse-moi partir pour les steppes de la Volga,
Que je mène la vie libre, celle du Cosaque.
Et là-bas je livrerai ma tête ardente,
Je la livrerai à la pique de l'infidèle;
Les méchants Tartares se partageront entre eux
Mon bon cheval, mon sabre effilé
Et ma selle tcherkesse de bataille.
Mes yeux pleins de larmes, le milan les cavera,
Mes os abandonnés, la pluie les lavera,
Et sans honneurs funèbres ma cendre misérable
Aux quatre vents sera dispersée... »
Lors Ivan Vassiliévitch, riant, se mit à dire :
« C'est bien, mon serviteur fidèle ! on s'efforcera
De soulager ton malheur, ton chagrin.
Tiens, prends ma bague de rubis
Et prends aussi ce collier de perles.

(1) D'ordinaire, les jeunes filles seules portent la tresse. Cf. Duchesne, p. 114. Est-ce ce détail qui cause la méprise du tsar? Voir ci-après.

Va trouver poliment une marieuse habile (1),
Puis envoie ces cadeaux précieux
A ton Aliona Dmitrévna :
Si tu t'en fais aimer, célèbre la noce,
Si tu n'es pas aimé, ne t'en fais pas de chagrin ».
— « Gloire soit à toi, tsar Ivan Vassiliévitch !
Il t'a trompé, ton malin serviteur,
Il ne t'a pas dit la vérité vraie,
Il ne t'a pas raconté que sa belle
Dans l'église de Dieu a été unie,
A été unie à un jeune marchand
Suivant notre loi, la loi chrétienne... »

Hardi, camarades, chantez, mais accordez bien vos goussli !
Hardi, camarades, buvez, mais faites bien votre office !
Et réjouissez bien notre bon boiar
Et sa boiarine au blanc visage !

II

Derrière son comptoir est assis le jeune marchand,
Un garçon de bonne mine, Stépan Paramonovitch,
Qui avait pour surnom Kalachnikov (2) ;
Il étale ses étoffes de soie,
Attire les chalands d'une parole aimable,
Compte et recompte son or, son argent.
Mais pour lui ce n'est pas un bon jour :
Les riches seigneurs passent leur chemin,
Sans jeter un regard dans sa boutique.
On a déjà sonné les vêpres aux saintes églises ;

(1) Sur les cérémonies du mariage, voir : Boyer et Spéranski, *Manuel*, rem. 44, p. 295.

(2) Ceci est le nom de famille (*familiia*) après le nom (*imia*) et la patronymique (*ottchestvo*).

Derrière le Kreml brille un crépuscule brumeux;
Des nuages courent dans le ciel,
C'est la tourmente qui les chasse, en poussant sa plainte;
Le vaste quartier des marchands se vide.
Stepan Paramonovitch ferme
Sa boutique d'une porte de chêne
Et d'une serrure allemande à ressort ;
Son méchant chien grondeur, aux fortes dents,
Il l'attache à sa chaîne de fer.
Et il s'en est allé chez lui, pensif,
Retrouver sa jeune femme, par delà la Moskva.
Et le voilà qui arrive dans sa haute maison,
Et il est bien étonné, Stépan Paramonovitch :
Sa jeune femme n'est pas là pour l'accueillir,
La table de chêne n'est pas couverte d'une blanche serviette,
Et la chandelle devant l'Image à peine brûle.
Et il appelle sa vieille servante :
« Dis-moi, dis donc, Erémiéevna,
Où donc s'en est allée, s'est cachée
Aliona Dmitrévna, à une heure si tardive?
Et mes petits enfants chéris,
S'en sont-ils donnés à courir, à jouer,
Et se sont-ils couchés de bien bonne heure? »
— « Mon maître, Stépan Paramonovitch!
Je vais te dire une chose bien étrange :
C'est que Aliona Dmitrévna s'en est allée aux vêpres ;
Et voilà déjà que le pope et sa jeune popesse en sont revenus,
Ils ont allumé la chandelle, se sont mis à table —
Et depuis ce temps ta ménagère
N'est pas rentrée de l'église paroissiale.

Quant à tes petits enfants,
Ils ne se sont pas couchés, ils ne sont pas allés jouer,
Ils ne font que pleurer et ne se calment pas ».
Et une lourde pensée alors troubla
Le jeune marchand Kalachnikov.
Il se met à la fenêtre, regarde dehors,
Mais dehors la nuit est fort sombre ;
La blanche neige tombe, s'épand partout,
Elle balaie la trace des pas.
Voilà qu'il entend qu'on a heurté la porte dans le vestibule,
Puis il entend des pas précipités ;
Il s'est retourné, il regarde, — vertu de la Croix !
Devant lui est debout sa jeune femme,
Toute pâle, simplement en cheveux,
Ses tresses blondes défaites,
Toutes poudrées de neige et de givre ;
Elle a le regard trouble, comme une folle ;
Ses lèvres murmurent des mots inintelligibles.
« Femme, femme, où donc as-tu été rôder ?
Dans quelle maison, sur quelle place,
Pour avoir ainsi les cheveux épars,
Pour que ta robe soit toute déchirée ?
Tu as fait la fête, tu as banqueté,
N'est-ce pas, avec ces fameux fils de boiars ?...
Ce n'est pas pour cela que devant les Images saintes,
Femme, nous nous sommes fiancés tous les deux,
Que nous avons échangé des anneaux d'or !...
Eh bien ! je vais t'enfermer sous serrure de fer,
Derrière une porte de chêne bien ferrée,
Pour que tu ne voies plus la lumière de Dieu,
Que tu ne souilles plus mon nom honorable... »
En entendant ces mots, Aliona Dmitrévna
Trembla toute, pauvre colombe,

Palpita, comme la feuille du tremble,
Versa des larmes amères, bien amères,
Aux pieds de son époux s'écroula.
« Mon seigneur, mon beau soleil,
Tue-moi, si tu veux, sinon écoute-moi !
Tes paroles sont comme un couteau aigu,
Elles me percent le cœur.
Je ne crains pas les morts cruelles,
Je ne crains pas le qu'en-dira-t-on,
Mais ce que je crains, c'est de te déplaire.
— « Je m'en revenais tout à l'heure des vêpres,
Toute seulette le long des rues.
Et voilà que j'entendis comme la neige qui crie ;
Je me retournai, un homme courait derrière moi.
Mes jambes alors me manquèrent,
Je me cachai la tête sous mon voile de soie.
Mais lui me prit violemment par le bras
Et me parla ainsi tout bas en un murmure :
— De quoi donc as-tu peur, ma toute belle ?
Je ne suis pas un voleur, un brigand des bois,
Je suis au service du tsar, du tsar terrible,
Je me nomme Kiribiéévitch
Et je suis de l'illustre famille de Malioutа... —
— « Je m'épouvantai encore plus qu'avant ;
Ma pauvre tête s'égara.
Et il se mit à me baiser, à me caresser,
Et m'embrassant, il ne cessait de répéter :
— Réponds-moi, que te faut-il,
Ma chérie, ma douce amie ?
Veux-tu de l'or ou des perles ?
Veux-tu de brillantes pierreries ou du brocart de couleur ?
Comme une reine, je veux te parer,
Et toutes te porteront envie.

Mais au moins ne me laisse pas mourir d'une mort
coupable :
Aime-moi, entoure-moi de tes bras
Au moins une fois en signe d'adieu! —
— « Et il me caressait, il me baisait ;
Sur mes joues encore maintenant brûlent,
En flamme vivante se répandent
Ses baisers maudits...
Et les voisines à leur porte regardaient ;
Tout en riant, elles nous montraient du doigt...
— « Enfin je m'échappai de ses mains
Et, éperdue, je courus à la maison à perdre haleine
Et je laissai entre les mains du brigand
Mon mouchoir à dessins, cadeau de toi,
Et mon voile de Boukharie.
Il m'a déshonorée, outragée,
Moi, une honnête, irréprochable femme,
Et que vont dire les méchantes voisines ?
Et comment me montrer désormais ?
— « Ne me livre pas, moi, ta femme fidèle,
Aux outrages de mauvais calomniateurs !
Sur qui puis-je compter, sinon sur toi?
A qui pourrais-je bien demander assistance ?
Ici-bas je ne suis qu'une pauvre orpheline :
Mon père déjà est dans la terre humide,
A ses côtés repose aussi ma mère.
Quant à mon frère aîné, toi-même le sais bien,
Il est parti aux pays étrangers sans laisser de nouvelles ;
Et mon plus jeune frère est un petit enfant,
Un petit enfant, sans raison encore... »
Elle parlait ainsi, Aliona Dmitrévna ;
Des larmes amères elle répandait.
Stepan Paramonovitch envoie chercher
Ses deux frères cadets ;

Et ils vinrent, ses deux frères, ils le saluèrent
Et lui parlèrent en ces termes :
— « Fais-nous donc savoir, notre frère aîné,
Ce qui t'est arrivé, survenu,
Pour que tu aies demandé après nous par la nuit noire,
Par la nuit noire et la nuit de gel.
« Je vous dirai, mes gentils frères,
Qu'un grand malheur m'est arrivé ;
Notre honorable famille a été outragée
Par le méchant opritchnik du tsar, Kiribiéévitch ;
Une pareille offense, l'âme ne peut la souffrir,
Et le cœur d'un brave ne peut la supporter.
Demain précisément il y aura lutte à coups de poing,
Sur la Moskva, en présence du tsar,
Et je provoquerai alors l'opritchnik ;
Je me battrai à mort jusqu'à épuisement des forces ;
Et s'il m'abat, avancez-vous alors
Et combattez pour la sainte justice.
N'ayez pas peur, mes gentils frères !
Vous êtes plus jeunes que moi, plus frais de force,
Sur vous moins de péchés se sont amassés,
Aussi sans doute le Seigneur vous donnera sa grâce. »
Et ses frères lui firent cette réponse :
— « Là où le vent souffle dans le ciel,
Là accourent les nuages dociles ;
Quand l'aigle ardoisé appelle de la voix
Dans la sanglante plaine de la bataille,
Appelle à la curée, au dépècement des morts,
Vers lui les jeunes aiglons s'empressent de voler ;
Tu es notre frère aîné, pour nous un second père ;
Fais comme tu l'entends, comme tu le penses ;
Pour nous, toi, le chef de la famille, nous ne te trahirons pas ! »

Hardi, camarades, chantez, mais accordez bien vos goussli !
Hardi, camarades, buvez, mais faites bien votre office !
Et réjouissez bien notre bon boiar
Et sa boiarine au blanc visage !

III

Sur la grande Moscou, aux coupoles d'or,
Sur les murailles du Kreml, aux pierres blanches,
Venant de par delà les forêts lointaines, les collines bleues,
Se jouant çà et là sur les toits de volige,
Pourchassant les grises nuées,
La vermeille aurore se lève ;
Elle a défait ses boucles dorées,
Elle se lave dans la poussière de neige ;
Comme une belle fille qui se voit au miroir,
Elle se mire dans le ciel pur et sourit.
Pourquoi donc, aurore vermeille, t'es-tu réveillée ?
Pour quelle réjouissance t'es-tu mise en frais ?
Alors se réunirent, s'assemblèrent
Les hardis lutteurs moscovites
Sur la Moskva, pour la lutte du poing,
Pour s'en payer ce jour de fête, se délasser.
Et le tsar arriva avec sa droujina,
Avec ses boiars et ses opritchniks,
Et il dit de tendre une chaîne d'argent
Soudée aux anneaux avec de l'or pur.
On entoura une place de vingt-cinq sagènes
Pour la lutte d'amateurs en champ clos.
Et alors le tsar Ivan Vassiliévitch ordonna
Au héraut de crier à haute et forte voix :
« Eh ! donc, où êtes-vous, braves garçons ?
Venez délasser le tsar, notre père !

Avancez donc dans le vaste cercle ;
Qui abattra son homme aura du tsar récompense,
Et qui sera abattu, Dieu lui fasse merci ! »
Alors s'avance le hardi Kiribiéévitch.
Silencieux, il s'incline jusqu'à la ceinture devant le tsar,
Enlève de ses fortes épaules sa pelisse de velours.
La main droite au côté
Il rajuste de l'autre son bonnet incarnat,
Il attend un adversaire...
Trois fois on a poussé le cri retentissant,
Pas même un lutteur n'a bougé de sa place,
Ils sont là tous debout, et se poussent l'un l'autre.
Dans l'enceinte l'opritchnik se promène,
De ces piètres lutteurs il se raille :
— « Voyez donc comme ils se sont calmés ; je leur donne à réfléchir !
Ma parole, ce ne sera que jeu de fête,
Et le vaincu, je le laisserai vivant avec l'absolution,
Il ne s'agit que de distraire le tsar, notre père. »
Soudain on voit la foule s'ouvrir
Et s'avancer Stépan Paramonovitch,
Le jeune marchand, le hardi lutteur,
Qui a surnom Kalachnikov.
Dès l'abord il salue le tsar terrible,
Puis le blanc Kreml et les saintes églises,
Enfin le peuple russe tout entier.
Ses yeux de faucon lancent des flammes,
Ils regardent fixement l'opritchnik.
Il se place bien en face de lui,
Il passe ses gants de combat,
Il redresse ses puissantes épaules
Et caresse sa barbe frisée.
Lors Kiribiéévitch lui parla ainsi :
— « Dis-moi donc, brave garçon,

De quelle famille, de quelle race es-tu
Et de quel nom te nomme-t-on,
Afin de savoir pour qui on célébrera la messe des morts,
Afin que je puisse glorifier ma victoire ? »
Stépan Paramonovitch répond :
« On m'appelle Stepan Kalachnikov,
Et je suis né d'un père honorable,
Et j'ai vécu, moi, suivant la loi du Seigneur :
Je n'ai pas outragé, moi, la femme d'autrui,
Je n'ai pas brigandé dans la nuit sombre,
Je n'ai pas fui la lumière du ciel...
Et ce que tu disais est la vérité vraie :
Pour l'un de nous deux on chantera la messe des morts,
Et pas plus tard que demain, à l'heure de midi ;
Et l'un de nous deux sera glorieux de sa victoire
Et festoyera avec ses braves amis...
Ce n'est pas pour plaisanter, pour divertir les gens,
Qu'aujourd'hui je t'appelle, fils de mécréant,
Je t'appelle au combat terrible, à la lutte suprême ! »
En entendant ces mots, Kiribiéévitch
Eut son visage blanc comme neige en automne ;
Ses yeux hardis se voilèrent d'un nuage,
Une glace courut sous ses fortes épaules,
Sur ses lèvres ouvertes la parole expira...
Et voilà qu'en silence ils prennent leurs distances,
La gigantesque lutte commence.
Lors Kiribiéévitch brandit son poing
Et frappa le premier le marchand Kalachnikov,
Et il le frappa en plein dans la poitrine.
La poitrine du héros craqua sous le choc.
Il chancela, Stépan Paramonovitch ;
Sur sa large poitrine il portait une croix de cuivre

Avec de saintes reliques venues de Kiev (1),
Et la croix se tordit et s'enfonça dans la chair,
Comme une rosée, le sang dégoutta par-dessous.
Et Stépan Paramonovitch pensa :
« Ce qui doit arriver, arrivera ;
Je tiendrai jusqu'au bout pour la justice ! »
Il a repris ses sens, a préparé son coup,
A réuni toutes ses forces
Et a frappé son ennemi
Droit à la tempe gauche, d'un effort violent d'épaule.
Et le jeune opritchnik gémit faiblement,
Chancela, tomba mort ;
Il s'écroula sur la froide neige,
Sur la froide neige, pareil à un pin,
Pareil à un pin, dans la forêt humide,
Tranché dans sa racine, dans sa racine résineuse.
Et ayant vu cela, le tsar Ivan Vassiliévitch
S'enflamma de colère, frappa la terre
Et fronça ses noirs sourcils ;
Il donna l'ordre de saisir le hardi marchand
Et de l'amener par-devant sa face.
Alors prit la parole le tsar vrai-croyant :
— « Donne-moi réponse véridique, en conscience ;
Est-ce de volonté libre, ou bien malgré toi,
Que tu frappas à mort mon serviteur fidèle,
Mon meilleur lutteur, Kiribiéévitch ? »
« Je te le dirai, ô tsar vrai-croyant :
Je l'ai tué de volonté libre.
Mais pour quelle raison, à cause de quoi ? je ne te le dirai pas.
Je ne le dirai qu'à Dieu seul.

(1) Où se conservent les tombeaux miraculeux des apôtres dans les célèbres grottes (*Péchtchery*).

Fais-moi supplicier, sur le billot je porterai
Moi-même ma tête pénitente ;
Seulement ne prive pas mes petits enfants,
Ne prive pas ma jeune veuve
Et mes deux frères de ta grâce... »
— « C'est bien à toi, mon cher enfant,
Hardi lutteur, fils de marchand,
D'avoir répondu selon ta conscience.
A ta jeune femme et à tes orphelins,
Je donnerai de mon trésor.
Quant à tes frères, j'ordonne, de ce jour,
Qu'ils puissent commercer sans payer tribut, en franchise,
Dans tout le vaste royaume russe.
Quant à toi, monte de toi-même, mon fils,
Vers le haut lieu des supplices (1),
Porte sur l'échafaud ta tête audacieuse.
J'ordonne d'aiguiser, d'affûter la hache,
J'ordonne au bourreau de se vêtir, de se parer,
Je vais faire sonner la grosse cloche
Pour que les gens de Moscou sachent tous
Que toi aussi, tu as éprouvé ma grâce... » (2).
Et voilà que le peuple s'assemble sur la place ;
La cloche lugubre tinte, résonne,
Répand partout la funeste nouvelle.
Sur le haut lieu des supplices,
En chemise rouge et tablier de couleur,
Avec sa grande hache bien affilée,
Et se frottant les bras nus,
Le bourreau joyeusement va et vient,
Il attend le hardi lutteur ;

(1) Le *lobnoé miesto* sur la Place Rouge, à Moscou.
(2) Pour le Terrible, envoyer à la mort c'est faire grâce. Les bylines le font souvent parler ainsi.

Mais le brave lutteur, le jeune marchand,
A ses frères fait ses adieux :
« Eh bien, mes petits frères, mes amis par le sang,
Baisons-nous et embrassons-nous
Pour la séparation dernière.
Saluez de ma part Aliona Dmitrévna,
Dites-lui de ne pas tant s'affliger,
A mes petits enfants de ne pas parler de moi.
Saluez la maison de notre père,
Saluez tous nos camarades,
Vous-mêmes priez dans l'église de Dieu
Pour mon âme, mon âme pécheresse ! »
Et l'on supplicia Stépan Kalachnikov
D'une mort cruelle, déshonorante ;
Et sa tête infortunée
Roula sur le billot parmi le sang.
On l'enterra au delà de la Moskva,
En pleine campagne, entre trois chemins (1) :
Entre ceux de Toula, de Riazan, de Vladimir,
Et l'on éleva là un tertre de terre humide,
Et là on dressa une croix d'érable.
Et les vents impétueux errent, mugissent
Sur son tombeau qui ne porte aucun nom.
Et les bonnes gens passent devant :
Si c'est un vieillard, il se signe,
Si c'est un jeune garçon, il prend un air grave,
Si c'est une jeune fille, elle s'attriste,
Et si ce sont des gousslars, ils déclament leur chant.

Holà, hardis camarades,
Jeunes joueurs de goussli,
Gosiers à roulades !

(1) Cette façon d'enterrer les suppliciés était traditionnelle. V. Duchesne, p. 120.

Vous avez bien commencé, finissez bien aussi;
Rendez à chacun justice et honneur.
Au boiar généreux, gloire !
A sa belle boiarine, gloire !
A tout le peuple chrétien, gloire !

Il est probable que L., pour la composition de son poème, s'est inspiré de récits empruntés à l'*Histoire de Russie* de Karamzine et, pour le cadre et le ton, des chants épiques publiés dans les deux célèbres recueils de Kircha Danilov, *Anciennes poésies russes*, de 1804 et 1818. Quoi qu'il en soit, par l'union parfaite des éléments populaires avec les procédés de l'art le plus étudié, par la sobriété et en même temps le relief des traits, par la vérité dans la peinture des personnages, le *Chant de Kalachnikov* compte parmi les œuvres les plus parfaites de la littérature russe. Le critique Borozdine dit avec raison qu'il y a quelque chose d'homérique dans la sérénité du récit. Un opéra de Rubinstein, *le Marchand Kalachnikov*, a été représenté en 1880.

---

38. La Pensée, *Douma*. 1838. I, 20.

Je contemple avec tristesse notre génération.
Son avenir est ou vide ou obscur ;
En attendant, sous le faix du savoir et du doute,
Elle vieillit dans l'inaction.
Nous sommes riches, à peine hors du berceau,
Des fautes de nos pères et de leur esprit attardé,
Et déjà la vie nous fatigue, comme une route plate et sans but,
Comme un banquet à la fête d'un étranger.
Au bien comme au mal honteusement indifférents,

A peine dans la carrière nous nous affaissons sans avoir lutté ;
Devant le danger nous sommes de pitoyables lâches
Et devant le pouvoir de vils esclaves.
Tel est le fruit chétif, mûri avant le temps,
Qui ne réjouit ni le goût ni les yeux ;
Il pend parmi les fleurs, comme un intrus délaissé,
Et l'heure de leur beauté est l'heure de sa chute ! (1).
Nous avons desséché notre esprit par une science stérile,
Cachant jalousement à nos proches et à nos amis
Les meilleurs espoirs et la noble voix
Des élans passionnés que raille la défiance.
A peine avons-nous effleuré la coupe du plaisir
Sans avoir pour tout cela gardé nos jeunes forces ;
De chaque joie, crainte d'en être rassasiés,
Nous avons extrait pour toujours le meilleur suc.
Les rêves du poète, les créations de l'art
N'éveillent plus en notre esprit de doux émois ;
Nous gardons avidement en nos cœurs un reste de sentiment
Comme un trésor enfoui par l'avarice et inutile.
Et nous haïssons et nous aimons au hasard (2),
Sans rien sacrifier ni à la haine ni à l'amour,
Et dans notre âme règne une froideur cachée

(1) Ces quatre vers sont repris d'une pièce de jeunesse datant de 1832, I, 265, sauf quelques variantes et une interversion (V. nº 3). En outre, l'antithèse du dernier vers existe déjà dans *Sainte-Hélène* (1831), I, 213. Il s'agit de Napoléon : « Le jour de son élévation est l'heure de sa chute ».

(2) Ce vers sert d'épigraphe au poème de Tourguénev, *Paracha*. Dans un autre poème, *Conversation*, il dépeint, comme L., mais sous les traits concrets d'un jeune homme atteint du « mal du siècle », la génération de ce temps.

Alors que le feu bout dans nos veines.
Et nous nous déplaisons aux ébats splendides de nos pères,
A leurs débauches cordiales et enfantines ;
Nous courons au tombeau sans bonheur et sans gloire,
En jetant en arrière un regard ironique.
Foule morose et bien vite oubliée,
Sur le monde nous passerons sans bruit et sans laisser de traces,
N'ayant légué aux siècles aucune pensée féconde,
Aucune ébauche faite par le génie.
Et notre cendre, jugée avec la sévérité du magistrat et du citoyen,
Sera vouée au mépris des poètes futurs,
A la raillerie amère du fils, héritier déçu
D'un père ruiné par de folles dépenses.

Ces violentes attaques contre la société du temps où l'expression de sentiments sincères se mêle à quelque rhétorique, continuent celles que l'on a vues déjà dans la pièce *Sur la mort de Pouchkine*. A cette époque, Lermontov lisait et admirait Auguste Barbier, dont *la Curée* particulièrement avait eu en Russie un très grand retentissement. Au surplus, il est certain que le ton rude et déclamatoire du poète des *Iambes* correspondait bien au goût et à la disposition d'esprit de notre auteur. Citons, pour donner un exemple, ces quelques vers de la pièce *Bianca* du poème *Il Pianto* (1833) :

Malheur aux esprits froids, aux hommes de la prose,
Éternels envieux de toute grande chose,
Qui, n'éveillant sur terre aucun écho du ciel
Et toujours enfouis dans le matériel,
Chassent d'un rire amer les divines pensées,
Comme au fond des grands bois les nymphes dispersées...

De tels vers retentissent évidemment à travers ceux de Lermontov. *Douma*, parue en 1839 dans les *Annales de la Patrie*, eut un très grand succès, d'autant plus qu'une fois encore elle fournissait des arguments aux Slavophiles contre les Occidentaux. Le monde russe des années 1830 à 1840 méritait bien d'ailleurs les attaques du poète. Un contemporain, le prince Vassiltchikov, dit de cette époque qu'elle fut « la plus vide de toute l'histoire de la société russe ». (V. Boldakov, t. II, p. 363.)

---

39. *Né vier' sébié*. 1839. I, 25.

Que nous font après tout les vulgaires abois
De tous ces charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase ?
A. Barbier (1).

Ne crois pas, ne crois pas en toi, jeune rêveur,
Comme la peste crains l'inspiration...
Elle est le lourd délire de ton âme malade
Ou l'exaspération de ta pensée captive.
N'y cherche pas, ce serait vain, un signe du ciel :
Ce n'est que ton sang qui bout, c'est un excès de forces !
Épuise plutôt ta vie au milieu des soucis,
Répands à terre ce breuvage empoisonné !
As-tu par hasard à la minute sacrée, merveilleuse,
Découvert en ton âme depuis longtemps muette

(1) Cette épigraphe est tirée de la pièce portant pour titre : *Iambe I* dans le recueil des *Iambes*, publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* (tome IV, 1831), puis, la même année, en librairie, chez Urbain Canel. Dans les éditions collectives des poésies de Barbier cette pièce est devenue le *Prologue*. Dans la présente poésie Lermontov n'a imité du poète français que le mouvement : *Que nous font... ?*

Une source encore inconnue et vierge
Pleine de murmures simples et doux,
Ne prête pas l'oreille, ne t'abandonne pas à leur appel,
Jette sur eux le voile de l'oubli (1) :
Ton vers bien régulier, ton verbe glacé
Ne sauraient en rendre le sens profond.
Un chagrin se glisse-t-il dans le secret de ton âme,
La passion arrive-t-elle avec ses orages et ses tempêtes,
Ne te mêle pas alors au bruyant festin de la foule
Avec ta compagne en fureur;
Ne t'abaisse pas. Aie honte de trafiquer
Ou de ta colère ou de ton chagrin complaisant,
Et d'étaler avec orgueil la sanie des blessures de ton âme
Pour étonner le simple populaire.
Que nous fait à nous que tu aies souffert ou non?
Pourquoi saurions-nous tes traverses,
Les sottes espérances de tes premières années,
Les regrets cuisants que la raison t'inspire?
Regarde : devant toi la foule qui s'amuse
Va son chemin habituel,
Sur les visages en fête peu de traces de peines,
Nulle larme indécente.
Et cependant il n'en est pas un parmi ces gens qui ne soit
Écrasé par un lourd supplice,
Qui n'ait été marqué de rides précoces,
Qui soit sans crime ou sans dommage !...
Crois-moi : ils trouvent ridicules ta plainte et tes griefs,
Ce sont refrains déjà connus,
Tu n'es qu'un acteur tragique, avec du rouge,
Qui brandit un glaive en carton.

(1) V. nº 32 : *le Voile de la réprobation.*

Sur un ton d'ironie hautaine et amère, le poète s'adresse au jeune homme qui, se sentant du génie, voudrait mettre à nu dans ses vers son propre cœur. Dans une pièce : *le Journaliste, le Lecteur et l'Écrivain*, écrite en mars 1840, L. reprend le même sujet. L'écrivain doit-il se mettre lui-même tout entier dans son œuvre, doit-il y dévoiler ses pensées les plus secrètes ? A quoi bon, répond-il, montrer tout cela au public ? « A quoi bon de la foule ingrate — m'attirer la colère et la haine ? — Pour qu'on taxe de perfidie injurieuse ma parole de prophète ? — Pour que le poison secret d'une page enflammée — aille troubler le calme sommeil de l'enfance — et entraîner un faible cœur — dans son torrent déchaîné ? » Cette pièce est ironique comme celle *Ne vier' sebié* et il n'y a pas, selon toute apparence, à croire que Lermontov y vient pour ainsi dire à résipiscence et qu'il envisage pour le poète une responsabilité quelconque. Sa vraie pensée sur ce sujet des rapports du poète et de la foule est bien celle qui est exprimée dans *le Poète* (n° 40). — Le rythme est imité de celui des *Iambes* de Barbier.

---

40. Le Poète. 1839. I, 28.

Sous sa monture d'or brille mon bon poignard :
Son tranchant est sûr, sans défaut ;
Son acier garde encore la mystérieuse trempe,
Tradition des guerriers de l'Orient.
Au cavalier montagnard il a servi de longues années,
Sans avoir reçu le prix de ses services ;
Dans plus d'une poitrine il a laissé de terribles traces,
Il a troué plus d'une cotte de mailles.
Il partageait les jeux, plus soumis qu'un esclave,
Son cliquetis répondait aux outrages ;

Dans ce temps-là pour lui une riche ciselure
Eût été parure étrange et honteuse.
Il fut pris au delà du Terek par un cosaque
Sur le cadavre froid de son maître,
Et depuis il resta abandonné longtemps
Dans la boutique errante d'un Arménien.
Maintenant le pauvre compagnon du héros
Est privé de son fourreau natal, usé par la guerre ;
Jouet doré, il étincelle à la muraille,
Hélas ! sans gloire et sans danger !
Personne d'une main experte, soigneuse,
Ne le nettoie, ne le caresse,
Et ses devises saintes, priant avant l'aurore,
Personne avec piété ne les récite...
Dans notre siècle mou, n'est-ce pas ainsi, poète,
Que tu as perdu ta valeur,
Ayant échangé pour de l'or ce pouvoir qui t'assurait
La vénération muette du monde ?
Jadis, le son rythmé de tes puissantes paroles
Enflammait le guerrier au combat ;
Il était nécessaire au peuple comme la coupe au festin,
Comme l'encens aux heures de la prière.
Ton vers, esprit de Dieu, était porté sur la foule
Et, en écho aux nobles pensées,
Résonnait comme la cloche à la tour du viétché (1)
Aux jours de fêtes et de malheur public.
Mais ton verbe simple et fier aujourd'hui nous ennuie,
Nous aimons le clinquant et le faux ;
Comme une vieille beauté, notre monde décrépit s'habitue
A cacher ses rides sous le rouge...

(1) L'Assemblée populaire des anciennes cités russes.

Te réveilleras-tu encore, prophète livré à la risée ?
Ou bien, à la voix de la vengeance,
N'arracheras-tu jamais du fourreau d'or ta lame,
Couverte de la rouille du mépris ?

Plusieurs pièces déjà citées (nos 35, 38, 39), les unes par voie d'invectives directes, les autres usant de l'ironie, s'accordent bien avec celle-ci pour réclamer, en faveur du poète, dans la cité, la place qu'il a perdue et à laquelle il a droit. — *Le Poète* nous donne un exemple de composition poétique par parallèle, le symbole d'abord, la réalité ensuite. Le même procédé a déjà été vu dans *le Gladiateur mourant* (n° 34). Quelquefois le symbole seul subsiste, laissant planer un certain mystère sur sa signification (nos 27 et 47). — Dans la manière générale du développement et dans le rythme, on reconnaît ici encore l'influence de Barbier.

---

41. Le Premier Janvier. *Pervoé ianvaria.* 1840. I, 29.

Combien souvent, mêlé à la foule qui passe,
Quand devant moi, comme au travers d'un songe,
Au bruit de la musique et de la danse,
Au murmure bizarre des discours appris par cœur,
Passent des formes humaines sans âme,
Qui par convenance ont retiré leurs masques ;
Quand je sens mes froides mains pressées
Avec une hardiesse indifférente par celles, depuis longtemps
Insensibles, des beautés de la ville, —
M'enfonçant en apparence dans cette agitation brillante,
Je caresse en mon âme un bien vieux rêve,

Écho sacré des années perdues.
Et si jamais il m'advient un instant
De m'oublier, vers un passé très proche
Je vole avec le souvenir, comme un libre, un libre oiseau.
Je me revois enfant ; et à l'entour
Sont encore les lieux qui m'ont vu naître : le haut manoir
Et le parc avec la serre en ruine ;
L'étang dort sous un réseau vert de plantes
Et, derrière l'étang, le village fume et la brume
Se lève au loin sur les champs.
J'entre dans l'allée obscure ; entre les buissons
Le rayon vespéral risque un œil et les feuilles jaunies
Bruissent sous mes pas timides.
Et une langueur étrange m'oppresse alors le cœur :
Je pense à elle, je pleure et j'aime,
J'aime la création de ma rêverie,
Ces yeux remplis d'une flamme azurée,
Ce sourire de rose, pareil aux lueurs premières
Du jour naissant derrière le bois.
Ainsi, maître tout-puissant d'un merveilleux royaume,
De longues heures je m'asseyais seul ;
Et j'en garde toujours le souvenir vivant
Sous l'orage des doutes angoissants et des passions,
Tel un frais îlot fleurit au milieu des mers
Innocemment, parmi leur solitude humide.
Quand, revenant à moi, je m'aperçois qu'il n'y avait là qu'un mirage,
Quand le bruit de la foule effarouche mon rêve,
Hôte à la fête non convié,
Oh ! comme je veux alors troubler à tous leur joie
Et, hardi, leur jeter à la face mon vers d'acier,
Trempé par la peine et la colère !...

Cette pièce, écrite le 1er janvier, jour de banalités mondaines, commence comme une satire légère, continue en élégie, pour éclater tout d'un coup en invectives, tellement souple est le talent du poète. Les salons que fréquentait L. furent très offusqués de ces violences, et le comte Sollogoub se fit l'interprète de leurs rancunes dans son roman *le Grand Monde*.

---

42. Le Vaisseau fantôme. *Vozdouchnyi korabl'*. 1840. I, 37.

Sur les flots bleus de l'océan
Seules les étoiles brillent au ciel ;
Un vaisseau solitaire s'en va,
S'en va de toutes ses voiles.
Les hauts mâts ne plient pas,
Les guidons qu'ils portent ne claquent pas,
Et silencieux, par les écoutilles ouvertes,
Les canons de fonte regardent.
On n'y entend pas la voix du capitaine,
On n'y voit pas de matelots;
Mais des récifs et des bas-fonds secrets
Et de la tempête, il n'a cure.
Il est une île dans cet océan,
Bloc de granit désert et sombre;
Dans cette île est un tombeau
Où un empereur est enfermé.
Il fut enfoui sans honneurs guerriers
Par ses ennemis dans le sable mouvant;
Une lourde pierre repose sur lui,
Pour qu'il ne puisse se lever du tombeau.
Et à l'heure de sa triste mort,
A minuit, quand revient l'année,

A la haute rive tranquillement
Le vaisseau fantôme aborde.
Hors du tombeau alors l'empereur,
Se réveillant, apparaît soudain ;
Il a le petit tricorne
Et sa redingote grise de campagne.
Ses puissantes mains derrière le dos,
La tête penchée sur la poitrine,
Il marche, s'assied au gouvernail
Et vite on met à la voile.
Il s'en va vers sa France chérie,
Où il laissa sa gloire et son trône,
Où il laissa son fils, son héritier
Et aussi sa vieille garde.
Et à peine voit-il la terre natale
Dans les ténèbres de la nuit,
Son cœur se remet à battre
Et ses yeux lancent des flammes.
Sur le rivage à grands pas
Il s'avance hardiment et tout droit,
Il appelle à voix haute ses compagnons
Et durement il convoque ses maréchaux.
Mais ses grenadiers à moustaches dorment
Dans la plaine où murmure l'Elbe,
Sous les neiges de la froide Russie,
Sous le sable brûlant des Pyramides.
Et les maréchaux n'entendent pas l'appel :
Les uns sont morts à la bataille,
Les autres lui ont été traîtres
Et ont vendu leur épée.
Et frappant la terre du pied,
Furieux, de long en large,
Sur la calme rive il se promène,
Et de nouveau appelle à haute voix :

Il appelle son fils bien-aimé,
Son soutien dans le sort contraire,
Il lui promet la moitié du monde
Et lui ne gardera que la France.
Mais à la fleur des espoirs et en pleine force
Son royal fils s'est éteint
Et longtemps, pour l'attendre,
L'empereur solitaire reste là.
Il est là et soupire profondément,
Jusqu'à ce que s'éclaire l'orient,
Et des larmes amères coulent
De ses yeux sur le sable froid.
Puis à son vaisseau enchanté,
La tête baissée sur la poitrine,
Il revient, et, avec un geste résigné,
Il prend le chemin du retour.

Le Vaisseau fantôme est imité librement de la pièce : *Das Geisterschiff*, du poète autrichien Zedlitz, auteur de la célèbre *Revue nocturne*. Conformément aux habitudes du romantisme allemand, Zedlitz, dans sa poésie, s'était tenu dans le vague, sans préciser les allusions à l'Empereur. L., au contraire, précise. On sait que la pièce a été fort bien traduite en vers par Émile Deschamps, qui ignorait le russe, mais qui sans doute se la fit mettre en français par ses amis russes habitant Paris, le prince Grégoire Orlof par exemple, ou le prince Elim Mestscherski.

---

43. La Patrie. — *Ottchizna*. 1841. I, 57.

J'aime ma patrie, mais d'un amour étrange;
Ma raison ne peut s'en défendre!
Ni sa gloire, achetée par le sang,
Ni son calme plein d'orgueilleuse confiance,
Ni les traditions mystérieuses d'un passé obscur
Ne réveillent en moi de consolantes rêveries.
Mais j'aime (pourquoi? je l'ignore moi-même)
Le froid silence de ses campagnes,
Le frémissement de ses forêts profondes,
Les crues de ses fleuves, pareilles à des mers;
J'aime par le chemin vicinal être emporté par la télègue,
Et, perçant lentement du regard l'opacité de la nuit,
Découvrir, çà et là, pendant que je cherche un gîte,
Les feux tremblotants des tristes hameaux;
J'aime la fumée des chaumes qui brûlent,
Dans la steppe, le convoi qui sommeille,
Et sur la côte parmi les jaunes moissons
Un couple de blancs bouleaux.
Avec un plaisir inconnu de beaucoup,
Je vois l'enclos rempli de meules,
L'izba couverte de paille,
La fenêtre avec ses contrevents historiés;
Et pour la fête, par un soir de rosée,
Volontiers je resterais jusqu'à minuit
A voir la danse qui trépigne et qui siffle
Parmi les éclats de voix des moujiks ivres.

Cette pièce fameuse, dans laquelle le poète célèbre la vie simple et humble et qui est un tableau si remarquable, par sa couleur et sa netteté, de la campagne russe, est, on le sait, imitée de Pouchkine: *Voyage*

d'Eugène Oniéguine, 15e strophe. Voici ce passage : « J'aime la colline sablonneuse qui dévale, — devant l'izba deux sorbiers, — le portillon, la clôture démolie, — au ciel des nuages gris, — devant l'enclos aux meules, des tas de paille, — et l'étang à l'ombre des saules touffus, — les ébats des jeunes canards ; — actuellement je goûte fort la balalaïka, — et le trépignement ivre des danseurs — sur le seuil d'un cabaret... »

---

44. La Dernière Demeure. *Posliédnéé novosélié.* 1841. I, 57.

Pendant que la France, parmi les applaudissements
Et les cris de joie, accueille la froide cendre
De celui qui est mort jadis dans des douleurs muettes,
Dans le triste exil et dans les fers ;
Pendant que le monde, d'un éloge empressé,
Met le comble aux élans d'un tardif repentir (1),
Que la foule absurde, contente d'elle-même,
S'enorgueillit, oublieuse du passé, —
Moi, je donne libre cours à mon dépit, à mes sentiments ;
Sentant la vanité de ces apprêts de fête,
Je voudrais crier à la grande nation :
Pitoyable peuple et peuple vain !
Pitoyable, parce que la foi, la gloire, le génie,
Tout, tout ce qui est grand et saint sur la terre,
Avec le rire sot des doutes enfantins,
Tu l'as toi-même traîné dans la poussière.
De la gloire tu as fait un jouet de l'hypocrisie,

(1) Allusion à l'enthousiasme général qu'avait provoqué en Europe le projet de translation des Cendres. Voir les témoignages de Heine et de Khomiakov dans Duchesne, p. 106.

De la liberté, un outil de bourreau,
Et de toutes les croyances saintes de tes pères,
Tu t'en es moqué, tu t'en es gaussé.
Tu périssais ! Et il apparut avec son sévère regard,
Celui que le doigt de Dieu avait marqué,
Il fut reconnu chef par l'arrêt unanime,
Et votre vie devint la sienne.
Et vous avez repris des forces à l'ombre de son autorité,
Et le monde tremblant contemplait en silence
Le manteau merveilleux de puissance et de gloire
Dont il vous revêtait.
Lui seul était partout, froid, immuable,
Père de sa vieille Garde, fils chéri de la renommée,
Dans les déserts d'Égypte, aux murs de Vienne soumise,
Dans les neiges de Moscou qui flambe.
Et vous, que faisiez-vous, dites, pendant ce temps?
Pendant qu'il succombait, hautain, sur des terres étrangères,
Vous ébranliez ce pouvoir qu'il avait pris comme un fardeau,
Vous aiguisiez dans l'ombre un poignard !
Pendant ses derniers combats, ses suprêmes efforts,
Dans votre effroi, inconscients de la honte,
Comme une femme, vous l'avez trahi,
Et comme des esclaves, vous l'avez livré.
Privé de ses droits et de sa place dans la cité,
Lui-même enleva et jeta loin sa couronne brisée,
Et vous laissa en gage son propre fils, —
Et ce fils, vous l'avez livré aux ennemis !
Alors, l'ayant chargé de chaînes honteuses,
On arracha le héros à sa garde en pleurs,
Et sur un rocher étranger, par delà les mers bleues,
Oublié, il s'est éteint seul, —
Seul, tourmenté par un vain désir de vengeance,

Par un chagrin silencieux et fier,
Et comme un simple soldat, dans un manteau de camp,
Il fut enseveli par une main mercenaire...
Mais les ans ont passé, cette race versatile
Crie maintenant : « Rendez-nous cette cendre sacrée!
Elle est à nous! Comme une semence pour la grande moisson,
Nous voulons l'enterrer dans ces murs sauvés par lui ! »
Et il revint dans sa patrie. Follement,
Comme autrefois, on se presse autour de lui, on accourt ;
Et dans un somptueux tombeau, au milieu de la bruyante capitale,
On dépose ses restes réduits en poudre.
Son vœu suprême enfin est accompli!
Mais ce bel enthousiasme est de courte durée,
Le peuple satisfait les foule aux pieds tout en riant,
Ce peuple qui tremblait devant lui.
Et je suis triste en pensant qu'aujourd'hui
La sainte paix est troublée
Autour de celui qui, dans son désert, attendit
Si ardemment, tant d'années, le repos et le sommeil!
Et si l'esprit du grand chef vient visiter
Ce tombeau nouveau où reposent ses cendres,
Quelle indignation à cette vue
Ne bouillonne pas en lui!
Combien doit-il regretter, accablé d'amertume,
L'île brûlée sous le ciel de lointains climats,
Où son gardien était, comme lui invincible,
Un géant comme lui, l'océan!

Dès le 18 décembre 1840, l'*Abeille du Nord* relatait la cérémonie de la translation des cendres qui avait eu lieu le 2. L., qui se trouvait alors à Pétersbourg, écrivit

sa pièce sous l'impression encore toute vive des comptes rendus des journaux russes. Il s'est inspiré particulièrement du récit donné au commencement de 1841 par l'*Observateur moscovite.*

---

45. Le Débat. *Spor.* 1841. I, 66.

Un jour, devant la foule
Des monts leurs égaux,
Le Kazbek et le Chatt (1)
Eurent grande dispute.
« Prends garde ! disait au Kazbek
Le Chatt à la tête blanche :
Frère, il t'en coûtera cher
De t'être soumis à l'homme !
Il construira des huttes enfumées
Sur les saillies des monts ;
Au plus profond de tes gorges
Résonnera la hache ;
Et la pioche de fer
Dans ton cœur de pierre,
Pour atteindre cuivre et or,
Creusera un chemin terrible.
Et déjà vont les caravanes
A travers ces rochers
Où ne passaient que les nuées
Et les aigles, rois de l'air.
Les hommes sont rusés ! Bien que difficile
Soit pour eux le premier bond,
Prends garde ! Il est peuplé
Et puissant l'Orient ! »

(1) Ou l'Elbrouz.

« — Je ne crains pas l'Orient!
Répondait le Kazbek.
La race des hommes y dort profondément
Voici déjà plus de huit siècles.
Vois : à l'ombre du platane,
Le Géorgien somnolent verse
La mousse des vins sucrés
Dans les coupes décorées ;
Et, penché vers la fumée du narghilé
Sur le divan chamarré
Près du jet d'eau qui tombe en perles,
Sommeille Téhéran.
Voilà, aux pieds de Jérusalem,
Brûlée par Dieu,
Sans une voix, sans un mouvement,
La contrée morte.
Plus loin, éternellement sans ombre,
Le Nil jaune humecte
Les degrés calcinés au soleil
Des tombeaux royaux.
Le Bédouin a oublié le pillage
Pour ses tentes aux teintes vives
Et il chante, en comptant les étoiles,
Les exploits de ses pères.
Tout, aussi loin que s'étend l'œil,
Dort, aspirant au repos...
Non, ce n'est pas l'Orient décrépit
Qui jamais me vaincra ! » —
« — Ne te vante pas ainsi d'avance !
Dit alors le vieux Chatt ;
Voici vers le Nord, dans la brume,
Quelque chose qu'on voit, frère ! »
En secret, l'énorme Kazbek
Par cette nouvelle fut troublé ;

Ému, vers le sombre Nord
Ses yeux il tourna ;
Et vers ce point, fort indécis,
Il regarde en proie aux pensées :
Il voit une agitation étrange,
Il entend son et tumulte.
De l'Oural jusqu'au Danube,
Jusqu'à la grande rivière,
Chaos de mouvement, de lumière,
S'ébranlent les régiments ;
Les panaches blancs ondulent
Comme l'herbe de la steppe ;
Les uhlans aux couleurs vives chevauchent
Dans des nuages de poussière ;
Les bataillons guerriers s'avancent
En rangs épais ;
En tête on porte les étendards
Et l'on bat sur les tambours ;
Les batteries, en torrents de cuivre,
Caracolent et grondent,
Et fumant, comme avant le combat,
Les mèches des canons brûlent.
Et, exercé aux travaux
Des tempêtes guerrières,
Les conduit, les yeux sévères,
Un général aux cheveux blancs (1).
Ils vont tous ces puissants régiments,
Mugissant comme un torrent,
Lents et terribles comme les nuées,
Tout droit vers l'Orient.
Et, accablé de pensées sinistres,
Plein de noires visions,

(1) Le général Ermolov.

Le Kasbek sombre se mit à compter...
Mais ne put compter ses ennemis.
De son œil triste, il parcourut
Toute la tribu de ses montagnes,
Il rabattit son bonnet sur ses sourcils —
Et pour toujours se tut.

L'idée de prêter des sentiments et un langage à un fleuve, à une montagne, à un rocher, a sans doute été suggérée à L. par des pièces comme *le Danube en colère*, dans *les Orientales*. Le poète russe a mis, dans la façon de traiter ces mythes, une grandeur, une majesté, mêlée de quelque brutalité, qui est bien dans la manière de Victor Hugo. Voir également n° 51. — Cette pièce, où la puissance conquérante de la Russie est célébrée en un rythme si entraînant et si coloré, eut un grand retentissement parmi les contemporains, surtout dans les cercles slavophiles.

---

46. Le Prophète. *Prorok*. 1841. I, 76.

Depuis le temps que le Juge Éternel
M'a donné la science prophétique,
Dans les yeux des humains je lis
Des sentences de haine et de crime.
J'ai voulu proclamer l'amour,
Et les pures leçons du vrai :
Et tous mes proches contre moi
Ont lancé en rage des pierres.
J'ai couvert ma tête de cendres,
Loin des villes j'ai fui, mendiant ;
Maintenant au désert je vis,
Comme l'oiseau, du pain que Dieu donne.

Là, gardant la loi de l'Éternel,
Tout être terrestre m'obéit,
Et les étoiles m'écoutent,
Faisant de joie briller leurs feux.
Quand à travers la ville bruyante
Je marche d'un pas rapide,
Les vieillards disent aux enfants
Avec un sourire satisfait :
« Voyez, quel exemple pour vous !
Il était fier, vivait à part de nous ;
Le fou ! il voulait nous faire croire
Que Dieu parle par ses lèvres !
« Regardez-le donc, mes enfants,
Est-il assez sombre, maigre et pâle !
Voyez comme il est nu et pauvre !
Comme tout le monde le méprise ! »

Le Prophète de L. continue celui de Pouchkine. Il est comme la seconde partie d'un diptyque. Le prophète, qui vient d'être sacré dans le désert, a apparu parmi les hommes et, au lieu d'être celui auquel tous doivent obéir, il est devenu un objet de risée. Mais loin de la corruption du monde, il a gardé toute la puissance que Dieu lui a conférée. Cette pièce complète et éclaircit ce qu'a déjà dit Lermontov du rôle social du poète dans d'autres pièces, nos 39 et 40. Le poète ne doit pas, comme le pensait Pouchkine, vivre pour lui-même et les créations de son génie et dédaigner la foule imbécile ; il doit, malgré les persécutions, s'efforcer de faire revivre les temps héroïques où Dieu parlait par sa bouche.

III. — LE CAUCASE. LA VIE LIBRE

47. La Voile. *Parouss.* 1832. I, 4.

Une voile solitaire blanchit
Dans le brouillard bleu de la mer...
Que cherche-t-elle dans un pays lointain?
Qu'a-t-elle quitté au pays natal?
Les vagues se jouent, le vent siffle,
Et le mât se courbe et craque...
Hélas! elle ne cherche pas le bonheur,
Et ne fuit pas le bonheur!
Sous elle, le flot plus clair que l'azur,
Sur elle, le rayon d'or du soleil;
Et elle, la révoltée, demande la tempête,
Comme si dans la tempête se trouve le repos!

« Voici encore des vers, que j'ai faits au bord de la mer », écrit L. à Marie Lopoukhina, en lui envoyant cette poésie. Le poète y symbolise son rêve de vie libre et sauvage. (Voir n° 27.)

48. Le Prisonnier. *Ouznik*. 1837. I, 16.

Ouvrez-moi ma cellule,
Donnez-moi l'éclat du jour,
Une jeune fille à l'œil noir,
Un coursier à la noire crinière.
La jeune beauté,
Je l'embrasserai tendrement,
Puis je sauterai sur le cheval,
Comme le vent, je volerai dans la steppe.
Mais la fenêtre de la prison est haute,
La porte lourde est fermée à clef;
La fille à l'œil noir est loin
Dans son térem somptueux;
Le bon cheval dans la verdure,
Sans bride, seul, en liberté
Galope joyeux et folâtre,
La queue étalée dans le vent.
Je suis seul, sans joie aucune :
Autour de moi, des murailles nues;
La lumière trouble de la lampe
Éclaire de ses feux mourants.
On n'entend qu'un bruit : derrière la porte
Du même pas cadencé
Marche, dans le calme nocturne,
La paisible sentinelle.

Cette pièce est un remaniement de la poésie *Désir* (*Jélanié*), 1836, I, 8, plus conventionnelle de forme. Il est probable que L. s'est inspiré du *Prisonnier* de Pouchkine (1824) qui, d'un ton moins amer, exprime la même nostalgie de vie sans contrainte. Le thème est repris dans *Mon Voisin* (*Sossiéd*), 1837, I, 18, *la Voi-*

sine (*Sossiédka*), 1841, I, 60, et *le Chevalier captif* (*Pliénnyi rytsar'*), 1841, I, 59.

---

49. Au Kazbek. *Kazbékou*. 1837. I, 18.

Dans ma course vers le Nord, venant de loin,
De contrées chaudes et étrangères,
Kazbek, ô gardien de l'Orient,
Moi, un pèlerin, je t'ai apporté mon salut.
D'un blanc turban, depuis des siècles,
Ton front ridé est entouré
Et la fière plainte de l'homme
Ta fière paix ne trouble pas.
Mais la prière d'un cœur paisible,
Que ton granit la transporte
Au-dessus des étoiles, dans ton domaine,
Jusqu'au trône éternel d'Allah.
Je t'en prie, fais descendre une fraîche journée
Sur la vallée brûlante et la route poudreuse,
Que je puisse, dans le désert désolé,
Me reposer sur une pierre à midi;
Je t'en prie, que l'orage ne me surprenne,
Grondant et partant en guerre,
Dans les gorges du sombre Darial,
Avec mon cheval harassé.
Mais j'ai encore un désir,
Je crains d'en parler... mon âme tremble...
Qui sait? Depuis le jour de mon exil
Je suis peut-être au pays bien oublié!
Y retrouverai-je les embrassements de jadis?
Rencontrerai-je l'accueil d'autrefois?
Reconnaîtront-ils, mes amis, mes frères,
Un malheureux, après tant d'années?

Ou bien, parmi de froids tombeaux,
Vais-je fouler la cendre chère
De ces hommes bons, ardents, nobles,
Qui ont partagé leur jeunesse avec moi?
Oh! s'il en est ainsi, Kazbek,
Ensevelis-moi bien vite sous ton avalanche,
Et dans tes gorges balaye sans pitié
Ma poussière errante.

---

50. Le Poignard. *Kinjale*. 1837. I, 19.

Je t'aime, ô mon bon poignard d'acier fin,
Compagnon à l'âme limpide et froide.
Un Géorgien pensif t'avait forgé pour la vengeance,
Le libre Tcherkesse t'a affûté pour la lutte terrible.
Une main de lys t'a confié à mon bras
Comme souvenir d'adieu, à l'heure du départ,
Et ce n'est pas le sang qui t'a baigné pour la première fois,
Mais une larme claire, perle de la douleur.
Et des yeux noirs, arrêtés sur moi,
Se sont remplis d'un mystérieux chagrin ;
Comme ton acier dans le feu qui pétille,
Ils se sont assombris, puis ont lancé des flammes.
Tu me fus donné comme viatique, gage muet d'amour,
Et pour le pèlerin tu fus d'utile exemple :
Non, je ne changerai pas, mon âme sera ferme,
Comme toi, comme toi, mon brave ami de fer.

51. Les Dons du Térek. *Dary Téréka.* 1839. I, 23.

Le Térek mugit, sauvage et méchant,
Au milieu d'un chaos de rocs,
Sa plainte crie comme la tempête,
Ses larmes s'envolent en mille gouttelettes.
Mais, courant maintenant à travers la steppe,
Il s'est donné des airs insinuants,
Et, après l'avoir flatté poliment,
Au vieux lac Caspien, il a murmuré (1) :
« Veuille t'écarter, estimable vieillard,
Procure un asile à mon flot !
J'ai beaucoup couru de pays,
Il serait temps que je me repose.
Je suis né auprès du Kazbek,
J'ai sucé le lait des nuages ;
Avec le pouvoir étranger de l'homme,
Toujours je fus prêt à lutter.
A tes fils, pour les distraire,
J'ai distribué mon Darial natal (2),
Et des galets en quantité,
J'en ai poussé vers eux tout un troupeau ».
Mais, penché sur sa molle rive,
Le Caspien reste calme, semblant dormir ;
Et de nouveau le Térek le flatte ;
Au vieillard, il murmure tout bas :

(1) Dans la traduction, il faut nécessairement conserver son sexe au personnage. *Moré,* la mer, est, en russe, du neutre.

(2) Le Térek traverse, près de sa source, les formidables défilés du Darial. V. Reclus, *Géographie Universelle*, t. 6, *l'Asie russe.*

« Voici un cadeau que je t'apporte !
Ce n'est pas un cadeau ordinaire :
C'est un Kabardien mort à la guerre,
Un vrai Kabardien, un brave.
« Il a cotte de mailles précieuse,
Avec des brassards d'acier ;
Un verset sacré du Coran
Y est inscrit en lettres d'or.
Sombre, il a les sourcils froncés,
Et le rebord de ses moustaches
Est empourpré d'un sang ardent
Qui coule en un noble ruisseau ;
Il a l'œil ouvert, tranquille,
Rempli de quelque vieille haine ;
Sur sa nuque la houppe rituelle
Se frise en une noire touffe. »
Mais, penché sur sa molle rive,
Le Caspien sommeille et se tait ;
Et, s'échauffant, le violent Térek
Au vieux parle ainsi de nouveau :
« Écoute, vieux père : un cadeau sans prix !
Que sont à côté tous les autres ?
Celui-là, à tout l'univers,
Je l'ai caché jusqu'à ce jour.
Mon flot va pousser chez toi
Le corps d'une jeune cosaque,
Ses épaules sont d'un blanc mat
Et sa tresse est blonde et claire.
Sa face triste est comme embrumée,
Son œil dort, si calme et si doux,
Et sur son sein, d'une petite blessure
Un ruisselet vermeil a coulé.
Pour cette jeune et belle fille,
Un seul n'a plus de chagrin,

Dans toutes les stanitsas du fleuve,
Parmi les Cosaques montagnards.
Il avait sellé son cheval moreau,
Et dans la montagne, en un combat nocturne,
Le poignard d'un méchant Tchetchène
Lui tranchera la tête. »
Le torrent furieux a fait silence
Et de son sein, blanche comme neige,
Une tête à la tresse mouillée,
Roulée par le flot, a émergé.
Lors le vieillard, dans l'éclat de sa puissance,
S'est levé, fort comme la tempête,
Et des langueurs de passion
Ont voilé son regard bleu sombre.
Il a bondi, plein d'allégresse,
Et dans ses larges bras ouverts,
Les flots qui accouraient vers lui,
Il les a reçus avec un murmure d'amour.

On peut remarquer que presque toutes les pièces inspirées au poète par son séjour au Caucase ont la même saveur ardente et sauvage. Pour la personnification des forces naturelles, voir n° 45.

52. Le Démon. Conte oriental. 1829-1840 (1). II, 16.

PREMIÈRE PARTIE

I

Un triste Démon, un Esprit banni,
Volait sur la terre pécheresse;
Et les souvenirs de meilleurs jours
En lui se pressaient en foule,
De ces jours où, dans le séjour de lumière,
Il étincelait, pur chérubin;
Où la comète errante
Aimait échanger avec lui
Le sourire aimable d'un salut;
Où, parmi les brumes éternelles,
Avide de savoir, il suivait
Les nomades caravanes
Des astres lancés dans l'espace;
Où il croyait et où il aimait,
Heureux premier-né de la création;
Où il ne connaissait ni la haine ni le doute,
Et où son esprit n'avait pas la menace
D'une triste série de siècles inféconds...
Et bien d'autres, bien d'autres souvenirs... et de tout
Il n'avait pas la force de se souvenir.

(1) Date donnée par Vvedenski, cette rédaction considérée comme définitive réunissant des éléments empruntés à toutes les rédactions successives, à partir de 1829. En réalité, la composition de cette cinquième rédaction peut être fixée entre 1838 et 1840. Voir à la fin.

II

Depuis longtemps réprouvé il errait
Dans les solitudes du monde, sans asile.
Les siècles après les siècles s'écoulaient,
Comme la minute suit la minute,
En séries toujours semblables.
Souverain d'une terre dégénérée,
Il semait le mal sans plaisir ;
Nulle part à ses artifices
Il ne trouvait aucun obstacle,
Et il s'ennuyait de faire le mal.

III

Alors sur les sommets du Caucase
Le banni de l'Eden volait.
Sous lui le Kazbek, facette de diamant,
Scintillait de neiges éternelles,
Et tout noir, en bas, dans les profondeurs,
Telle une fente de rocher où vivent les serpents,
Se tordait le sinueux Darial (1) ;
Et le Térek, bondissant comme une lionne
Au dos couvert d'une épaisse crinière,
Rugissait ; et la bête des montagnes et l'oiseau,
Tournant parmi les hauteurs de l'azur,
Écoutaient ce que disaient ses eaux,
Tandis que des nuages d'or,
Venus des régions du sud, de loin,
Lui faisaient cortège vers le nord ;
Et des rochers, en une foule compacte,
Plongés en un mystérieux sommeil,
Sur lui inclinaient leurs têtes,

(1) Les gorges du Darial sont formées de rochers à pic, très élevés, et ne laissant entre eux qu'un étroit passage.

Suivant de l'œil les vagues qui passent ;
Et les tours des châteaux sur les rocs
Regardaient, sombres, à travers la nue,
Aux portes du Caucase montant la garde,
Sentinelles géantes à leur poste !
Et sauvage et merveilleux était à l'entour
Tout le monde de Dieu ; mais l'esprit d'orgueil
D'un œil de dédain embrassa
L'œuvre de création de son Dieu,
Et sur son vaste front
On ne vit rien se refléter.

IV

Et devant lui d'un autre tableau
Les vivantes beautés s'épanouirent :
De la somptueuse Géorgie les vallées
Comme un tapis se déroulèrent au loin.
Heureuse, florissante contrée !
Des colonnes en ruine qui se dressent,
Des ruisseaux qui courent, sonores,
Sur un fond de cailloux diaprés,
Et des buissons de roses, où les rossignols
Chantent de paisibles beautés
Sur leur douce voix d'amour ;
Des ombrages de platanes touffus,
Couronnés d'un lierre épais ;
Les grottes où, quand le jour est brûlant,
Se cachent les timides chevreuils ;
Et l'éclat, la vie, le murmure des feuilles,
Le bruit de cent voix qui parlent,
L'haleine de mille plantes,
L'ardeur douce et passionnée de midi,
Et d'une odorante rosée
Les nuits sans cesse baignées,

Et des étoiles limpides comme des yeux,
Comme le regard de la jeune Géorgienne.
Mais, hormis une froide envie,
Cette splendeur de la nature n'éveilla
Dans le cœur stérile du banni
Ni nouveaux sentiments, ni forces nouvelles,
Et pour tout ce qu'il voyait devant lui
Il n'avait que mépris ou que haine.

V

Cette haute maison avec sa large cour,
Le vieux Goudal se l'était construite...
Elle avait coûté bien des peines et des larmes
A ses esclaves depuis longtemps soumis.
Dès le matin, sur les pentes des monts voisins
Les ombres de ses murs s'allongent ;
Des degrés sont taillés dans le roc :
Ils conduisent de la tour d'angle
A la rivière ; c'est par là que, mignonne,
La face couverte de la blanche tchadra (1),
La jeune princesse Tamara
Va puiser de l'eau à l'Aragva.

VI

Toujours muette, vers la vallée
La sombre demeure, sur son rocher, regarde ;
Mais en ce jour on y donne grand festin,
La zourna (2) y résonne et le vin coule à flots :
Goudal a fiancé sa fille ;
Au banquet il a convié toute la famille.

(1) Un voile, dit une note du poète.
(2) Instrument de musique semblable à une cornemuse, explique L.

Sur la terrasse couverte de tapis
La fiancée est assise avec ses compagnes ;
Au milieu des jeux et des chants leur ennui
Passe. Derrière les lointaines montagnes
Le disque du soleil est à demi caché.
Frappant dans les mains en cadence,
Elles chantent, et la jeune fiancée
Prend son tambourin.
Et la voilà qui, d'une main
Le faisant tourner autour de sa tête,
S'élance soudain plus légère que l'oiseau,
Ou bien s'arrête, — lance un regard,
Et son œil humide étincelle
Par-dessous ses cils jaloux ;
Tantôt elle joue de sa noire prunelle,
Tantôt soudain elle s'incline un peu,
Et sur le tapis glisse, se coule
Son petit pied tout divin ;
Et elle sourit
Remplie d'une enfantine joie.
Le rayon de lune, se jouant parfois
Sur une flaque d'eau légèrement agitée,
A peine se peut-il comparer à ce sourire,
Animé comme la vie, comme la jeunesse.

VII

J'en jure par l'astre de minuit,
Par les rayons du couchant, du levant,
Jamais souverain de la Perse dorée,
Jamais aucun roi de cette terre
N'a baisé de pareils yeux ;
La fontaine jaillissante du harem
Jamais, par les jours brûlants,
Ne baigna semblable taille

Des perles de sa rosée ;
Aucune main terrestre encore,
Caressant ce front gracieux,
N'a déroulé telle chevelure ;
Depuis le temps où le monde perdit l'Eden,
Je le jure, pareille beauté
Jamais ne s'épanouit sous le soleil de midi.

VIII

Pour la dernière fois elle avait dansé...
Hélas! pour demain l'attendaient,
Elle, l'héritière de Goudal,
L'enfant folâtre de la liberté,
La triste destinée d'une esclave,
Une patrie jusqu'alors étrangère
Et une famille d'elle inconnue.
Et souvent un doute secret
Assombrissait ses traits sereins ;
Mais tous ses mouvements étaient
Si harmonieux, si pleins d'expression,
Si remplis de gracieuse simplicité (1),
Que si le Démon, dans son vol,
L'eût regardée en ce moment,
Il se fût souvenu de ses frères d'autrefois,
Se fût détourné, en poussant un soupir...

IX

Et le Démon la vit... A l'instant même
Un inexplicable trouble
En lui soudain il ressentit.
Le désert de son âme muette
Fut peuplé d'harmonies bénies,
Et de nouveau il comprit la sainteté

(1) Cf. n° 4.

De l'amour, du bien et du beau !... (1).
Et longtemps il admira
Le doux tableau ; et les rêves
De son bonheur premier, en longue chaîne,
Comme l'étoile au ciel suit l'étoile,
Se déroulèrent alors devant lui.
Enchaîné par une force invisible,
Il connut une douleur nouvelle,
En lui soudain le sentiment parla
La langue que jadis il avait parlée.
Était-ce un signe de régénération ?
Il ne pouvait trouver en son âme
Les mots perfides qui séduisent.
Était-ce oubli ? L'oubli, Dieu le lui refusa,
Et lui-même d'ailleurs n'eût pas voulu l'oubli.

. . . . . .

X

Ayant fourbu son bon cheval,
Vers le banquet de noces, au déclin du jour,
Le fiancé impatient se hâte.
Heureusement, de la claire Aragva
Il a atteint les vertes rives.
Sous le lourd fardeau des présents,
Avec grand'peine cheminant,
Après lui, des chameaux la longue file
Couvre au loin la route et passe ;
On entend tinter leurs clochettes...
En personne, le roi de Sinodal
Conduit la riche caravane.
Une courroie serre sa svelte taille ;
La garniture de son sabre et de sa dague

(1) Cf. Th. Moore, *les Amours des anges*. V. Duchesne, p. 296.

Brille au soleil ; derrière le dos
Il a fusil entaillé de damasquinures ;
Le vent se joue dans les manches
De sa tchoukha (1), qui tout autour
Est bordée en entier de passementeries.
Brodée de soies aux vives couleurs
Est sa selle ; la bride est ornée de houppes ;
Il monte un fougueux cheval tout couvert d'écume,
A la robe jaune d'or et sans prix.
Ce fringant nourrisson de Karabakh
Dresse l'oreille, et plein de frayeur
S'ébroue et, du haut des roches abruptes,
Louche vers la rivière aux flots d'écume.
La route qui suit le bord est dangereuse, étroite :
A gauche sont les rochers,
A droite, l'abîme d'un torrent furieux.
Il se fait tard. Sur les cimes neigeuses
La pourpre du soir s'éteint ; la brume s'est levée...
Elle a hâté le pas, la caravane.

XI

Et voilà sur le chemin une chapelle...
Là depuis de longues années repose en Dieu
Un prince inconnu, maintenant un saint,
Frappé à mort par une main vengeresse.
Depuis lors, que ce soit à une fête ou à une bataille,
Quel que soit le lieu où se rende le voyageur,
Toujours à la chapelle il s'agenouille
Pour faire une ardente prière ;
Et c'est cette prière qui le garde
Du poignard du musulman.

(1) Vêtement de dessus aux manches flottant par derrière. (*Note de L.*)

Mais le hardi fiancé a dédaigné
La coutume de ses aïeux,
Par une rêverie fallacieuse
Le rusé démon l'avait troublé :
Dans les ténèbres nocturnes, en pensée,
Il baisait sa fiancée aux lèvres...
Soudain devant lui deux ombres paraissent,
Puis d'autres... Un coup de feu... Qui va là ?...
Se dressant sur ses étriers sonores,
Rabattant sur les sourcils son bonnet,
Le hardi prince ne dit pas mot ;
Entre ses mains on voit briller son fusil turc ;
Son fouet claque et comme un aigle
Il s'élance... Nouveau coup de feu !...
Un cri sauvage, un sourd gémissement
Ont passé dans les profondeurs du val.
Le combat n'a pas longtemps duré :
Ils se sont enfuis, les Géorgiens couards.

XII

Tout s'est apaisé... S'amassant en foule,
Les chameaux avec épouvante se penchent
Vers les cadavres des cavaliers,
Et sourdement dans le calme du désert
On entend tinter leurs clochettes.
Elle est pillée, la riche caravane,
Et sur ces corps de chrétiens
L'oiseau des nuits décrit ses orbes !
Le calme tombeau ne les attend pas
Sous les dalles de pierre d'un monastère,
Où la cendre de leurs pères fut enfouie ;
Elles ne viendront pas, leurs sœurs et leurs mères,
Couvertes des longs plis de la tchadra,
Douloureuses, en pleurs, en prières,

Sur leurs tombes, de lieux très lointains !
C'est pourquoi, par une main pieuse,
Là, sur la route, sous le rocher,
En souvenir, une croix sera plantée ;
Et le lierre, que le printemps verdit,
La caressera des guirlandes
De son réseau d'émeraude ;
Et se détournant de sa pénible route,
Plus d'une fois le piéton fatigué
A l'ombre de Dieu viendra se reposer...

XIII

Un cheval court, plus rapide que le daim,
Il s'ébroue et rue comme pour un combat ;
Tantôt il s'arrête soudain dans son galop,
Il prête l'oreille dans le vent,
Ouvrant largement les naseaux ;
Tantôt, frappant la terre d'un coup
Des fers sonores de ses sabots,
Secouant sa crinière en désordre,
Il repart devant lui à corps perdu.
Il porte un cavalier silencieux ;
L'homme paraît chanceler sur sa selle,
Donnant de la tête sur la crinière.
Il ne dirige plus des guides,
Ses pieds ont coulé des étriers,
Et le sang en larges ruisseaux
Est visible sur la housse...
Fougueux coursier, tu as emporté
Ton maître hors du combat, rapide comme la flèche,
Mais la balle mauvaise d'un Ossète
L'a atteint dans l'obscurité !

XIV

Chez Goudal, ce sont des pleurs, des gémissements,
Le peuple au dehors s'attroupe :
A qui est ce cheval qui vient d'arriver fourbu
Et qui s'est abattu sur le seuil de la porte ?
Quel est ce cavalier inanimé ?
Les plis de son front basané
Ont gardé la trace des affres du combat.
Pleins de sang sont ses armes et ses habits ;
Dans une dernière étreinte affolée
Sa main sur la crinière s'est raidie.
Ce n'est pas longtemps, fiancée,
Que ton œil a attendu ton jeune promis !
Il a tenu sa parole de prince :
Il a galopé vers le banquet nuptial...
Hélas ! Mais jamais plus, désormais,
Il ne montera son fougueux cheval !...

XV

Sur la famille insouciante
Comme la foudre a fondu le courroux de Dieu !
Elle est sur sa couche tombée,
Elle sanglote, la pauvre Tamara ;
Les larmes coulent après les larmes,
Son sein soupire profondément, avec peine...
Et voilà qu'il lui semble entendre
Au-dessus d'elle une voix magique :
« Ne pleure pas, enfant, ne pleure pas en vain !
Ta larme sur un corps sans voix
Ne tombera pas en rosée vivifiante ;
Elle ne fera qu'assombrir ton œil clair,
Que brûler tes joues virginales ;
Il est bien loin, il ne connaîtra point,

Il ne saura apprécier ton chagrin;
La lumière céleste maintenant caresse
L'immatériel regard de ses yeux ;
Il entend les concerts du paradis...
Que sont les rêves mesquins de la vie,
Les gémissements, les larmes d'une pauvre fille
Pour un hôte des régions paradisiaques?
Non, le destin d'une créature mortelle,
Crois-moi, mon cher ange de la terre,
Ne mérite pas un seul instant
De ta chère douleur.
« Sur les océans éthérés,
Sans gouvernail et sans voiles,
Voguent en paix dans les nuées
Les chœurs harmonieux des astres.
Parmi les champs sans limites
Passent au ciel, sans laisser de trace,
Des nuages insaisissables
Les troupeaux aux molles toisons.
L'heure du départ, l'heure du retour
Pour eux n'a ni joie, ni tristesse ;
Dans l'avenir, pour eux nul désir,
Et dans le passé, nul regret.
En ce jour pénible de malheur
Sache te souvenir d'eux seuls,
Que sur toi rien d'humain n'ait prise
Et sois insouciante, comme eux!
« Dès que la nuit aura de son rideau
Ombragé les cimes du Caucase,
Dès que le monde, saisi par le charme
De sa voix magique, se sera tu ;
Dès que la brise sur le rocher
Aura remué l'herbe sèche,
Et que l'oiselet qui s'y cachait

Voltigera plus joyeux dans l'ombre ;
Que, sous les pampres de la vigne,
Buvant avidement la rosée des cieux,
La fleur des nuits s'épanouira ;
Dès que la lune toute d'or
Se lèvera tranquille derrière les monts
Et te jettera un furtif regard, —
Alors vers toi je prendrai mon vol,
Ton hôte je serai jusqu'au petit jour,
Et sur tes cils de douce soie
Je soufflerai les songes d'or... »

XVI

Les mots se sont tus ; dans l'éloignement
Les sons en sont morts l'un après l'autre.
Tamara sursaute et regarde à l'entour...
Une inexprimable agitation
Est dans son cœur : c'était de la douleur, de l'effroi,
Un élan d'enthousiasme : rien n'en approchait.
Tous les sentiments soudain fermentaient en elle ;
L'âme brisait ses entraves,
Un feu dans ses veines courait,
Et cette voix merveilleuse et nouvelle,
Lui semblait-il, ne cessait encore de résonner.
Et vers le matin, un sommeil souhaité
Vint clore ses yeux fatigués ;
Mais, lui, vint troubler sa pensée
Par une vision prophétique et étrange :
Un inconnu nébuleux et muet,
Brillant d'une beauté non terrestre,
Se penchait sur son chevet ;
Et son regard, avec un tel amour,
Si tristement, la contemplait,
Qu'il semblait avoir pitié d'elle.

Ce n'était pas un ange, habitant des cieux,
Son divin ange gardien :
Une auréole de rayons diaprés
N'ornait pas sa chevelure bouclée ;
Ce n'était pas l'esprit effrayant de l'enfer,
Un martyr du vice, oh non !
Il était pareil à un soir limpide,
N'étant ni le jour, ni la nuit, ni l'ombre, ni la lumière!... (1).

DEUXIÈME PARTIE

I

« Père ! père ! Cesse tes reproches,
Ne gronde pas ta Tamara.
Je pleure. Tu vois ces larmes ?...
Ce ne sont pas les premières...
Je ne serai la femme de personne.
Dis-le à ceux qui recherchent ma main :
Mon époux est au sein de la terre humide, —
A un autre je ne donnerai pas mon cœur.
Depuis le jour où son corps sanglant
Fut enterré par nous sous la montagne,
Un esprit malin me poursuit
D'une vision que je ne puis écarter ;
Dans le calme des nuits me troublent
Des songes tristes et étranges en foule ;
Le jour, mon âme ne saurait prier :
Ma pensée est bien loin des mots que je prononce ;
Une flamme court dans mes veines...
De jour en jour, je me flétris, je me dessèche.

(1) Cf. le Démon de Vigny, *Eloa*, ch. II.

O père ! mon âme est bien malade...
Mon père, aie pitié de moi ! (1).
Confie à une sainte demeure
Ta fille déraisonnable :
Là, le Sauveur me protégera,
Devant Lui j'épancherai mon chagrin.
En ce monde il n'y a plus de joie pour moi...
Étendant sur moi la paix des autels,
Qu'une sombre cellule me reçoive,
Ainsi qu'une tombe, au plus tôt ».

II

Et dans un couvent solitaire
Ses parents l'ont emmenée,
Et d'un humble cilice
Son jeune sein ont recouvert.
Mais sous le vêtement monacal,
Comme sous le brocart chamarré,
Toujours la vision impie
Faisait battre son cœur comme avant.
Au pied de l'autel, sous l'éclat des cierges,
Aux heures des chants solennels,
Une voix connue, mêlée à la prière,
Souvent retentissait à son oreille.
Sous la voûte du sombre sanctuaire
Parfois une image bien connue
Se glissait sans bruit et sans laisser de trace ;
Dans la légère vapeur de l'encens
Doucement elle rayonnait, comme une étoile,
Lui faisait signe et l'appelait... mais où ?...

(1) Dans tout ce passage, nous suivons le texte de Vvedenski.

III

Au frais, entre deux collines
Se cachait le saint monastère.
Des rangées de platanes et de peupliers
L'entouraient, et parfois,
Quand descendait la nuit dans le défilé,
Au travers on voyait à la fenêtre d'une cellule
Briller la lampe de la jeune moniale.
A l'entour, à l'ombre des amandiers,
Où se dresse une ligne de croix funéraires,
Gardienne muette des tombeaux,
Chantaient des chœurs de légers oiseaux;
Sur leur lit rocheux sautaient, murmuraient
Des sources au flot glacé,
Et sous le rocher qui surplombe,
Se mêlant amicalement dans le ravin,
Elles couraient plus loin parmi les buissons,
Couvertes d'une neige blanche de fleurs.

IV

Vers le nord les montagnes étaient visibles.
A l'heure où brille l'aurore du matin,
Quand une vapeur bleuâtre
Fume au fond de la vallée,
Et que, tournés vers l'orient,
Les muezzins appellent à la prière,
Que la voix sonore de la cloche
Vibre, réveillant le couvent
Pour l'heure solennelle et paisible ;
Quand la jeune Géorgienne
Avec sa longue cruche, pour l'eau,
Descend des pentes abruptes des monts, —
Les cimes de la chaîne neigeuse,
Comme un mur de couleur violet clair,

Se dessinaient sur le ciel pur.
Et à l'heure du couchant, elles se vêtaient
D'une longue écharpe de pourpre.
Et au milieu, perçant les nuées,
Se dressait, plus haut que toutes de la tête,
Le Kazbek, roi puissant du Caucase,
En turban et en chasuble de brocart.

V

Mais rempli de criminelles pensées,
Le cœur de Tamara est inaccessible
Aux pures extases. A ses yeux
Le monde entier est vêtu d'ombre triste,
Et tout pour elle est prétexte à souffrance,
Et le rayon du matin et les ténèbres des nuits.
Parfois, à peine la fraîcheur de la nuit qui dort
A-t-elle enveloppé la terre,
Que devant la divine icône
Elle tombe, l'esprit perdu,
Et pleure, et dans le silence nocturne
Ses profonds sanglots de douleur
Troublent la pensée du voyageur
Qui se dit : « C'est l'esprit de la montagne
Qui gémit, enchaîné dans son antre ! »
Et, tout en tendant son ouïe subtile,
Il presse son cheval harassé...

VI

En proie à l'ennui et à l'inquiétude,
Tamara souvent à sa fenêtre
Est assise, irrésolue et solitaire,
Et regarde au loin d'un œil attentif,
Et tout le jour soupire et attend...
Quelqu'un lui murmure : « Il viendra ! »

C'est pour quelque chose que des rêves l'ont charmée,
C'est pour quelque chose qu'il lui apparaissait
Avec ses yeux remplis de tristesse,
Avec sa voix merveilleusement tendre.
Déjà, depuis de longs jours elle languit,
Ne sachant pas elle-même pourquoi ;
Veut-elle prier les saints
Que c'est *lui* que son cœur prie;
Accablée par cette lutte incessante,
Se laisse-t-elle aller sur sa couche,
L'oreiller la brûle, elle étouffe, défaille,
Et se lève en sursaut, toute tremblante;
Son sein, ses épaules sont en feu,
Elle ne peut respirer, ses yeux s'embrument,
Ses bras avidement cherchent une étreinte,
Les baisers se fondent sur ses lèvres...

. . . . . .

VII

Le rideau aérien des ténèbres du soir
A déjà revêtu les coteaux de Géorgie.
Fidèle à sa douce coutume,
Le Démon a volé vers le monastère.
Mais longtemps, longtemps il n'a osé
Troubler de ce paisible asile
La sainteté. Et il y eut un instant
Où, sembla-t-il, il fut prêt
A laisser là ses cruels projets.
Pensif, près des hautes murailles,
Il erre ; quand il marche, sans qu'il y ait de vent,
La feuille dans l'ombre frissonne.
Il a levé les yeux ; la fenêtre,
Éclairée par la lampe, brille ;

Il y a bien longtemps qu'elle attend quelqu'un.
Et voilà qu'au milieu du silence universel
Les harmonieuses vibrations du tchingare (1)
Et les notes d'un chant ont retenti ;
Et ces sons coulaient, coulaient,
Tels des pleurs qui tombent, réguliers, goutte à goutte ;
Et cette mélodie était si tendre
Qu'on eût dit que pour la terre
Le ciel l'avait composée.
N'était-ce pas un ange qui voulait
Se retrouver avec un ami oublié,
Qui avait volé vers ce lieu, en mystère,
Et qui lui parlait du passé
Afin d'alléger sa souffrance ?...
Les chagrins de l'amour, ses agitations,
Pour la première fois le Démon les ressent...
Il veut, plein de terreur, s'éloigner,
Mais son aile reste immobile !
Et, ô merveille ! de ses yeux qui s'embrument
Une lourde larme a roulé...
Aujourd'hui encore, près de cette cellule,
On peut voir une pierre de part en part brûlée
Par cette larme ardente comme la flamme,
Une larme qui n'était pas celle d'un homme !... (2).

VIII

Et il entre, disposé à aimer,
L'âme toute ouverte au bien ;
Et il pense que le temps souhaité
D'entrer dans une nouvelle vie est venu.

(1) Sorte de guitare. (*Note de L.*)

(2) Dans *Eloa*, le Démon s'attendrit un instant, mais il reprend bien vite sa vraie nature et, s'il pleure, c'est pour mieux séduire sa victime.

L'angoisse trouble de l'attente,
La crainte muette devant l'inconnu,
Comme à un premier rendez-vous,
Son âme fière connut tout cela ;
C'était là un mauvais présage...
Il entre, regarde ; devant lui
Un messager du Paradis, un chérubin,
Ange gardien de la belle pécheresse,
Se dresse, le front étincelant,
Et contre l'ennemi, avec un clair sourire,
La défend et l'ombrage de son aile...
Et le rayon d'une lumière divine
Soudain aveugla son regard impur,
Et au lieu de douces paroles d'accueil,
On entend retentir de pénibles reproches :

IX

« Esprit d'inquiétude, esprit de crime,
Qui t'a mandé dans les ténèbres de la nuit ?
De tes adorateurs, il n'en est pas ici ;
Jusqu'à présent le mal ne souffla pas ici !
Cet asile de mon amour, de ma sainteté,
Ne va pas le souiller de ton pas criminel !
Qui t'a appelé ? »
Pour toute réponse
Le mauvais esprit sourit perfidement ;
Son œil s'est empourpré de jalousie,
Et de nouveau en son âme s'est ravivé
Le poison d'une vieille haine.
« Elle est à moi ! dit-il d'une voix terrible : —
Laisse-la ! Elle est à moi !
Pour la défendre tu es venu trop tard,
Et tu n'es ni son juge, ni le mien.
Sur ce cœur rempli de superbe

J'ai apposé mon propre sceau ;
Ici ta sainteté n'a plus rien à faire ;
Ici c'est moi qui commande et qui aime ! »
Et l'ange d'un œil affligé
A contemplé la pauvre victime
Et lentement, déployant ses ailes,
Il s'est perdu dans l'éther du ciel...

X

TAMARA.

Oh ! qui donc es-tu ? Tes paroles me font peur !
Est-ce l'enfer ou le ciel qui t'envoie?
Que me veux-tu ?

LE DÉMON.

Que tu es belle !

TAMARA.

Mais parle, qui donc es-tu ?... Réponds-moi !...

LE DÉMON.

Je suis celui que tu écoutais
Dans le calme de minuit,
Celui dont la pensée parlait doucement à ton âme,
Dont confusément tu devinais la peine,
Dont tu voyais l'image dans tes rêves ;
Je suis celui dont le regard détruit l'espérance,
A peine l'espérance fleurit-elle dans un cœur;
Je suis celui que personne n'aime,
Et que tout être vivant maudit.
L'espace et les années ne sont rien pour moi;
Je suis le fléau de mes esclaves sur terre,
Je suis roi de la science et de la liberté,
Je suis l'ennemi des cieux, le mal de la nature,
Et tu le vois, je suis à tes pieds !

Je t'ai apporté, d'un cœur attendri,
Ma tranquille prière d'amour,
Ma première souffrance ici-bas
Et les premiers pleurs que j'ai versés.
Oh ! écoute-moi, par pitié !
La jouissance du bien et des cieux,
Tu pourrais me la rendre d'un seul mot ;
Revêtu de la robe sainte
De ton amour, je pourrais m'y présenter,
Tel un ange nouveau dans son nouvel éclat.
Oh ! écoute-moi seulement, je t'en prie,
Je suis ton esclave, je t'aime !
Dès l'instant que je t'ai vue,
J'ai détesté soudain en secret
Mon immortalité et ma puissance.
Involontairement j'étais jaloux
Des joies incomplètes de la terre :
Ne pas vivre comme toi serait une souffrance,
Et ce serait affreux d'être isolé de toi.
Dans mon cœur desséché un feu inattendu
S'est rallumé avec plus de force,
Et la douleur, au fond de l'ancienne blessure,
Comme un serpent engourdi s'est réveillée.
Sans toi que m'importe cette éternité,
De mon empire les limites sans fin ! —
Ce ne sont que mots vides et sonores,
Un temple immense sans la divinité (1) !

TAMARA.

Laisse-moi, esprit perfide !
Tais-toi, je ne crois pas aux discours d'un ennemi !

(1) Comparez la tirade du Démon d'*Eloa* :
Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas...

Créateur!... Hélas ! je ne puis pas
Prier ; un poison mortel
Emplit mon esprit qui faiblit.
Ecoute-moi, tu me perds;
Tes paroles sont un feu et un poison...
Dis-moi, pourquoi m'aimes-tu?

LE DÉMON.

Pourquoi, ma toute belle? Hélas!
Je ne sais ; plein d'une vie nouvelle,
Fièrement de ma tête criminelle
J'ai arraché la couronne d'épines;
Tout mon passé je l'ai jeté dans la poussière ;
Mon paradis, mon enfer sont dans tes yeux !
Je t'aime d'une passion non terrestre,
Comme tu ne pourrais pas, toi, aimer :
De toute l'ivresse, de toute la puissance
De la pensée et du rêve immortels.
Dans mon âme, dès le commencement du monde,
Ton image a été empreinte,
Devant moi elle apparaissait
Dans les solitudes de l'éther éternel (1).
Depuis longtemps, troublant ma pensée,
Ton doux nom résonnait à mes oreilles;
Aux jours de félicité, dans le paradis,
Il n'y avait que toi qui me manquais.
Oh ! si tu pouvais comprendre
Quelle amère douleur c'est,
Toute une vie, des siècles, sans partage,
Et de jouir, et de souffrir,

(1) *Eloa*:
... Depuis l'heure qui te vit naître,
Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître...

Pour le mal de ne pas attendre d'éloges,
Ni pour le bien de récompense ;
De vivre pour soi seul, d'avoir l'ennui de soi-même
Et de cette lutte éternelle
Sans triomphe, sans apaisement !
De toujours regretter, de ne rien désirer,
De tout savoir, de tout sentir et de tout voir,
De faire effort pour tout prendre en haine
Et pour tout mépriser dans le monde !...
Depuis que la malédiction divine
S'est accomplie, depuis ce jour,
Les chauds embrassements de la nature
Se sont éternellement refroidis pour moi...
Les espaces bleus devant moi s'étendaient,
Je voyais dans leur parure nuptiale
Des astres de moi connus depuis longtemps...
Ils passaient avec leurs couronnes d'or ;
Mais, hélas ! aucun d'eux
Ne reconnaissait leur frère d'autrefois !
Je voulus, dans mon désespoir, appeler
Des proscrits semblables à moi,
Mais leurs voix, leurs visages, leurs regards de haine,
Hélas ! moi-même je ne pouvais les reconnaître.
Alors, épouvanté, je déployai mes ailes
Et m'enfuis... Mais où ? Pourquoi faire ?
Je l'ignore. Par mes anciens amis
J'avais été repoussé ; comme l'Eden,
Le monde entier pour moi devint sourd et muet.
Au capricieux hasard du courant
Telle la barque désemparée
Sans voiles et sans gouvernail
Vogue, sans savoir où elle va ;
Tel, à la première heure du matin,
Un lambeau de nuage d'orage,

Noir dans les profondeurs azurées,
Seul, n'osant aborder nulle part,
Erre sans but et sans laisser de trace :
Dieu sait d'où il sort et où il va!
Quant aux hommes, j'eus tôt fait de gouverner leur vie,
Je ne fus pas long à leur apprendre le péché,
A diffamer tout ce qui est noble,
A blasphémer tout ce qui est beau ;
Ce fut facile... La flamme de la foi pure,
Pour toujours en eux je l'éteignis aisément...
Mais valaient-ils les peines que je prenais,
Ces simples sots et ces hypocrites ?
Alors je me cachai dans les gorges des monts
Et me mis à errer, comme un météore,
Dans les ténèbres de la nuit profonde...
Et le voyageur isolé prenait le galop,
Égaré par ce feu tout proche,
Et, roulant à l'abîme avec son cheval,
En vain il appelait à l'aide, et un sillon sanglant
Derrière lui serpentait sur la pente...
Mais ces sombres passe-temps du mal
Ne me plurent pas très longtemps.
Que de fois, soulevant des tourbillons de poussière
Dans ma lutte avec l'ouragan puissant,
Revêtu d'éclairs et de vapeurs,
Je m'élançais avec fracas dans les nuages,
Pour étouffer, dans la foule en révolte
Des éléments, les murmures de mon cœur,
Me sauver d'une pensée inévitable
Et oublier l'inoubliable!
Que peut être le récit des lourds revers,
Des peines et des maux de la foule humaine,
Des générations futures et passées,
Au regard d'une courte minute

De mes tortures inavouées?
Les hommes? Qu'est-ce que leur vie et leurs peines?
Elles ont passé, elles passeront!
L'espoir reste du moins : un juste tribunal les attend;
Il peut pardonner, s'il condamne souvent!
Mais mon chagrin à moi constamment est là,
Et il n'aura de fin pas plus que moi,
Et il ne trouvera jamais le sommeil de la tombe!
Tantôt, comme un serpent, il se fait caressant,
Tantôt il brûle et luit comme une flamme,
Tantôt il écrase ma pensée comme une pierre,
Des espérances et des passions mortes
Indestructible mausolée!

TAMARA.

Qui que tu sois, ami que le hasard me donne,
Perdant pour toujours le repos,
Malgré moi avec un plaisir secret
J'écoute ta voix, toi qui as souffert.
Mais si tes paroles sont traîtresses,
Mais si, dissimulant la tromperie...
Oh! épargne-moi!... Quelle gloire en aurais-tu?
Quel prix a pour toi mon âme?
Suis-je donc plus chère au ciel
Que toutes celles que tu n'as pas remarquées?
Elles aussi, hélas! sont belles;
Comme ici, leur couche virginale
N'a pas encore été touchée par la main d'un mortel!...
Eh bien! fais-moi un serment irrévocable...
Parle. Tu le vois : je souffre,
Tu vois tout ce qu'imagine une pauvre femme!
Malgré toi tu nourris la crainte dans mon âme...
Mais tu as tout compris, tu sais tout
Et, sans doute, tu auras pitié de moi!

Jure-moi... Fais le vœu dès maintenant
De renoncer à tes mauvais trafics !
Ou bien n'est-il plus désormais de serments
Ni d'engagements qui soient inviolables?...

LE DÉMON.

J'en jure par le premier jour de la création,
J'en jure par son dernier jour,
J'en jure par l'opprobre du crime
Et par le triomphe du vrai éternel ;
J'en jure par l'amère souffrance de la chute,
Par le court rêve de la victoire ;
J'en jure par notre rendez-vous
Et par la séparation qui nous menace ;
J'en jure par l'assemblée des esprits,
Par le sort de mes frères qui me sont soumis,
Par les glaives des anges impassibles,
Mes ennemis toujours en éveil ;
J'en jure par le ciel et l'enfer,
Par tout ce qui est sacré sur terre et par toi ;
J'en jure par ton dernier regard,
Par le premier pleur que tu as versé,
Par l'haleine de tes lèvres sans malice,
Par les flots de tes boucles soyeuses ;
J'en jure par le bonheur et par la douleur,
J'en jure par mon amour,
J'ai renoncé à mes vieilles rancunes,
J'ai renoncé aux pensées d'orgueil ;
Désormais le poison de la flatterie trompeuse
Ne troublera plus l'âme de personne.
Je veux avec le ciel faire la paix,
Je veux aimer, je veux prier,
Je veux avoir la foi au bien ;
Par un pleur de repentir j'effacerai

Sur un front désormais digne de toi
Les traces qu'y laissa le feu céleste,
Et le monde, dans une ignorance tranquille,
Peut bien sans moi finir de se flétrir !
Oh ! crois-moi : seul jusqu'à ce jour
J'ai su te comprendre et t'apprécier.
En te choisissant pour ma sainte idole
J'ai déposé ma puissance à tes pieds ;
J'attends ton amour comme un présent,
Et je te donnerai l'éternité au prix d'un instant ;
En amour comme en malice, crois-moi, Tamara,
Je suis immuable et je suis grand.
Libre fils de l'éther, je t'emporterai
Dans les immensités au-dessus des étoiles,
Et de l'univers tu seras la reine,
Ma première amie dans le monde ;
Sans sympathie, sans intérêt
Tes yeux contempleront la terre,
Où il n'est ni bonheur véritable,
Ni beauté de longue durée,
Où l'on ne voit que crimes et que supplices,
Où n'habitent que passions mesquines,
Où l'on ne sait, sans avoir peur,
Ni haïr, ni aimer (1).
Ignores-tu donc ce que c'est
Que l'amour passager des hommes ?
C'est le bouillonnement d'un jeune sang ;
Mais les jours passent et le sang se refroidit.
Qui peut résister à l'éloignement,
Aux séductions d'une beauté nouvelle,
A la fatigue et à l'ennui
Et aux caprices des rêveries ?

(1) Cf. *Douma* (n° 38).

Non ! ô toi, mon amie,
Sache-le, tu n'es pas destinée
A te flétrir en silence dans un cercle étroit,
Esclave de la brutalité d'un jaloux,
Parmi des êtres pusillanimes et froids,
De faux amis et des ennemis,
Au milieu des craintes et des espoirs stériles,
De travaux futiles et accablants !
Tristement, derrière ces hautes murailles,
Tu ne dois pas non plus t'éteindre, sans passions,
Toujours en prières, également loin
Et de la divinité et des hommes.
Oh non! exquise créature,
Tout autre doit être ta destinée :
Ce sont d'autres souffrances qui t'attendent,
Ce sont des extases autrement sublimes!
Abandonne donc tes désirs premiers
Et ce pitoyable monde à son sort :
L'abîme de la fière science,
En échange je t'ouvrirai.
La foule des esprits qui me servent,
Je l'amènerai à tes pieds ;
A toi, ma toute belle, je donnerai
Des servantes aériennes et fées ;
Pour toi de l'étoile d'orient
Je détacherai la couronne d'or,
Je prendrai aux fleurs de la rosée des nuits
Et je la tremperai de cette rosée ;
D'un rayon du couchant de pourpre
J'entourerai ta taille comme d'un ruban ;
De la pure haleine des parfums
J'enivrerai l'air autour de toi !
A toute heure, par un jeu merveilleux,
Je cajolerai ton oreille ;

Je te bâtirai des palais somptueux
Aux murs de turquoise et d'ambre ;
Je descendrai pour toi jusqu'au fond de la mer,
Je volerai par delà les nuages,
Je te donnerai tout, tout ce qui est sur terre, —
Aime-moi !... » (1).

XI

Et, légèrement,
Il effleura de ses lèvres brûlantes
La bouche tremblante de Tamara ;
Par des discours pleins de séduction
Il répondait à ses supplications.
Son puissant regard plonge au fond de ses yeux,
Il l'embrase ; dans l'ombre de la nuit,
Tout droit, devant elle, il étincelait,
Inévitable comme la lame d'un poignard.
Hélas ! l'esprit du mal a triomphé !
Le poison mortel de son baiser
En un instant a pénétré dans son sein...
Un cri douloureux, un cri terrible
A troublé le silence de la nuit.
Ce cri disait tout : l'amour, la souffrance,
Le reproche avec une prière suprême,
Et l'adieu sans espérance,
L'adieu à une jeune vie...

XII

Pendant ce temps, le veilleur de nuit,
Seul autour des hautes murailles,
Faisant tranquillement sa ronde fixée,
Allait avec sa plaque de fonte.

(1) Cf. la scène de séduction dans Th. Moore, *les Amours des anges.*

Et, près de la cellule de la jeune vierge,
Il a ralenti son pas régulier,
Et sur la plaque de fonte,
L'âme troublée, il a arrêté sa main.
Et au milieu du silence environnant,
Il lui a semblé qu'il entendait
Deux bouches échangeant un baiser,
Un cri furtif et un faible soupir.
Et alors le soupçon impie
Pénétra le cœur du vieillard...
Mais un instant encore se passa,
Et tout redevint calme ; des lointains
Le souffle léger de la brise
N'apportait que le murmure des feuilles,
Et dans ses sombres rives tristement
Chuchotait le torrent montagnard.
Plein de terreur, le vieillard avec hâte récite
Le canon du saint solitaire
Afin de chasser de son âme de pécheur
La suggestion de l'esprit méchant ;
De ses doigts tremblants il signe
Son sein que bouleversent des visions,
Et, silencieux, à pas pressés,
Il poursuit sa ronde ordinaire.

. . . . . .

XIII

Belle comme une péri endormie,
Elle reposait dans son cercueil ;
Plus blanche et plus pure que son voile
Était la couleur terne de son front.
Pour toujours ses cils sont abaissés...
Mais, ô ciel ! ne dirait-on pas
Que derrière eux son œil ne faisait que dormir

Et que, merveilleux, il ne faisait qu'attendre
Ou le baiser ou le retour du jour ?
Mais c'est en vain qu'un rayon de lumière
Glissait entre eux en ruisseau d'or ;
C'est en vain que dans un muet chagrin
Les lèvres de ses parents les baisaient, —
Non ! le sceau éternel de la mort,
Rien plus n'est capable de l'arracher !

XIV

Pas une fois, aux jours de réjouissances,
Tamara n'eut parure de fête
Plus brillante de couleurs et plus riche.
Les fleurs de son ravin natal
(Ainsi l'exige l'antique cérémonial)
Sur elle versent leurs parfums,
Et, foulées par la main de la morte,
Semblent comme elle dire adieu à la terre.
Et rien sur son visage
Ne conservait la trace de sa fin
Dans l'ardeur des passions et des ivresses.
Et tous ses traits étaient
Revêtus de cette beauté
Exempte d'expression, comme celle du marbre,
Privée de sentiment et d'âme,
Mystérieuse comme la mort elle-même.
Un sourire étrange s'y était figé
Après avoir éclos sur ses lèvres ;
Il disait beaucoup de souffrances
A des yeux qui eussent observé :
Il exprimait le froid dédain
D'une âme qui voit s'effeuiller son rêve,
Il formulait sa dernière pensée,
Son adieu muet à la terre !

Vain reflet d'une vie disparue,
Il était encore plus mort,
Encore plus désespéré au cœur
Que ses yeux éteints pour jamais.
Ainsi à l'heure solennelle du couchant,
Quand, se fondant dans une mer d'or,
Le char du jour s'est caché,
Les neiges du Caucase, pour un instant
Gardant un chatoiement vermeil,
Étincellent dans les lointains sombres.
Mais cette lumière, déjà demi-morte,
Dans l'étendue ne trouve pas de reflet
Et n'illumine la route de personne
Du haut de ses sommets glacés!...

XV

En foule voisins et parents
Déjà s'apprêtent pour le triste voyage.
Arrachant ses longues boucles blanches,
Se frappant la poitrine en silence,
Pour la dernière fois, Goudal monte
Son coursier à la blanche crinière,
Et le cortège s'est ébranlé. Trois jours,
Trois nuits, le voyage doit durer.
Parmi les vieux os de ses aïeux
Pour la morte un asile de paix fut creusé.
L'un des ancêtres de Goudal,
Après avoir pillé voyageurs et villages,
Quand la maladie sur son lit l'eut cloué
Et que l'heure vint de la repentance,
En expiation de ses péchés passés,
Avait promis de bâtir une église
Au sommet de rochers de granit,
Où s'entend seul le chant de la bourrasque,

Où l'on ne voit voler que le milan.
Et bientôt, parmi les neiges du Kazbek,
S'était élevé un temple solitaire,
Et les os de cet homme coupable
Enfin, en ce lieu, trouvèrent le repos ;
Et l'on avait changé en cimetière
Ce rocher, ami des nuages :
Comme étant plus proche des cieux
Plus chaude semble être la demeure suprême ;
Comme les hommes sont plus éloignés,
Le dernier sommeil, croit-on, ne sera pas troublé...
Vain souci ! Les morts ne rêvent
Ni des malheurs, ni des joies des jours passés.

XVI

Dans l'immensité de l'éther d'azur
L'un des anges saints
Volait de ses ailes d'or
Et dans ses bras il emportait
Une âme pécheresse loin du monde ;
Et par de douces paroles d'espérance
Il dispersait ses inquiétudes,
Et la trace de son crime et de ses douleurs,
Il l'effaçait avec ses larmes.
Des lointains déjà vers eux arrivaient
Les concerts du paradis, quand soudain,
Barrant la route devant eux,
Surgit des abîmes l'esprit infernal.
Il était puissant comme l'ouragan,
Il étincelait comme l'éclair de foudre,
Et orgueilleusement, dans sa folle audace,
Il dit : « Elle est à moi ! »
Au cœur de son gardien elle s'est blottie,
D'une prière étouffant sa crainte,

L'âme pécheresse de Tamara.
Le sort de son avenir se décidait :
Devant elle encore il était debout,
Mais, ô Dieu, qui l'aurait reconnu ?
Combien méchant était son regard,
Combien gonflé d'un venin mortel,
D'une haine qui ne connaît pas de borne ;
Et le froid du tombeau émanait
De son visage immobile.
« Disparais, ténébreux esprit de doute ! »
Répondit l'envoyé du ciel :
« Assez longtemps tu as triomphé ;
L'heure du jugement maintenant est venue,
Et juste est la sentence de Dieu !
Les jours de l'épreuve sont passés ;
Avec l'enveloppe terrestre et périssable
Les entraves du mal l'ont quittée.
Sache-le, depuis longtemps nous l'attendions !
Son âme était de celles
Dont la vie n'est qu'un seul instant
De tourments insupportables,
De délices inassouvies ;
Le Créateur, des meilleurs éléments de l'éther
A tissé les fibres de leur vie,
Elles n'ont pas été faites pour le monde,
Et le monde ne fut pas fait pour elles !
D'un prix cruel elle a racheté
Toutes ses heures de doute...
Elle a souffert, elle a aimé,
Et le paradis s'est ouvert à l'amour ! »
Et l'ange, de son œil sévère,
Regarda le tentateur ;
Puis, ouvrant joyeusement ses ailes,
Il se plongea dans l'éclat des cieux.

Et le Démon vaincu maudit
Ses rêves pleins de folie,
Et de nouveau resta là, hautain,
Seul, comme avant, dans l'univers,
Sans espérance et sans amour !...
  Sur le penchant rocheux des monts
Dominant la vallée de Kaïchaour,
S'élèvent encore jusqu'à ce temps
Les créneaux d'une antique ruine.
De récits qui font peur aux enfants
La tradition sur elle est prodigue...
Tel un fantôme, ce monument muet,
Témoin de ces jours de merveilles,
Parmi les arbres se dresse noir.
En bas, l'aoul se dissémine,
La terre est fleurie et verdoyante,
Le murmure discordant des voix
S'y perd et les tintantes caravanes
Passent, venant de très loin,
Et, se précipitant à travers les vapeurs,
Le torrent brille et écume.
Et dans sa vie éternellement jeune,
Par le froid, le soleil, au printemps,
La nature se délasse en folâtrant
Comme un insoucieux enfant.
  Mais le château est triste, ayant achevé
Autrefois sa tâche à son tour,
Comme un pauvre vieillard qui survit
A ses amis, à sa famille chérie.
Ils n'attendent plus que le lever de la lune,
Ses habitants qu'on ne voit pas :
Alors, pour eux, c'est fête et temps libre!
Ils bourdonnent, courent dans tous les coins.
La grise araignée, ermite nouveau,

File la trame de ses réseaux;
La famille des verts lézards
Sur le toit joyeusement s'ébat,
Et le serpent, plein de prudence,
Se glisse hors de la fente obscure
Sur la dalle du vieux perron :
Tantôt soudain il s'enroule en trois anneaux,
Tantôt il s'étend en une longue raie
Et resplendit comme un glaive d'acier
Oublié sur le terrain d'anciennes luttes,
Et qui fut inutile au héros expiré... (1).
C'est le désert. Nulle part il n'y a trace
Des années passées : la main des siècles
Soigneusement, longtemps, les a effacées
Et rien ne rappelle plus
Le nom illustre de Goudal,
Ou celui de sa fille chérie!
Mais la chapelle, sur l'abrupt sommet,
Où la terre a recueilli leurs os,
Conservée par les autorités saintes,
Se voit encore au milieu des nuages;
A la porte se tiennent droits,
Comme au port d'armes, de noirs granits
Recouverts de couches de neige;
Et sur leur poitrail, en guise de cuirasses,
Les glaces éternelles étincellent.
Des masses somnolentes d'éboulis
A des saillies de rocs, pareilles à des cascades
Prises soudain par la gelée,
Pendent à l'entour, âpres et tristes.
Et là la bourrasque fait sa ronde,
Balayant la poussière des parois grises.

(1) Cf. *Mtsyri*, strophe XXII.

Tantôt elle entonne une longue mélodie,
Tantôt elle semble héler des sentinelles.
Entendant parler dans de lointains pays
D'une chapelle merveilleuse dans la contrée,
Seuls, venus d'Orient, les nuages
Se hâtent en foule pour s'y agenouiller ;
Mais sur ces dalles funéraires toutes parentes
Depuis longtemps plus personne ne vient pleurer !
Le rocher du sombre Kazbek
Garde jalousement son butin,
Et l'éternel murmure de l'homme
Leur éternelle paix ne trouble point.

Le Démon est l'œuvre de la vie tout entière de L. Sans compter la pièce *Mon Démon* (1829) et l'essai *Azraïl* (1831), il nous a été conservé cinq rédactions successives du poème, qui s'échelonnent en 1829, 1830, 1831, 1833 et enfin en 1838-40. C'est la cinquième rédaction que nous avons traduite, c'est elle que l'on considère comme définitive. Divers indices, des défauts et des incertitudes trop visibles, donnent à supposer que le poète n'a pas mis la dernière main à son œuvre. Telle qu'elle est, cette rédaction, où pour la première fois L. transporte la scène dans le Caucase, est infiniment supérieure aux essais qui ont précédé, et, si l'on ne trouve pas ici l'art si sûr qui triomphe dans *Kalachnikov*, la somptuosité des tableaux, l'éclat des images forcent l'admiration. *Le Démon* ne fut imprimé en son entier que dans l'édition Doudychkine, en 1873. — Pour ce qui est de la part des influences, il est certain que L. s'est inspiré plus ou moins de Byron (*le Ciel et la Terre*, 1822), de Thomas Moore (*les Amours des anges*, 1823) et de l'*Eloa* de Vigny qu'il connut certainement à partir de la deuxième rédaction (1830).

Le Démon eut un très grand succès, qu'attestent à l'étranger de nombreuses traductions, et en Russie, notamment, des représentations, en tableaux vivants, des scènes les plus caractéristiques. L'une de ces manifestations artistiques, au Palais d'Hiver en 1873 et l'année suivante au Grand-Théâtre, resta célèbre par le luxe qui y fut déployé. N'oublions pas non plus de signaler l'opéra de Rubinstein, dont le livret fut composé par Viskovatov, représenté pour la première fois sur le théâtre Marie, en janvier 1875. En peinture, le poème de L. a inspiré particulièrement Vroubel, dont les interprétations du *Démon* sont nombreuses.

---

53. Berceuse cosaque.

Kazatchia kolybel'naia piésnia. 1840. I, 31.

Dors, mon joli petit enfant,
Baiouchki baiou (1).
La lune claire, calme, regarde
Ton petit berceau.
Je vais te raconter des contes,
Chanter des chansons ;
Mais dors bien vite et clos tes yeux,
Baiouchki baiou.
Sur les rochers court le Térek,
L'eau trouble jaillit ;

(1) Dans les berceuses populaires, ce refrain revient sans cesse, avec ses variantes : *baiou*, *baiou*, *baï*, *baï*, ou *liouliou*, *liouli*. Ce sont autant de syllabes enfantines, sans signification précise, servant à endormir les nourrissons. (Voir P. V. Chein, *la Grande-Russie dans ses chansons*, t. I, fasc. 1). L. a certainement, pour cette poésie, puisé aux sources populaires.

Le méchant Tchétchène rôde sur le bord,
Aiguise son poignard ;
Mais ton père est un vieux guerrier
Trempé aux combats :
Dors, mon mignon, sois bien tranquille,
Baiouchki baiou.
Tu connaîtras, quand il sera temps,
La vie en campagne ;
Hardi, tu chausseras l'étrier,
Prendras le fusil.
Je te broderai toute en soie
Ta selle de bataille...
Dors, mon petit enfant chéri,
Baiouchki baiou.
Tu seras un vrai bogatyr,
Un cosaque dans l'âme.
J'irai pour te faire la conduite,
Tu me feras des signes...
Combien d'amères larmes en cachette
Je verserai cette nuit-là !...
Dors, mon ange, doucement, tranquillement,
Baiouchki baiou.
Je me consumerai d'ennui,
Inconsolable j'attendrai ;
Tout le jour je dirai mes prières,
La nuit je tirerai les sorts ;
Je me dirai que tu es triste
En pays étranger...
Dors, tandis que tu ignores la peine,
Baiouchki baiou.
Je te donnerai pour ta route
Une image sainte :
Quand tu prieras le bon Dieu,
Mets-la devant toi ;

Et partant pour le combat mortel,
Souviens-toi de ta mère...
Dors, mon joli petit enfant,
Baiouchki baiou.

Les critiques russes ont signalé les rapports, assez étroits en effet, de cette pièce avec une berceuse de Walter Scott : *le Chant de la nourrice d'un jeune chef écossais*. V. trad. Defauconpret. Paris, Gosselin, 1839, tome 30, p. 386, 387. Quoi qu'il en soit, la *Berceuse cosaque* est de beaucoup la plus populaire des poésies de L. Elle figure dans toutes les anthologies et a été très souvent traduite en plusieurs langues. Elle a été mise en musique, en particulier, par Grétchaninov. La parodie de Nékrassov : *Dors, polisson, pendant que tu ne fais pas de mal...* a été fameuse en son temps.

---

54. Le Novice. *Mtsyri* (1). 1840. II, 74.

Gustans gustavi paululum mellis,
Et ecce ego morior.
I. *Rois* (2).

I

Il n'y a pas beaucoup d'années,
Au lieu où, se mêlant, murmurent,
Enlacées comme deux sœurs,
L'Aragva et la Koura,

(1) D'après une note de L. lui-même, ce mot, en langue géorgienne, désigne un moine qui n'a pas fait de vœux, un frère convers ou un novice. Dans un brouillon du Musée Lermontov (13e cahier), le poème porte simplement pour titre *Béri*, c'est-à-dire « Le Moine » en géorgien.

(2) Nous avons traduit par le latin de la Vulgate le slavon du texte. Voici le passage complet : I *Rois*, chap. XIV, 43:

S'élevait un monastère. Encore aujourd'hui
Le piéton qui vient de la montagne peut voir
Les piliers du portail ruiné,
Les tours et la voûte de l'église (1);
Mais sous la voûte ne s'élève plus
L'odorante fumée de l'encens,
On n'entend plus, à une heure tardive,
Le chant des moines priant pour nous.
Seul, maintenant, un vieillard blanc,
Gardien demi-vivant des ruines,
Oublié par les hommes et la mort,
Balaye la poussière des dalles funéraires
Dont l'inscription parle
De gloire passée et dit comment
Tel roi, en telle année,
Accablé du poids de sa couronne,
A remis à la Russie son peuple.
Et la bénédiction de Dieu est descendue
Sur la Géorgie! Elle a fleuri
Désormais à l'ombre de ses jardins,
Sans avoir à craindre d'ennemis,
Derrière un rempart de baïonnettes amies.

« Saül dit donc à Jonathas : Découvrez-moi ce que vous avez fait. Jonathas avoua tout, et lui dit : J'ai pris un peu de miel au bout d'une baguette que je tenais à la main, et j'en ai goûté ; et je meurs pour cela ». Cette épigraphe s'applique parfaitement au jeune novice qui n'a fait que goûter à la liberté et qui en est mort.

(1) Ces ruines se trouvent à Mtskhet, ancienne capitale de la Géorgie et résidence de ses rois aux IVe et Ve siècles. Cette ville, actuellement un pauvre village, est située sur la route militaire, au débouché des gorges du Darial, à l'endroit où l'Aragva se jette dans la Koura. Tiflis est à quelques verstes en aval. V. Reclus, *l'Asie russe*, p. 229.

II

Un jour, un général russe
Arrivait d'au delà des montagnes à Tiflis ;
Il amenait un enfant captif.
Celui-ci était malade, il n'avait pu supporter
Les fatigues d'un lointain voyage.
Il paraissait avoir six ans (1),
Tel le daim des montagnes, il était craintif et sauvage,
Et faible et souple comme un roseau ;
Mais la maladie pénible
Avait alors développé en lui l'âme forte
De ses pères. Sans se plaindre
Il se consumait, pas même un faible gémissement
Ne s'envolait de ses lèvres enfantines ;
D'un signe il refusait les aliments,
Et tranquillement, fièrement, il se mourait.
Ému de compassion, un moine
Prit soin du malade, et sous la clôture
Protectrice il resta,
Sauvé par l'art de son ami,
Mais, étranger aux amusements enfantins,
D'abord il fuyait tout le monde,
Errait silencieux, solitaire,
Et soupirait, les yeux tournés vers l'orient,

(1) Les biographes de L., Chan-Guirei et Khostatov, ont raconté que le poète, visitant Mtskhet, y fit la connaissance d'un vieux moine qui lui raconta ses aventures. Encore enfant, il avait été fait prisonnier par le général Ermolov, puis confié au monastère qui s'était chargé de son éducation. Pris de nostalgie, il avait plusieurs fois tenté de s'enfuir du couvent. L., sur ces données réelles, développa, dans un cadre nouveau, un thème qu'il avait déjà abordé dans *la Confession* et *le Boïar Orcha*.

Tourmenté par une nostalgie obscure
Pour le pays de sa naissance.
Mais plus tard, il s'habitua à la captivité,
Finit par comprendre une langue étrangère,
Fut baptisé par le saint moine,
Et, sans connaître les tumultes du monde,
Il voulait, à la fleur des ans,
Prononcer des vœux monastiques,
Quand soudain il a disparu
Par une nuit d'automne. Une sombre forêt
S'étendait sur les monts à l'entour.
Trois jours, toutes les recherches
Furent vaines ; mais après,
On le trouva dans la steppe inanimé
Et on le rapporta au monastère.
Il était terriblement pâle et maigre
Et faible, comme si un long travail,
La maladie ou la faim l'avait exténué.
Aux questions il ne répondait pas,
Chaque jour visiblement il s'affaiblissait
Et sa fin devint prochaine.
Alors un moine vint le trouver,
Lui apportant exhortations et prières ;
Et le malade, l'ayant écouté avec fierté,
Se souleva, rassemblant un reste de forces,
Et longtemps, en ces termes, parla :

III

« Tu es venu ici entendre
Ma confession, je t'en remercie !
Tout de même il vaut mieux devant quelqu'un
Parler pour soulager son cœur ;
Mais aux hommes je n'ai pas fait de mal ;
Aussi, pour ce qui est de mes actions,

A quoi bon vous les faire connaître ?
Quant à mon âme, se peut-elle raconter ? (1).
J'ai peu vécu et j'ai vécu captif.
J'échangerais bien, si je le pouvais,
Deux vies comme celle-ci pour une seule,
Pourvu qu'elle soit active et remplie.
J'ai connu la puissance d'une seule pensée,
Une seule passion, mais ardente :
Comme un ver elle vécut en moi,
Me rongea l'âme et la dévora.
Elle appelait mes rêveries
Loin des cellules et des prières étouffantes,
Vers ce monde merveilleux d'alertes et de batailles,
Où les rochers se cachent dans les nuages,
Où les hommes sont libres comme des aigles.
C'est elle que, dans les ténèbres des nuits,
J'ai nourrie de larmes et d'angoisses.
Cette passion, devant le ciel et la terre,
Je l'avoue maintenant bien haut
Et n'en demande pas le pardon.

IV

« Vieillard ! j'ai bien souvent entendu dire
Que tu m'as sauvé de la mort. —
Pourquoi ?... Farouche et solitaire,
Feuille arrachée par la tempête,
J'ai grandi dans ces sombres murs,
Enfant par le cœur, moine par le sort.
A personne je n'ai pu dire
Les mots sacrés de père et de mère.

(1) Ces huit vers sont repris de *la Confession* (*Ispoviéd'*), 1830, II, 117, strophe III. Ils se lisent également dans *le Boiar Orcha*, 1835, II, 286, dans la bouche d'Arsène.

Assurément tu voulais, vieillard,
Que dans le couvent je perdisse l'habitude
De ces noms si doux. —
Ce fut en vain : ils résonnaient en moi
Depuis ma naissance. Je voyais que les autres
Avaient patrie, maison, amis, parents,
Et chez moi je ne rencontrais,
En fait d'âmes chères, pas même leurs tombes ! (1).
Alors, sans perdre de vaines larmes,
En mon cœur je fis ce serment :
Qu'au moins pour un instant je pusse
Contenter un jour mon envie et serrer
Ma poitrine brûlante contre une autre poitrine,
Fût-elle inconnue, mais de ma race.
Hélas ! maintenant ces rêves
Ont péri à peine éclos,
Et moi, comme j'ai vécu, sur la terre étrangère
Je mourrai esclave et orphelin.

V

« Le tombeau ne me fait pas peur :
Là, dit-on, la douleur s'endort
Dans un calme éternel et froid
Mais je regrette de quitter la vie.
Je suis jeune, jeune... As-tu connu, toi,
Les rêves d'une jeunesse sans frein ?
Ou bien tu n'as pas su ou tu as oublié
Combien tu haïssais et combien tu aimais ?
Comme ton cœur battait plus fort
A la vue du soleil et des champs
Depuis la haute tour d'angle,
Où l'air est frais et où parfois,

(1) Ce développement se trouve déjà dans *le Boiar Orcha*.

Dans une fente profonde du mur,
Enfant d'une contrée inconnue,
Se pose et se blottit le jeune ramier
Épouvanté par l'ouragan ?
Que maintenant ce monde si beau
Te laisse froid : tu es faible, tu es blanchi,
Et des désirs tu n'as plus l'habitude.
A quoi bon ? Tu as vécu, vieillard !
Tu as recueilli dans le monde de quoi oublier.
Tu as vécu, — moi aussi j'aurais pu vivre ! (1).

VI

« Tu veux savoir ce que j'ai vu
Quand j'étais libre ? Des champs opulents,
Des collines, couvertes d'une couronne
D'arbres qui, pressés à l'entour,
Frémissaient, telle une fraîche troupe
De frères prenant part à une ronde.
J'ai vu les poitrails des rochers sombres,
Quand un torrent les a séparés,
Et j'ai deviné leurs pensées :
C'est un don que j'ai reçu d'en haut !
Depuis longtemps leurs bras de pierre
Sont là tendus à travers l'air
Et à chaque instant ils désirent se rejoindre,
Mais les jours fuient, les années fuient —
Jamais ils ne pourront se rencontrer.
J'ai vu les crêtes des montagnes,
Fantastiques comme des songes,
Quand à l'heure où vient l'aurore

(1) Ce passage tout entier est emprunté à *la Confession*, strophe II. Il reparaît encore sans modifications dans *le Boiar Orcha*, chap. II, p. 240, 241.

Fumaient comme des autels
Leurs sommets sous le ciel bleu,
Et que, nuages après nuages,
Quittant leur gîte mystérieux,
Prenaient vers l'Orient leur course,
Pareils à une blanche caravane
D'oiseaux migrateurs de pays lointains !
Au loin j'ai vu parmi la brume,
Dans les neiges scintillantes comme diamants,
Le vieux, l'inébranlable Caucase ;
Et j'avais le cœur plus léger,
Je ne sais pour quelle raison.
Une voix secrète me disait
Que jadis j'ai vécu là-bas,
Et dans mon souvenir le passé
Devenait toujours plus clair, plus clair...

VII

« Et je me rappelais la maison de mon père,
Notre ravin, et tout autour
L'aoul éparpillé dans l'ombre (1) ;
J'entendais encore les bruits du soir,
Les chevaux errants accourant au logis
Et l'aboiement lointain des chiens familiers.
Je me rappelais les vieillards basanés,
A la lumière des soirs de lune
En face du perron de mon père
Assis, le visage très grave ;
Et l'éclair des fourreaux ciselés
Des longs poignards... Et comme un rêve,
Tout cela, en une suite confuse,
D'un seul coup défilait devant moi.

(1) Nom du village, au Caucase.

Et mon père? Le voici, comme en vie,
Dans son harnachement guerrier
Qui m'apparaissait, et je me souvenais
Du bruissement de sa cotte de mailles, du reflet de son fusil,
De son regard fier, indomptable,
Et de mes jeunes sœurs...
Des flammes de leurs doux yeux
Et du son de leurs chants et de leurs propos
Au-dessus de mon berceau...
Dans ce ravin, là, courait un torrent;
Il était bruyant, mais peu profond;
J'y allais, sur le sable d'or,
Jouer à l'heure de midi
Et suivais de l'œil les hirondelles
Quand, présageant la pluie,
Elles effleuraient les flots de l'aile.
Et je me rappelais notre calme demeure
Et, devant le foyer du soir,
Les longs récits sur la façon
Dont vivaient les gens d'autrefois
Quand le monde était encore plus beau.

VIII

« Tu veux savoir ce que j'ai fait
Quand j'étais libre? J'ai vécu et ma vie,
Sans ces trois jours de félicité,
Eût été plus triste et plus sombre
Que ta vieillesse décrépite.
Depuis bien longtemps j'avais résolu
De contempler les campagnes lointaines,
D'apprendre si la terre était belle;
De savoir si c'est pour la liberté ou la prison
Que nous sommes nés en ce monde.

Et à l'heure nocturne, l'heure effrayante,
Quand l'orage vous épouvantait,
Quand, vous pressant autour de l'autel,
Vous étiez prosternés la face contre terre,
Je me suis enfui (1). Oh ! moi, en bon frère,
J'aurais été heureux d'embrasser la tempête,
Des yeux je suivais les nuages,
Avec la main j'aurais voulu saisir l'éclair...
Dis-le moi, entre ces murailles
Qu'auriez-vous pu me donner en échange
De cette amitié courte, mais si vive,
Entre mon cœur orageux et la tempête ?...

IX

« J'ai couru longtemps. Où étais-je ? où allais-je ?
Je ne sais ! Pas une étoile
N'éclairait mon pénible voyage.
J'étais joyeux d'aspirer
Dans ma poitrine douloureuse
La fraîcheur nocturne de ces bois, —
Et cela me suffisait. De longues heures
Je courus et, à la fin, fatigué,
Je me couchai dans les hautes herbes.
J'écoutai : personne ne me poursuivait.
L'orage s'était calmé. Une pâle lueur
S'étendait en une longue raie
Entre le ciel sombre et la terre,
Et je distinguais, en silhouette,
Se profilant sur elle les dents des monts lointains.
Immobile, silencieux, je restai couché.
Parfois dans un ravin un chacal

(1) Ces dix derniers vers existent déjà dans *le Boiar Orcha*, p. 238.

Criait et pleurait comme un enfant,
Et, faisant briller ses lisses écailles,
Un serpent se glissait parmi les pierres ;
Mais la peur ne me serrait pas le cœur :
Moi-même, comme un animal, j'étais étranger aux hommes,
Je rampais et me cachais comme un serpent.

X

« En bas, tout au fond, au-dessous de moi,
Un torrent grossi par l'orage
Grondait, et son cri sourd
A un cent de voix furieuses
Ressemblait. Quoique sans paroles,
Ce langage m'était intelligible :
Un reproche incessant, une querelle éternelle
Avec des blocs de pierre obstinés.
Tantôt soudain il se calmait, tantôt plus fort
Il retentissait au milieu du silence ;
Et voilà que sur les cimes brumeuses
Chantèrent des oiseaux et que l'Orient
Devint tout d'or ; une brise
Fit remuer les feuilles humides ;
Les fleurs endormies respirèrent,
Et à leur exemple, pour saluer le jour,
Je soulevai la tête...
Je regardai tout autour. Je ne le cache pas,
J'eus peur : sur le rebord
D'un abîme menaçant j'étais couché,
Où hurlait, en se tordant, le flot furieux.
Des rochers en degrés y conduisaient ;
Mais l'esprit du mal seul avait passé par là
Quand, précipité du haut des cieux,
Il avait disparu dans les gouffres souterrains.

XI

« Autour de moi le jardin de Dieu était en fleurs.
Un parterre diapré de plantes
Gardait les traces de larmes célestes,
Et des pampres, comme des tresses,
Se tordaient, glorieux parmi les arbres
De la verdure transparente de leurs feuilles ;
Et des grappes bien pleines,
Pareilles à des pendeloques précieuses,
Y pendaient magnifiques, et parfois
Sur elles un essaim peureux d'oiseaux s'abattait.
Et de nouveau je m'étendis à terre,
Et encore je prêtai l'oreille
A des voix magiques, étranges ;
Elles chuchotaient dans les buissons,
Comme si elles s'entretenaient
Des secrets du ciel et de la terre ;
Et toutes les voix de la nature
Se mêlaient en ce lieu ; il ne manquait
A cette heure solennelle des actions de grâce
Que la voix orgueilleuse de l'homme.
De tout ce que je ressentis alors,
De mes pensées, il n'en reste plus trace ;
Pourtant j'aurais voulu les raconter
Pour vivre encore une fois, en pensée du moins.
Ce matin-là la voûte du ciel
Était si pure qu'un œil attentif
Aurait pu suivre un ange dans son vol ;
Elle était si transparente et profonde,
Si remplie d'un azur bien égal !
Je m'y plongeai des yeux et de l'âme,
Jusqu'à ce que l'ardeur de midi
Fût venue dissiper mes rêves,
Et je commençai à souffrir de la soif.

XII

« Alors du haut du ravin jusqu'au torrent,
Me retenant aux flexibles buissons,
De bloc en bloc, comme je pus,
Je me mis à descendre. Sous mes pieds
Se détachant, une pierre parfois
Roulait jusqu'en bas ; derrière, elle laissait
Un sillon d'où s'élevait une colonne de poussière ;
On l'entendait avec fracas rebondir, puis
Elle était engloutie par le flot ;
Et je restais suspendu sur les profondeurs, —
Mais la jeunesse, une fois libre, est forte
Et la mort ne me semblait pas terrible !
Aussitôt que des escarpements
Je fus descendu, la fraîcheur des eaux des montagnes
Comme un souffle vint à ma rencontre,
Et avidement je collai ma bouche sur le courant.
Subitement une voix, un bruit léger de pas...
Aussitôt je me cachai dans les buissons ;
Envahi par un tremblement involontaire,
Je risquai un regard craintif
Et j'ouvris une oreille avide.
Et plus près, toujours plus près résonnait
La voix d'une jeune Géorgienne,
Si vive et sans apprêt,
Si douce et si franche qu'on eût dit une voix
Accoutumée à prononcer
Seulement des noms d'amis.
C'était une chanson toute simple,
Mais elle m'est restée dans l'esprit ;
Et dès que le crépuscule commence,
Un invisible esprit me la chante.

XIII

« Tenant une cruche sur la tête,
La Géorgienne par l'étroit sentier
Descendait vers les rives. Parfois
Elle chancelait parmi les pierres,
Riant de sa maladresse.
Et pauvre était sa parure ;
Et elle allait légère, rejetant
En arrière les longs plis
De sa tchadra. L'ardeur de l'été
Avait mis une ombre dorée
Sur son visage et son sein ; et comme un feu
Émanait de ses lèvres et de ses joues ;
Et la nuit de ses yeux était si profonde,
Si remplie de mystères d'amour,
Que mes ardentes pensées
Se brouillèrent. Je me rappelle seulement
Le bruit de la cruche quand le courant
Lentement la remplissait
Et un frôlement... et ce fut tout.
Puis quand je revins à moi,
Et que mon sang cessa d'affluer au cœur,
Elle était déjà loin ;
Elle allait, quoique moins vite, d'un pas léger,
Droite sous son fardeau,
Comme le peuplier, roi de ses campagnes...
Pas très loin, dans l'ombre fraîche,
Semblaient avoir poussé dans le rocher
Deux huttes, comme une couple d'amis ;
Sur le toit plat de l'une d'elles
Une fumée bleue ruisselait.
Je vois, je crois voir encore
La porte s'ouvrir tranquillement

Et se refermer soudain...
— Tu ne pourrais, je sais, comprendre
Mon angoisse, ma douleur,
Et si tu le pouvais, j'en aurais du chagrin :
Non, que le souvenir de ces instants
Meure en moi et avec moi !

XIV

« Épuisé par les fatigues de la nuit,
Je me couchai à l'ombre. Un bienfaisant sommeil
Me ferma les yeux malgré moi...
Et de nouveau je voyais en rêve
L'image de la jeune Géorgienne.
Et à un étrange et doux émoi
Mon cœur de nouveau fut en proie.
Longtemps je fis effort pour respirer
Et je me réveillai. Déjà la lune
Brillait haut dans le ciel, et un nuage
Tout seul derrière elle était tapi
Comme s'il ouvrait des bras avides
Sur la proie qu'il convoitait (1).
Le monde était sombre et silencieux ;
Seules, en une frange d'argent,
Les cimes de la chaîne neigeuse
Étincelaient au loin devant moi,
Et sur ses bords rejaillissait le torrent.
Dans la hutte que j'avais remarquée une lumière
Tremblota, puis de nouveau s'éteignit :
Dans les cieux, à l'heure de minuit,
Ainsi s'éteint l'étoile brillante !
J'avais envie... mais je n'osais pas
Frapper à cette porte. Une seule idée

(1) Cf. dans *Béla*, voir plus loin, p. 190.

M'emplissait l'âme, c'était de passer
Dans mon pays natal, et je surmontai,
Comme je pus, les tortures de la faim.
Et voilà que je me mets en route
Droit devant moi, timide et muet;
Mais bientôt, dans la profondeur des bois,
Je perdis de vue les montagnes
Et là je commençai à m'égarer.

XV

« En vain, dans ma fureur, à chaque instant,
J'arrachais d'une main désespérée
Les broussailles emmêlées de lierre :
Toujours c'était la forêt, l'éternelle forêt à l'entour,
A tout instant plus affreuse et plus épaisse;
Par un million d'yeux tout noirs
Les ténèbres de la nuit me regardaient
Entre les branches de chaque buisson...
La tête me tournait.
J'essayai de grimper sur les arbres,
Mais jusqu'au bord des cieux
C'était toujours la même forêt hérissée.
Alors je tombai sur le sol
Et dans mon délire je sanglotai,
Et je mordis l'humide sein de la terre,
Et des larmes, des larmes coulèrent
Sur lui en une rosée brûlante...
Mais, tu peux m'en croire, je ne souhaitais pas
Le secours des hommes... Je leur étais étranger
Pour toujours, comme la bête des steppes;
Et si, même un instant, un appel à l'aide
M'eût trahi, je te le jure, vieillard,
J'aurais arraché ma lâche langue (1).

(1) Cf. *le Boiar Orcha*, p. 239.

XVI

« Tu t'en souviens, dans mes années d'enfance
Jamais je n'ai connu les larmes ;
Mais là je pleurai sans honte.
Qui pouvait me voir? Seulement la sombre forêt,
Et la lune, naviguant au milieu des cieux !
Illuminée de ses rayons,
Couverte de mousse et de sable,
Entourée comme d'une muraille
Infranchissable, devant moi
S'ouvrait une clairière. Soudain
Y passa une ombre et de deux feux
Les éclairs furtifs brillèrent... puis
Une sorte de bête d'un seul bond
Sortit du fourré et se coucha,
En jouant, à la renverse sur le sable.
C'était l'hôte éternel du désert,
Le puissant léopard. Il rongeait
Un os humide et joyeusement glapissait ;
Parfois il dirigeait son œil sanglant,
En agitant doucement la queue,
Vers la pleine lune, et sa fourrure
Se trouvait inondée d'argent.
J'attendis, armé d'une souche noueuse,
L'instant du combat ; mon cœur soudain
S'était enflammé d'une soif de lutte
Et de sang... C'est vrai, la main du destin
M'a conduit par un autre chemin,
Mais maintenant ce dont je suis sûr,
C'est que j'eusse pu, au pays de mes pères,
N'être pas le dernier des braves.

XVII

« J'attendis. Et voilà que dans l'ombre nocturne
Il éventa un ennemi et un cri
Prolongé, douloureux comme une plainte,
Retentit soudain... et il se mit
A creuser en colère le sable avec sa patte,
Se dressa tout droit, puis se coucha
Et son premier bond furieux
Me menaça d'une mort terrible...
Mais je l'avais prévenu.
Mon coup fut sûr et rapide :
Ma robuste souche, comme une hache,
Lui fendit son large crâne...
Il poussa comme un gémissement humain
Et se renversa sur le dos. Mais bientôt,
Quoique le sang coulât de sa blessure
En un flot pressé, large,
La lutte reprit ardente, une lutte à mort !

XVIII

« Il s'abattit contre ma poitrine ;
Mais dans sa gorge j'eus le temps d'enfoncer
Et d'y retourner par deux fois
Mon arme... Il hurla,
Ramassa ses dernières forces,
Et tous deux enlacés comme un couple de serpents,
Nous embrassant plus fort que deux amis,
Nous tombâmes ensemble et dans l'obscurité
Le combat se prolongea à terre.
Et j'étais terrible à cet instant ;
Comme ce léopard du désert, j'étais méchant et sauvage,
J'étais plein de feu, je glapissais comme lui :
On eût dit que moi-même j'étais né

Dans une famille de léopards et de loups
Sous le frais couvert des forêts.
Il me semblait que j'avais oublié
Toute voix humaine, et dans ma poitrine
Avait éclos ce cri terrible,
Comme si, depuis mon enfance, ma langue
Ne connaissait pas d'autres accents...
Mais mon adversaire commença à faiblir,
A hésiter, à souffler moins fort,
Il m'étreignit pour la dernière fois...
Les prunelles de ses yeux immobiles
Lancèrent de terribles éclairs, puis
Se fermèrent lentement pour le sommeil éternel ;
Mais, avec son ennemi triomphant,
Il avait trouvé la mort face à face
Comme dans la bataille il convient au guerrier !...

XIX

« Tu peux voir sur ma poitrine
Les traces profondes de ses griffes ;
Ces blessures ne sont pas cicatrisées
Et pas encore fermées ; mais une fois recouvertes
Par la terre humide, elles seront rafraîchies
Et la mort pour toujours les guérira.
Alors je les avais oubliées,
Et rassemblant un reste de forces,
Je m'enfonçai dans la profondeur de la forêt...
Mais vainement je me battais avec le sort :
Il se riait de moi !

XX

« Je sortis de la forêt. Et voilà
Que le jour s'éveilla et la ronde
Des astres qui guidaient ma route disparut
Parmi ses rayons. La forêt brumeuse

Se mit à parler. Au loin un aoul
Commença à fumer. Un murmure confus
Dans le vallon était apporté par le vent...
Je m'assis et prêtai l'oreille;
Mais le bruit s'était tu avec le vent.
Et je regardai tout autour de moi :
Ce pays, me semblait-il, m'était connu.
Et je fus épouvanté : je n'avais pas été long
A comprendre que de nouveau
J'étais revenu dans ma prison ;
Qu'inutilement pendant tant de jours
J'avais caressé de secrets projets,
J'avais patienté, langui et souffert...
Et pour quoi enfin?... Pour qu'à la fleur de l'âge,
Ayant à peine entrevu le monde de Dieu,
Après avoir compris la félicité d'être libre
Au sonore murmure de la chênaie,
J'emportasse avec moi dans la tombe
Le regret de la sainte patrie,
Le reproche cuisant des espoirs trompés
Et l'humiliation de votre pitié !... (1).
Encore en proie au doute
Je pensais : c'est un songe affreux...
Soudain le son lointain de la cloche
Se remit à retentir dans le silence, —
Et tout alors fut bien clair pour moi...
Oh! tout de suite je l'avais reconnu !
Bien souvent déjà il avait, de mes yeux d'enfant,
Chassé des visions vivantes où je rêvais
De mes proches et parents chéris,
De la liberté sauvage des steppes,
De coursiers rapides et fous,

(1) Cf. *A la mémoire d'Odoévski* (n° 10), 1re strophe.

De merveilleux combats parmi les rocs,
Où seul je triomphais de tous !...
Et je l'entendais sans verser de larmes, à bout de forces.
Il me semblait que ce tintement sortait
De mon cœur, comme si quelqu'un
M'eût d'un battant de fer frappé sur la poitrine.
Et je compris alors confusément
Qu'il ne me serait plus jamais donné
De me frayer un chemin jusqu'à ma patrie.

XXI

« Oui, j'ai mérité mon destin!
Le cheval puissant qui, dans une steppe étrangère,
A jeté bas son mauvais cavalier,
De très loin trouvera la route droite et courte
Pour retourner dans son pays natal...
Que suis-je auprès de lui? Vainement mon cœur
Est rempli de désirs et de nostalgies :
Ce n'est là qu'une fièvre impuissante et vaine,
Un jeu de visions, une maladie de l'esprit.
Sur moi la captivité a laissé
Son empreinte... Telle la fleur de la prison :
Solitaire elle a grandi
Et elle est pâle parmi les dalles humides
Et longtemps elle n'a pu produire
De jeunes feuilles, toujours elle attendait
Des rayons vivifiants. Et bien des jours
Ont passé, et une main compatissante
S'est laissé pousser par le chagrin de la fleurette,
Elle l'a transportée dans le jardin
Au voisinage des roses. Partout à l'entour
On respirait la douceur de vivre...
Mais quoi? A peine l'aurore se fut-elle levée

Que son rayon si chaud brûla
La fleurette éclose en prison...

XXII

« Et comme elle, me brûlait
Le feu du jour impitoyable.
En vain je cachais dans l'herbe
Ma tête épuisée de fatigue :
Ses brins desséchés sur mon front
Faisaient comme une couronne d'épines
Et la terre elle-même
Me soufflait du feu au visage.
Illuminant subitement les hauteurs,
Des éclairs se croisaient ; du haut des blancs rochers
Une vapeur coulait. Le monde de Dieu dormait,
Dans un engourdissement profond,
Du sommeil lourd du désespoir.
On n'entendait plus même le cri du râle,
Le trille si vif de la libellule,
Ou le balbutiement enfantin du ruisseau. Seul
Un serpent, avec un bruit d'herbes sèches,
Laissant briller son dos jaunâtre,
Telle une lame recouverte jusqu'en bas
D'une inscription dorée,
Traçant un sillon sur le sable friable,
Se glissait avec précaution; puis
Jouant, folâtrant sur le sable,
Il se roulait en un triple anneau (1);
Et, tout à coup, comme sous l'effet d'une brûlure,
Il s'inquiéta, fit un bond
Et disparut dans les buissons lointains.

(1) Cf. *Démon*, 2e partie, fin.

XXIII

« Et dans les cieux tout était
Lumière et calme. A travers les vapeurs
Au loin deux monts faisaient une tache noire.
Notre monastère, au pied de l'un d'eux,
Brillait dans sa clôture crénelée.
En bas, l'Aragva et la Koura,
Enroulant leurs rubans d'argent
A l'entour des frais îlots,
Sur les souches des buissons qui chuchotent,
Couraient amicalement et légèrement...
Que j'étais loin pour les atteindre!
Je voulus me lever, — devant mes yeux
Tout tournoya avec rapidité;
Je voulus crier, — ma langue sèche
Resta sans voix et immobile...
Je me mourais. Je fus en proie
Au délire avant-coureur de la mort.
Il me sembla
Que j'étais étendu au fond du lit humide
D'une profonde rivière, et tout autour
C'était une obscurité mystérieuse.
Et, étanchant ma soif éternelle,
Le courant, froid comme glace,
Me coulait bruyamment dans la poitrine...
Et je ne craignais que de m'assoupir
Tellement je ressentais de délices, de bien-être...
Et au-dessus de ma tête, très haut,
Le flot pressait le flot
Et le soleil, au travers du cristal du flot,
Répandait une lueur plus douce que la lune...
Et des troupeaux diaprés de truites (1)

(1) Dans le texte il ne s'agit que de poissons, sans spécifi-

Se jouaient parfois parmi les rayons.
Et je me souviens de l'une d'elles :
Plus avenante que les autres
Elle venait me caresser. Son dos
D'écailles d'or était couvert.
Elle fit des évolutions
Au-dessus de ma tête plus d'une fois
Et le regard de ses yeux verts
Était d'une douceur triste et profonde...
Et je ne pouvais assez m'en étonner :
Sa petite voix argentine
Me murmurait des discours étranges,
Elle chantait et se taisait ensuite.
Elle disait :
« Mon enfant,
Reste ici avec moi :
Dans l'eau est la vie libre,
Le frais et le repos.
« J'appellerai mes sœurs.
Notre ronde réjouira
Ton regard embrumé
Ton âme fatiguée.
« Endors-toi ! Ta couche est molle,
Ta couverture est transparente.
Passeront les années, passeront les siècles
Au murmure de merveilleux songes.
« Oh ! mon chéri ! Je ne cache pas
Que je t'aime,
Je t'aime, comme la libre vague,
Je t'aime, comme ma vie... »
« Et longtemps, longtemps j'écoutai ;

cation quelconque ; mais il fallait conserver, dans la traduction, le sexe, *ryba*, *rybka*, poisson, étant en russe du féminin.

Il me semblait que le courant sonore
Mêlait son murmure tranquille
Aux paroles du poisson d'or.
Puis je perdis connaissance. La lumière de Dieu
S'éteignit de mes yeux. Mon fou délire
Céda à l'exténuation du corps...

XXIV

« Ainsi l'on me trouva et l'on me releva...
Toi-même tu connais le reste.
J'ai fini. Crois à mes paroles
Ou n'y crois pas, cela m'est égal.
Une seule chose m'attriste :
Mon cadavre froid et muet
Ne se dissoudra pas dans ma terre natale,
Et le récit de mes amères souffrances
N'appellera dans ces sourdes murailles
La douloureuse attention de personne
Sur mon nom obscur.

XXV

« Adieu, mon père... Donne-moi la main.
Tu le sens : la mienne est brûlante...
Sache-le, ce feu, depuis mes jeunes années,
Vivait caché dans le fond de mon cœur ;
Mais aujourd'hui plus rien ne l'alimente,
Et il a brûlé sa prison,
Et il retournera à Celui
Qui, à tous, à leur tour fixé,
Donne la douleur et le repos...
Mais que m'importe ? Que dans le paradis,
Dans le saint paradis, par delà les nuages,
Mon âme enfin trouve un asile...
Hélas ! pour quelques minutes passées
Parmi les rochers escarpés et sombres

Où je jouais dans mon enfance,
J'échangerais le paradis et l'éternité !... (1).

XXVI

« Lorsque je serai près de mourir,
Et crois-moi, tu n'attendras pas longtemps,
Donne l'ordre de me transporter
Dans notre jardin, à la place où fleurissent
Deux buissons de blancs acacias...
L'herbe entre eux est si épaisse,
Et l'air frais si parfumé,
Et elle est si transparente, si dorée,
La feuille qui se joue au soleil !
Ordonne de me placer là.
Du rayonnement du jour bleu
Je m'enivrerai une dernière fois.
De là aussi se voit le Caucase !
Peut-être, du haut de ses cimes,
Il m'enverra son salut d'adieu,
Il l'enverra avec la fraîche brise...
Et auprès de moi, avant la fin,
Retentiront à nouveau des accents fraternels !
Et je pourrai penser qu'un ami
Ou un frère, incliné sur moi,
A essuyé d'une main attentive
Sur ma face la sueur froide de la mort,
Et qu'à demi-voix il me chante
Quelque chose de mon cher pays...
Et avec cette pensée je m'endormirai,
Et je ne maudirai personne !... »

S'il y a une parenté évidente entre *Mtsyri* et *le Giaour* de Byron, l'originalité de L. éclate, dans son poème,

(1) Cf. *la Confession*, strophe V, et *le Boiar Orcha*, p. 240.

par ce fait qu'il s'y est mis tout entier, avec son âme de passion et de révolte, avec ses rêves de vie libre, avec son orgueil indomptable. Ce désir d'épancher ses sentiments l'a entraîné à des invraisemblances et à des exagérations qui sont très sensibles. Mais ces défauts sont largement compensés par la richesse et le pittoresque des descriptions, par le sentiment profond qui anime tout et fait que volontiers on oublie les déclamations. *Mtsyri,* comme on l'a vu, est une réplique de deux autres poèmes : *la Confession* et *le Boiar Orcha.*

---

55. Le Rendez-vous. *Svidanié.* 1841. I, 71.

Derrière les forêts des montagnes
S'est éteint le rayon du soir,
A peine en un filet d'eau bruyant
Brille la source chaude ;
Les jardins de parfums vivants
Se sont remplis ;
Tiflis est plongé dans le silence,
Les défilés ne sont que nuit et brume ;
Les songes tourmenteurs volent
Sur les mortels pécheurs,
Et les anges gardiens
Conversent avec les enfants.
Là-bas, derrière la vieille forteresse,
Sur le sombre mont,
Au pied d'un frais platane
Je repose sur un tapis,
Je repose seul et je pense (1) :
Ne m'as-tu pas en rêve

(1) Le séjour à Tiflis est insupportable en été et, pour goûter quelque fraîcheur, les habitants vont respirer sur les

Pour la morne nuit
Fixé un rendez-vous?
Et à cette heure mystérieuse
Mais douce à l'amour,
C'est toi, mon unique amie,
Qu'évoquent mes songes.
En bas, les feux des guetteurs
Seuls brillent sur le pont,
Et les clochers tout noirs
Comme des sentinelles se dressent;
Et de leur pas peu hardi,
Des bains, de toutes parts,
On voit sortir en blanches files
Des couples de Géorgiennes.
Voici, par la rue déserte,
Qu'elles errent, se glissent...
Mais sous la longue tchadra
Comment te reconnaître?
Ta petite maison au toit plat
Je la vois de loin,
Le perron aux degrés branlants
Se baigne dans la rivière (1).
Parmi la fraîcheur qui souffle
Sur la Koura bleue (2),
Elle est enveloppée d'un réseau
Verdoyant de lierre.
Derrière le haut peuplier
Je vois là-bas une fenêtre...

hauteurs voisines, près de la forteresse ou vers le ravin où jaillissent les sources chaudes. V. Reclus, *l'Asie russe*, p. 233.

(1) Voir une description semblable d'habitation géorgienne dans *Mtsyri*, strophe XIII.

(2) La Koura arrose Tiflis.

Mais une lumière solitaire
Ne l'éclaire pas!
J'attends. Dans l'incertitude,
En vain mon regard erre;
Impatient, de mon poignard
J'ai déchiré le tapis.
J'attends dans un ennui stérile;
Je suis triste, accablé...
Voilà qu'une humidité froide
M'arrive de l'orient;
Derrière la brume on voit rougir
Les sommets gris, dentelés;
Formés en caravanes sortent
De la ville les marchands...
Arrière, arrière, honteuse larme!
Bouillonne, ma colère!
Ta noire trahison, serpent,
Elle est claire pour moi!
Je sais ce qui causait la joie
De ce jeune Tartare,
Qui chevauchait hier comme un fou,
Sur le pavé sonore.
Ce n'est pas sans motif qu'il parade
Devant ta fenêtre,
Et que ton père trouve superbe
Son étalon persan.
Je vais prendre ma longue carabine,
Je franchirai les portes;
Là, sous un rocher désert
Est un étroit recoin.
Jusqu'à midi derrière la chapelle
Funèbre j'attendrai,
Et vers la route poudreuse
Je braquerai ma carabine.

En vain mon cœur tressaille
Je me suis couché parmi les pierres...
Écoutez ! j'entends un bruit tout proche.
Ah ! c'est toi, scélérat !

Ce drame saisissant, à l'effet suspendu si tragique, est une « Orientale » dont on sent qu'aucun des traits n'est conventionnel.

IV. — UN HÉROS DE NOTRE TEMPS

Sous ce titre commun, L. a réuni cinq nouvelles de sujets et de caractères différents. Elles ne se rattachent l'une à l'autre que par le personnage de Pétchorine, qui est mêlé au récit. Ces nouvelles sont : *Béla*, *Maxime Maximytch*, *Tamane*, *la Princesse Mary* et *le Fataliste*.

I. *Béla* et *Maxime Maximytch* forment un premier groupe. Le premier de ces récits a paru en 1839 dans le tome II des *Annales de la Patrie*, l'autre seulement dans la première édition du roman complet en 1840.

La mise en scène de *Béla* est intéressante et pittoresque. Elle rappelle, d'une façon frappante, le début de *Laurette ou le Cachet rouge* de Vigny. Un voyageur, se rendant de Tiflis à Stavropol, rencontre sur sa route, dans les escarpements du Koïchaour, un brave homme de capitaine, vieux célibataire et bavard, que l'on nous présente sous le nom de Maxime Maximytch. Obligés de se réfugier dans une cabane de montagnards, les deux compagnons devisent et Maxime Maximytch fait le récit des aventures d'un jeune officier, nommé Pétchorine, qui fut autrefois en garnison avec lui dans une forteresse le long du Térek. Ce récit est simple. Béla est la fille d'un prince circassien voisin de la forteresse. Pétchorine est séduit par ses charmes de petite sauvagesse. Comme le frère de Béla, Azamat, a envie d'un cheval que possède le Circassien Kazbitch, Pétchorine s'arrange pour qu'il puisse s'emparer de l'objet de sa convoitise, à la condition qu'il lui livre sa sœur. Béla, amenée à la forteresse, est d'abord comme un oiseau captif, farouche et triste, mais peu à peu elle s'apprivoise et Pétchorine s'en fait aimer. Ici

le récit s'interrompt. Le thé bu et les attelages reposés, on se remet en route. Les voyageurs, en passant un col près de la Krestovaia, sont pris par une bourrasque de neige et obligés encore une fois de s'abriter dans une cabane. Maxime Maximytch achève l'histoire de Béla. La petite Circassienne est fort gâtée à la forteresse. Le bon Maxime Maximytch lui-même l'entoure de soins. Mais bientôt Pétchorine la néglige, sort trop souvent pour aller à la chasse. Béla sent qu'elle n'est plus aimée et est prise de nostalgie. Pétchorine fait à son ami sa confession. Il avoue que Béla, pas plus que d'autres, n'a rempli le vide de son cœur, qu'il a essayé de tout pour dissiper son ennui et qu'il a pris la résolution de voyager en pays lointains. Au cours d'une chasse au sanglier, Béla est blessée mortellement par Kazbitch, qui venge sur elle la perte de son cheval enlevé par Azamat.

Nous ne donnerons de *Béla* que quelques pages descriptives.

C'est au début; les deux voyageurs ont lié conversation le long de la route:

La conversation en resta là et nous continuâmes à marcher silencieusement côte à côte. Au sommet de la montagne nous trouvâmes de la neige. Le soleil s'était couché et la nuit avait succédé au jour brusquement, comme cela se produit dans les contrées méridionales; mais, grâce au chatoiement des neiges, nous pouvions facilement distinguer la route, qui montait toujours, quoique moins fortement. Je fis placer ma valise sur la télègue, remplacer les bœufs par des chevaux et je jetai un dernier regard au fond de la vallée; mais un brouillard épais, dont les flots envahissants s'élevaient du ravin, l'enveloppait tout entière et pas le moindre bruit ne parvenait d'en bas jusqu'à nos oreilles. Nos Ossétes m'entourèrent en tumulte et réclamèrent leur pourboire; mais le capitaine les apostropha si sévèrement qu'ils se dispersèrent en un clin d'œil.

« Quel peuple! dit-il. Ils ne savent pas seulement comment on dit *pain* en russe, mais ils ont bien appris à dire : Mon officier, donne-nous pour boire. J'aime encore mieux les Tartares : au moins ils ne sont pas ivrognes... »

Avant d'arriver au relais, nous avions encore une verste. Tout à l'entour, c'était un calme, un tel calme qu'à son seul bourdonnement on eût pu suivre un cousin dans son vol. A notre gauche s'enfonçait dans le noir un profond ravin; au delà et devant nous, les cimes des montagnes, d'un bleu sombre, toutes ridées de creyasses, couvertes de masses de neige, se profilaient sur l'horizon pâle, qui conservait encore un dernier reflet du crépuscule. Dans le ciel sombre, les étoiles commençaient à se montrer et, chose étrange, elles me paraissaient bien plus élevées que chez nous, dans le nord. Des deux côtés de la route émergeaient des blocs de pierre nus et noirs; par-ci par-là des buissons se montraient sous la neige, mais pas même une feuille sèche ne remuait et cela faisait plaisir, au milieu de ce silence de mort de la nature, d'entendre s'ébrouer l'attelage fatigué de la troïka de poste et tinter à intervalles irréguliers ses clochettes russes.

— Demain il fera bien beau temps! dis-je.

Le capitaine ne répondit rien et me montra du doigt une haute montagne qui se dressait juste en face de nous.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Le Goutt.

— Eh bien !

— Voyez comme il fume.

Et en effet, le Goutt fumait. Sur ses flancs rampaient de légères traînées de vapeurs et au sommet il y avait un nuage noir, si noir qu'il faisait tache sur le ciel sombre.

Déjà nous distinguions le relais, les toits des cabanes qui l'entouraient et devant nous brillaient des lumières accueillantes, quand un vent aigre et froid se mit à souffler; le ravin gémit et une pluie fine commença. J'avais à peine eu le temps de passer mon manteau que la neige tomba. Je jetai un regard de vénération sur le capitaine...

Les voyageurs poursuivent leur route après un arrêt dans une hutte de montagnards.

Cependant le thé était bu. Les chevaux, depuis longtemps attelés, grelottaient dans la neige. La lune pâlissait à l'occident et semblait prête à s'enfoncer de nouveau dans les nuages noirs qui pendaient sur les cimes lointaines, comme les lambeaux d'un rideau déchiré. Nous sortîmes de la cabane. En dépit des prédictions de mon compagnon, le temps s'était éclairci et nous promettait une matinée tranquille. Les rondes des étoiles s'entrelaçaient en merveilleux dessins sur l'horizon lointain et elles s'éteignaient l'une après l'autre, à mesure que la pâle lueur venue de l'orient envahissait la voûte du ciel d'un violet sombre, illuminant peu à peu les pentes abruptes des montagnes, couvertes de neiges inviolées. A droite et à gauche, des abîmes ténébreux, mystérieux, s'enfonçaient dans le noir, et des nuées, s'enroulant et se déroulant, comme des serpents, en sortaient pour se glisser dans les crevasses des rochers voisins, comme si elles sentaient et redoutaient l'approche du jour.

Tout était calme au ciel et sur la terre, comme dans le cœur de l'homme à l'instant de la prière du matin. Seulement de temps à autre arrivait de l'orient un vent froid qui hérissait la crinière des chevaux, couverte de givre. Nous nous mîmes en route. Nos cinq mauvaises

rosses avaient peine à traîner nos voitures sur le chemin tortueux qui menait au Goutt. Nous suivîmes par derrière, mettant des pierres sous les roues quand les chevaux n'en pouvaient plus. La route semblait aller droit au ciel ; car aussi loin que s'étendait la vue, elle ne cessait de monter et enfin se perdait dans un nuage qui, dès la veille au soir, s'était posé sur le sommet du Goutt, comme un milan qui attend sa proie (1). La neige criait sous nos pas. L'air était si raréfié que nous avions peine à respirer. Le sang à chaque instant davantage m'affluait à la tête; mais, malgré cela, je ne sais quelle sensation de bien-être se répandait dans mes veines et je me sentais joyeux de me trouver si haut au-dessus du monde : joie puérile, si l'on veut, mais à mesure qu'on s'éloigne des contraintes sociales et qu'on se rapproche de la nature, on redevient malgré soi enfant. L'âme se dégage de toutes les notions acquises et redevient telle qu'elle a été déjà et qu'elle doit être assurément un jour. Celui-là qui, comme moi, aura eu l'occasion d'errer dans la solitude des montagnes et de contempler longtemps leurs merveilleux aspects, d'aspirer avidement l'air vivifiant de leurs précipices, celui-là comprendra mon désir de traduire, de raconter, de peindre ces féeriques tableaux. Enfin nous atteignîmes la cime du Goutt, nous nous arrêtâmes et nous nous mîmes à regarder. Au-dessus de la montagne planait un nuage gris, dont le souffle glacé présageait un orage prochain; mais au levant, l'horizon était si clair et si doré que le capitaine et moi, nous avions complètement oublié le nuage. Oui, le capitaine lui-même. Les cœurs simples ont le sens de la beauté et de la grandeur de la nature, cent fois plus

(1) Cf. *Mtsyri*, XIV.

fort et plus vivant, que nous autres, conteurs enthousiastes en paroles et sur le papier.

— Vous devez être, lui dis-je, habitué à ces magnifiques spectacles ?

— Oui, on s'habitue aussi au sifflement des balles, c'est-à-dire à dissimuler les palpitations involontaires de son cœur.

— J'ai entendu dire, au contraire, que pour certains vieux soldats, c'est là une musique même agréable.

— Oui, d'une certaine façon, elle est agréable ; mais c'est parce qu'alors le cœur bat plus fort. Regardez, ajouta-t-il en me montrant l'orient : quel pays !

Et en effet, j'aurais peine à retrouver un pareil panorama. A nos pieds s'étendait la vallée de Koïchaour, sillonnée par l'Aragva et une autre rivière, comme par deux fils d'argent. Il s'y glissait une nuée bleuâtre, qui essayait de fuir vers les gorges voisines les chauds rayons du matin. A droite et à gauche, des crêtes, s'étageant, chevauchant l'une sur l'autre, s'étendaient, couvertes de neiges, de buissons ; plus loin, des montagnes encore, mais pas deux rochers qui fussent semblables ; et toutes ces neiges étincelaient d'un éclat vermeil, si joyeux, si clair, qu'on aurait voulu finir ses jours en un tel endroit. Le soleil commençait à poindre derrière un mont d'un bleu sombre, qu'un œil exercé seul pouvait distinguer d'un nuage d'orage ; mais pardessus le soleil s'étendait une bande sanglante, qui attira surtout l'attention de mon compagnon. « Je vous l'ai dit, s'écria-t-il, nous aurons mauvais temps aujourd'hui. Il faut nous hâter, ou sans cela, il nous surprendra sur la Krestovaia. En route ! » cria-t-il aux postillons.

Maxime Maximytch nous fait faire connaissance directement avec Pétchorine. Le capitaine et son compagnon se

trouvent à l'hôtel à Vladicaucase, attendant l'escorte militaire qui doit les accompagner. Une calèche de voyage arrive. Elle porte Pétchorine, qui se rend en Perse. Le bon Maxime Maximytch accueille son ancien camarade avec mille témoignages d'amitié. Il l'engage à s'arrêter au moins quelques jours. Pétchorine répond à ces avances par une très grande froideur, ce qui navre complètement son vieil ami.

Il prétexte qu'il n'a pas un instant à perdre et disparaît.

II. Avec *Tamane* commence un second groupe de nouvelles, qui comprend en outre *la Princesse Mary* et *le Fataliste*. *Tamane* a paru pour la première fois au tome VIII des *Annales de la Patrie*, en 1840, et *le Fataliste* au tome VI du même recueil, en 1839. *La Princesse Mary* ne parut que dans l'édition complète de 1840. Ces trois nouvelles sont censées extraites des papiers de Pétchorine, mort en Perse, publiés par ses amis.

Tamane est une histoire de contrebandiers. Le narrateur, de passage dans le port de Tamane, loge dans une misérable cabane sur le bord de la mer. Il surprend, pendant la nuit, le manège de contrebandiers qui habitent la masure. Une fille, qui est la maîtresse du contrebandier Janko, fait des agaceries au jeune officier et lui donne un rendez-vous sur le bord de la mer. Là elle l'invite à faire un tour en barque jusqu'à une certaine distance du rivage et, à un moment donné, elle essaie de le jeter à la mer pour faire disparaître un témoin gênant. Mais, n'étant pas la plus forte, c'est elle au contraire qui fait un plongeon, dont elle se tire heureusement. Le récit est vivement mené, sobre de détails, et revêt une allure de mystère et en même temps de violence dans l'expression des sentiments, qui fait involontairement penser à certaines nouvelles de Mérimée.

La Princesse Mary est, suivant la fiction adoptée par l'auteur, le journal de Pétchorine aux eaux du Caucase.

Pétchorine rencontre à Piatigorsk un ancien camarade, Grouchnitski, personnage assez fat et beau parleur. Ce dernier courtise une jeune fille, Mary, qui prend les eaux en compagnie de sa mère, la princesse Ligovskaia. Pétchorine remarque la jeune fille. Il va trouver un docteur Ver-

ner, un type curieux de médecin sceptique, qui lui donne des renseignements sur les dames Ligovski et en même temps lui apprend qu'une personne blonde, accompagnée d'un vieux monsieur, est arrivée récemment. Cette personne est Véra qui fut aimée autrefois par Pétchorine et qui est maintenant mariée. Notre héros, en même temps qu'il renoue avec Véra, veut disputer Mary à Grouchnitski. Il fait savamment le siège de la jeune fille par des procédés à lui, où l'indifférence affectée et l'esprit sarcastique jouent le principal rôle. Au cours d'une promenade, il se trouve en tête à tête avec Mary.

Le soir une nombreuse société se dirigea à pied du côté de la fondrière.

Selon l'opinion des savants du pays, cette fondrière n'est pas autre chose qu'un cratère éteint. Elle est située sur la pente du Machouk, à une verste de la ville. Un étroit sentier y conduit au milieu des buissons et des rochers. Pour gravir la côte, j'ai offert le bras à la princesse et elle ne le quitta plus de toute la promenade.

Notre conversation commença par des médisances. Je passai en revue nos connaissances présentes et absentes, signalant d'abord leurs ridicules, puis leurs défauts plus graves. Ma bile s'échauffait. J'avais commencé par plaisanter et je finissais par de franches méchancetés. D'abord cela l'a amusée, puis elle a été effrayée.

— Vous êtes un homme dangereux! m'a-t-elle dit : je préférerais tomber dans un bois sous le couteau d'un assassin que d'être victime de votre mauvaise langue... Je vous le dis sérieusement : si l'idée vous venait de mal parler sur mon compte, prenez plutôt un couteau et frappez-moi, — je crois que cela ne vous sera pas très difficile.

— Est-ce que j'ai l'air d'un assassin ?

— Vous êtes pire...

Je réfléchis un instant et lui dis d'un ton de voix profondément ému :

— Oui, telle fut ma destinée dès mon enfance! Tout le monde lisait sur mon visage des signes de mauvais instincts que je n'avais pas : on les pressentait et ils germèrent. J'étais modeste, on m'accusait d'astuce : je devins sournois. Je ressentais profondément le bien et le mal ; personne ne me faisait de caresses, tout le monde m'offensait : je devins vindicatif. J'étais morose et les autres enfants joyeux et babillards ; je me sentais au-dessus d'eux, on me mit plus bas : je devins envieux. J'étais disposé à aimer le monde entier ; personne ne me comprit, et j'appris à haïr. Ma jeunesse trop tôt fanée s'écoula en lutte entre le monde et moi. Mes meilleurs sentiments, de peur des railleries, je les ai enfouis au fond de mon cœur : et ils y sont morts. J'aimais la vérité, on ne me crut pas : je me mis à tromper. Connaissant à fond le monde et tous les secrets ressorts de la société, je devins habile dans la science de la vie, et je vis que d'autres, sans avoir cet art, étaient heureux, usant sans effort de ces avantages que je m'efforçais infatigablement d'atteindre. Alors le désespoir naquit dans mon cœur, non pas ce désespoir que guérit la balle d'un pistolet, mais un désespoir froid, sans énergie, qui se cache sous les manières aimables et le sourire bienveillant. Je devins un infirme moral. La moitié de mon âme n'existait plus, elle s'était desséchée, évaporée, elle était morte ; je la tranchai et la jetai là, alors que l'autre moitié s'agitait et subsistait au service de chacun, et cela, personne ne l'avait remarqué, parce que personne ne soupçonnait que la moitié de mon âme avait péri. Vous venez de m'en faire souvenir et je

viens de vous lire son épitaphe. A beaucoup de gens les épitaphes paraissent ridicules, mais à moi pas, surtout quand je pense à ce qui repose au-dessous. Au reste, je ne demande pas que vous partagiez mon opinion. Si ma sortie vous semble risible, riez-en. Je vous préviens que je n'en serai nullement formalisé.

En ce moment, j'ai rencontré ses yeux : les larmes y affluaient ; son bras, appuyé sur le mien, tremblait ; ses joues s'enflammaient ; elle avait pitié de moi ! La pitié, ce sentiment qui subjugue si aisément les femmes, avait pris racine dans son cœur inexpérimenté. Pendant toute la promenade, elle a été distraite, elle n'a fait la coquette avec personne, c'est un bien grand symptôme !

Nous étions arrivés à la fondrière. Les dames avaient lâché leurs cavaliers, mais elle, ne quitta pas mon bras. Les saillies des dandys de l'endroit ne l'ont pas fait rire ; l'escarpement à pic sur lequel elle se trouvait ne lui a pas fait peur, alors que les autres dames poussaient des cris d'oiseaux et se bouchaient les yeux.

Au retour, je ne repris pas notre peu joyeuse conversation ; mais à mes questions banales et à mes plaisanteries, elle répondait brièvement et d'un air distrait.

— Avez-vous aimé ? lui demandai-je enfin.

Elle me regarda fixement, hocha la tête et retomba dans sa rêverie. Il était clair qu'elle avait voulu dire quelque chose, mais qu'elle ne savait par où commencer ; son sein palpitait... Eh quoi ! Une manche de mousseline est une bien faible défense et une étincelle électrique courut de mon bras au sien. Presque toujours l'amour commence ainsi et nous nous trompons souvent quand nous pensons que les femmes nous aiment pour nos qualités physiques ou morales. Assurément, elles

préparent, disposent leur cœur à recevoir le feu sacré, mais c'est le premier contact qui décide de tout.

— N'est-ce pas que j'ai été très aimable aujourd'hui? me dit la jeune princesse avec un sourire contraint, quand nous fûmes de retour de la promenade.

Nous nous sommes séparés.

Elle est mécontente d'elle-même, elle s'accuse de froideur... Oh! c'est là un premier et important triomphe!

Demain elle voudra me donner une compensation. Je sais tout cela par cœur... c'est là l'ennuyeux!

Une autre scène montrera de quelle façon curieuse Pétchorine en use avec les femmes dont il veut se faire aimer.

La soirée d'aujourd'hui a été féconde en événements. A trois verstes de Kislovodsk, dans le ravin où coule le Podkoumok, est un rocher appelé l'*Anneau*. C'est une sorte de porte formée par la nature. Elle s'élève sur une haute colline et le soleil couchant jette à travers elle sur l'univers son dernier et ardent regard. Une nombreuse cavalcade s'était rendue à cet endroit pour voir le coucher du soleil à travers cet œil de pierre. Aucun des promeneurs, à vrai dire, ne songeait au soleil. J'accompagnais à cheval la jeune princesse. Au retour, il nous fallut passer à gué le Podkoumok. Les rivières de montagne, même les plus petites, sont dangereuses, car leur fond est un véritable kaléidoscope. Tous les jours il se modifie sous l'effet des eaux; où hier il y avait une pierre, aujourd'hui il y a un trou. Je pris les rênes du cheval de la princesse et le fis entrer dans l'eau qui ne lui allait pas plus haut que les genoux. Nous nous mîmes tranquillement à traverser de biais la rivière à contre-courant. On sait que, quand on franchit des cours d'eau rapides, il ne faut pas regarder le

courant, car alors la tête vous tourne. J'avais oublié de prévenir la princesse Mary de cette particularité.

Nous étions déjà arrivés au milieu, à l'endroit le plus rapide, quand tout à coup elle chancela sur sa selle. « Je ne me sens pas bien », dit-elle d'une voix faible. Je me penchai aussitôt vers elle, entourai avec mon bras sa souple taille.

— Regardez en l'air! lui murmurai-je : ce n'est rien, seulement, n'ayez pas peur ; je suis avec vous.

Elle se trouvait mieux ; elle voulut se dégager de mon bras, mais j'enlaçai plus solidement encore sa taille tendre et molle. Ma joue touchait presque la sienne. Il en émanait comme une flamme.

— Que faites-vous?... Mon Dieu !...

Je n'ai pas tenu compte de son émotion et de son trouble et mes lèvres ont effleuré sa joue délicate. Elle a frissonné, mais n'a rien dit. Nous étions en arrière : personne ne nous voyait. Quand nous atteignîmes le bord, tous les autres avaient pris le galop. La princesse retint son cheval ; je restai auprès d'elle. Il était visible que mon silence la gênait, mais j'avais juré de ne pas prononcer une parole, par curiosité. Je voulais voir comment elle se tirerait de cette situation délicate.

— Ou vous me méprisez, ou vous m'aimez beaucoup! me dit-elle enfin d'une voix où il y avait des larmes. Peut-être voulez-vous vous moquer de moi, troubler mon âme et ensuite m'abandonner... Ce serait une action si lâche, si basse, que la seule supposition... Mais non, n'est-ce pas, ajouta-t-elle d'un ton de douce confiance ; il n'y a rien en moi qui puisse me priver du respect qui m'est dû ? Votre audace... Je dois, je dois vous la pardonner, parce que j'ai permis... Répondez-moi, parlez donc, je veux entendre votre voix!...

Dans ces dernières paroles, il y avait une telle impatience féminine que je souris malgré moi. Par bonheur il commençait à faire sombre... Je ne répondais pas.

— Vous vous taisez? continua-t-elle : vous voulez peut-être que je vous dise la première que je vous aime.

Je me taisais toujours.

— Vous le voulez donc? continua-t-elle, en se tournant brusquement vers moi...

Dans la décision de son regard et de sa voix il y avait quelque chose d'effrayant...

— A quoi bon? répondis-je, en haussant les épaules.

Elle donna un coup de cravache à son cheval et s'élança à corps perdu dans le chemin étroit et dangereux.

Le lendemain, Pétchorine rencontre Mary auprès du puits où l'on prend les eaux.

Je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. Ce matin j'étais jaune comme un citron.

Un peu plus tard, je rencontrai la princesse auprès du puits.

— Vous êtes malade? me dit-elle en me regardant fixement.

— Je n'ai pas dormi de la nuit.

— Moi non plus... Je vous accusais... peut-être à tort. Mais expliquez-vous, je puis tout vous pardonner.

— Vraiment tout?...

— Tout... seulement dites la vérité... et bien vite... Voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis efforcée d'expliquer, de justifier votre conduite. Peut-être craignez-vous des obstacles de la part de mes parents... mais cela n'est rien. Quand ils sauront... (et sa voix tremblait), je les supplierai. C'est peut-être votre propre

situation... mais sachez que je puis tout sacrifier pour celui que j'aime... Oh ! répondez-moi vite, ayez pitié de moi... Vous ne me méprisez pas, n'est-ce pas ?

Elle m'avait pris la main.

La princesse sa mère marchait devant avec le mari de Véra et n'avait rien vu ; mais les malades qui se promenaient avaient pu nous voir et ce sont bien les faiseurs de cancans les plus curieux parmi les curieux, et je dégageai bien vite ma main de son étreinte passionnée.

— Je vous dirai toute la vérité, lui répondis-je : je ne chercherai ni à justifier, ni à expliquer ma conduite ; je ne vous aime pas.

Ses lèvres pâlirent légèrement.

— Laissez-moi, dit-elle d'une voix à peine distincte.

Je haussai les épaules, tournai le dos et m'éloignai.

Cependant Mary s'est compromise avec Pétchorine et on en glose dans la société des eaux. Véra poursuit son amant de sa jalousie. De son côté, Grouchnitski, qui se voit supplanté, a cherché une querelle à son rival et l'a provoqué en duel. Pétchorine fait ses réflexions le soir de la scène.

Deux heures du matin... je ne dors pas... Il faudrait pourtant dormir pour que demain ma main ne tremble pas. Après tout, à six pas, il est difficile de manquer son coup. Ah ! monsieur Grouchnitski ! votre mystification est avortée... les rôles sont intervertis. C'est à moi maintenant à chercher sur votre pâle visage les traces de votre peur secrète. Pourquoi avez-vous vous-même fixé cette distance fatale de six pas ? Vous vous imaginez que je vais sans contestation vous offrir mon front... mais nous tirerons au sort !... et alors... alors... et si la chance le favorise ? Si en définitive mon étoile me trahit ?... Et c'est bien possible, il y a si longtemps qu'elle seconde fidèlement mes caprices.

Eh bien, quoi ? mourir, c'est mourir ! La perte ne sera pas grande pour le monde ; et moi-même est-ce que je ne m'ennuie pas cordialement? Je suis comme un homme qui bâille à un bal et qui ne va pas se coucher parce que sa voiture n'est pas encore là. Mais la voiture est avancée... adieu !...

Je parcours dans ma mémoire tout mon passé et malgré moi je me demande : pourquoi ai-je vécu ? Dans quel but suis-je né ?... Il a existé cependant, ce but, et assurément ma destinée était haute, car je sens dans mon âme des forces immenses... Mais je n'ai pas compris cette destinée, j'ai été entraîné par les mirages des passions vaines et ingrates. Je sortis de leur creuset dur et froid comme l'acier, mais à tout jamais j'avais perdu la flamme des nobles enthousiasmes, la fleur la plus belle de la vie. Et depuis ce temps, que de fois j'ai été comme une hache entre les mains du destin ! Comme un glaive de justice, je me suis abattu sur la tête de victimes désignées, souvent sans méchanceté, toujours sans pitié... Mon amour n'a donné à personne le bonheur, parce que je n'ai jamais rien sacrifié pour ceux que j'aimais. J'ai aimé pour moi-même, pour ma propre satisfaction. Je ne voulais que satisfaire l'étrange exigence de mon cœur qui engloutissait avidement la sensibilité de mes victimes, leur tendresse, leurs joies et leurs douleurs et ne parvenait pas à se rassasier. Ainsi le malheureux, épuisé par la faim, s'assoupit de faiblesse et voit en rêve devant lui des mets somptueux et des vins pétillants ; il dévore avec fureur ces présents magiques de son imagination et il se sent soulagé, mais, à peine réveillé, la vision disparaît et à sa place c'est la faim qui redouble et le désespoir.

Et peut-être que je mourrai demain !... Et il ne restera sur terre aucun être qui pût me comprendre. Les uns

me jugent pire, les autres meilleur que je ne suis... Les uns diront : c'était un bon garçon ; d'autres, c'était une canaille. Les uns et les autres se tromperont également. Après tout, vaut-il la peine de vivre? On vit tout de même, par curiosité; on attend du nouveau... Dérision et misère !

Le duel a lieu dans la montagne, sur une plate-forme bordant un précipice. Grouchnitski, frappé à mort, disparaît dans le ravin. Pétchorine, de retour chez lui, trouve un billet de Véra lui apprenant que son mari a su leurs relations et qu'il doit fuir. A la réception de cette lettre, il est tout d'un coup repris d'une passion folle pour cette femme qu'il semblait auparavant assez négliger. Il crève, pendant la nuit, son cheval tcherkesse pour aller les rejoindre. Ne pouvant y parvenir, il est saisi d'un accès de désespoir et tombe sur l'herbe en pleurant comme un enfant. Cependant l'affaire du duel, malgré les précautions prises, s'est ébruitée et Pétchorine doit se rendre aux arrêts dans une forteresse. Avant de partir, il va faire ses adieux aux dames Ligovski. Il est reçu par la mère qui lui propose d'épouser sa fille. A ce moment, Mary paraît, pâle et amaigrie. Il doit avouer qu'il s'est joué d'elle, qu'il ne l'aime pas et qu'il ne l'épousera pas. C'est la fin du récit.

Le Fataliste clôt la série des nouvelles dont se compose *Un héros de notre temps*. Pétchorine raconte l'aventure d'un officier serbe, Voulitch, au sujet duquel il avait parié qu'il mourrait le jour même. Voulitch, qui est un joueur invétéré et qui a des idées de suicide, accepte le pari. En présence de tous ses camarades officiers, il se tire dans la tête un coup de pistolet, mais le pistolet rate. Il n'échappera pas pourtant à la mort, car, la même nuit, il est assassiné par un cosaque ivre. L'allure du récit rappelle certaines nouvelles de Pouchkine.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Lermontov.. 1
Bibliographie 20

I. AMOUR ET INTIMITÉS.

1. L'Ange 29
2. Niet, ia né Baïron 30
3. Gliajou na boudouchtchnost' 30
4. Ona poet 32
5. La prière du pèlerin 32
6. Le rameau de Palestine 33
7. Razstalis' my 34
8. Kogda volnouetsia 35
9. La prière 36
10. A la mémoire d'Odoévski 36
11. A un enfant 39
12. I Skoutchno i groustno 40
13. Pourquoi ? 41
14. Reconnaissance 41
15. Imité de Gœthe 42
16. Les nuages 42
17. Tiré de l'album de S. Karamzina 43
18. A la comtesse Rostopchine 44
19. Slychou li golos tvoi 45
20. L'amour d'un mort 46
21. Est' riétchi 47
22. Justification 48
23. Contrat 49
24. Ty pomnich'-li 50
25. Iz-pod taïnstvennoi... poloumaski 51
26. Le songe 51
27. Le rocher 52

28. Oni lioubili droug drouga..... 53
29. Niet, ne tébia... lioubliou..... 54
30. Vykhojou odin ia..... 54

II. LA RUSSIE ANCIENNE ET LE MONDE CONTEMPORAIN.

31. Les deux géants..... 56
32. Opiat', narodnyé vitii..... 57
33. La Roussalka..... 59
34. Le gladiateur mourant..... 60
35. Sur la mort de Pouchkine..... 63
36. Borodino..... 67
37. Chant de Kalachnikov..... 71
38. Douma..... 88
39. Né vier' sébié..... 91
40. Le poète..... 93
41. Le premier janvier..... 95
42. Le vaisseau fantôme..... 97
43. La patrie..... 100
44. La dernière demeure..... 101
45. Le débat..... 104
46. Le prophète..... 107

III. LE CAUCASE. LA VIE LIBRE.

47. La voile..... 109
48. Le prisonnier..... 110
49. Au Kazbek..... 111
50. Le poignard..... 112
51. Les dons du Térek..... 113
52. Le Démon..... 116
53. Berceuse cosaque..... 154
54. Le novice..... 156
55. Le rendez-vous..... 182

IV. UN HÉROS DE NOTRE TEMPS.

Extraits..... 186

Imprimerie Crété, Corbeil.

Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers

LERMONTOV

La Renaissance du Livre

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

102

Prix net : 2 fr. 50

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
891.73 L56LJ82 C001
Lermontov (1814-1841) /
3 0112 089168709